

LES
GRANDES ÉPOQUES
DE LA FRANCE

PREMIÈRE PARTIE
DE VERCINGÉTORIX A HENRI IV

PAR MM.

HUBAULT

Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand

ET

MARGUERIN

Ancien directeur de l'École Turgot

CINQUIÈME ÉDITION

REYNAUD, COURONNE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Atteint pour les Écoles de la Ville de Paris

Vercingétorix. — Clovis.
Charlemagne. — La Chevalerie et les Communes.
Saint Louis. — Jeanne d'Arc. — Du Guesclin.
Louis XI. — François I^{er}.

PARIS

CH. DELAGRAVE ET C^{ie}

1100-1100-ÉDITEURS

78, rue des Écoles, 78

PAUL DUPONT

LITHAIRE-ÉDITEUR

41, rue J.-J. Rousseau, 41

1872

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Salas

25-VI-1861

LES GRANDES ÉPOQUES
DE LA FRANCE

III 25 VI 170

Clichy.— Imp. PAUL DUPONT et C^e, rue du Bac-d'Asnières, 18.

23253
LES

GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE

PREMIÈRE PARTIE
DE VERCINGÉTORIX A HENRI IV

PAR MM.

HUBAULT

Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand

ET

MARGUERIN

Ancien directeur de l'École Turgot

CINQUIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Adopté par les Écoles de la Ville de Paris

Vercingétorix. — Clovis.

Charlemagne. — La Chevalerie et les Communes.

Saint Louis. — Jeanne d'Arc. — Du Guesclin.

Louis IX. — François I^{er}.

PARIS

CH. DELAGRÈVE ET C^{ie}

LIBRAIRES-ÉDITEURS

78, rue des Écoles, 78

PAUL DUPONT

LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, rue J.-J.-Rousseau, 41

1872

3. 555

PRÉFACE

Le titre de cet ouvrage dit assez que nous n'avons pas formé le dessein de raconter dans toute sa suite l'histoire de France. Nous avons choisi entre les diverses époques celles qui sont véritablement grandes par le travail de la formation territoriale de notre pays, par le développement de ses institutions, par le progrès de sa prospérité ou par la gloire de ses armes.

A chacune de ces époques se rencontrent les noms de grands rois ou d'hommes illustres dont nous avons raconté la vie pour montrer quelle part de reconnaissance leur est due, et à quel prix ils

ont mérité de la postérité cette reconnaissance qui est la gloire même. C'est en effet dans l'étude de la vie des grands hommes que l'histoire nous offre ses meilleurs enseignements. En même temps qu'elle propose à notre admiration les dons particuliers qu'ils ont reçus de Dieu, elle nous apprend que ces dons eussent été inutiles sans le travail, sans la persévérance, sans le dévouement, et que les vertus qui sont notre honneur et notre force dans la vie privée, font encore le mérite et le succès de l'homme d'État dans la vie publique. On assiste ainsi au plus beau des spectacles, à la lutte de l'homme contre les difficultés qui viennent de lui et des autres, et contre celles qui tiennent aux choses.

Tel était le sentiment d'Henri IV lorsqu'il disait :
 « Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté. Il m'a été comme ma conscience et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés. »

Cette fraîche nouveauté, ces bonnes honnêtetés, nous voudrions bien qu'on les retrouvât dans nos récits de la vieille France. La matière ici ne nous fait pas défaut : nos hommes illustres s'appellent Vercingétorix, Clovis, Charlemagne, saint Louis, Du Guesclin, François I^{er}, Henri IV, Sully, Richelieu, Louis XIV, Colbert, etc.; c'est à eux que la France a dû son rang dans le monde et le progrès de sa prospérité intérieure.

Ce progrès a été surtout l'objet de notre étude. Nous l'avons suivi à travers l'histoire de l'ancienne société française, dont nous avons cherché à faire comprendre les institutions et les conditions d'existence. Nous nous sommes appliqués, en particulier, à représenter avec fidélité l'état si controversé des différentes classes au dernier siècle. En disant le bien et le mal du régime sous lequel vivaient nos pères, nous avons voulu, par la comparaison des temps, montrer quels devoirs nouveaux

nous imposent les institutions libérales qui régissent aujourd'hui la société.

Mais, en cherchant dans ce rapprochement des diverses époques de notre histoire le plus utile des enseignements, nous nous sommes gardés d'apprendre aux générations présentes à mépriser celles qui les ont précédées. D'une part l'intelligence de chacun des âges de la vie d'un peuple, de l'autre le sentiment sacré de l'amour de la patrie nous défendent un dénigrement coupable. C'est d'ailleurs faire injure à la France démocratique que de l'entretenir, par d'injustes et de fausses déclamations, dans le dédain et la haine du passé.

GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE

VERCINGÉTORIX

52 ANS AVANT JÉSUS-CHRIST

« Quand il se dévoue au salut de ses compagnons et va s'offrir avec tant de fierté et de bonne grâce à un vainqueur dont il n'a pas de pitié à attendre, je salue en lui *le premier des Français.* »

« Il ne lui a manqué, pour prendre place parmi les plus grands hommes, que d'avoir eu un autre ennemi, surtout un autre historien que César. »

AM. THIERRY.

I. La Gaule au temps de la conquête romaine; les druides; les guerriers. — II. Jules César; guerre des Gaules; soulèvement général. — III. Vercingétorix; son plan de campagne; il ravage le pays pour affamer César; siège de Bourges; Vercingétorix vainqueur de César à Gergovie; sagesse de sa tactique; il est vaincu par César. — IV. Il se retranche à Alésia; il congédie la cavalerie et fait appel à la Gaule; arrivée de l'armée de secours, travaux des Romains; dernière lutte. — Vercingétorix se dévoue; son supplice; soumission de la Gaule. — VI. La Gaule province de l'empire.

Il y a en Bourgogne, non loin de Semur, une colline escarpée qui s'élève au milieu d'un cercle d'autres collines et au confluent de deux rivières dont le cours l'enveloppe : c'est le mont Auxois, qui fut contre César

le dernier boulevard de l'indépendance gauloise, et où succomba son héros, Vercingétorix. La France y salue aujourd'hui la statue du guerrier qui fut, à un moment solennel, comme la figure même de la patrie.

Commençons donc à *ce premier Français*, ainsi qu'on l'a nommé, la revue des grands hommes qui se dressent, à travers les siècles, sur la voie sacrée de notre histoire.

I

La Gaule
au temps de
la conquête
romaine.

Au temps où les Romains l'envahirent, notre pays qui s'étend entre la Manche, l'Océan, la Méditerranée, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin portait le nom de Gaule. Le nord de cet immense territoire était encore couvert de marécages et de forêts de chênes, où les guerriers gaulois chassaient avec passion l'élan, le buffle, le bison et le redoutable auroch. L'est, le centre et le midi, défrichés et cultivés en partie, surtout le long des fleuves, produisaient abondamment du blé, du millet et de l'orge; les prairies y étaient couvertes de nombreux troupeaux de grand et de petit bétail.

Cette terre fertile était habitée par une forte race, la race gauloise. Les Gaulois étaient de haute taille; ils avaient le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châains, qu'ils teignaient en rouge en les trempant d'eau de chaux. Ils les portaient dans toute leur longueur, tantôt flottants sur les épaules, tantôt relevés et liés en une touffe au sommet de la tête. Ils se rasaient le visage à l'exception de la lèvre supé-

rière, où ils laissaient croître de longues moustaches.

Ils avaient les qualités et les défauts de caractère qu'il nous ont transmis. Ils honoraient avant tout le courage qui donne la victoire, et l'éloquence qui captive les esprits, disaient-ils, et les retient avec des chaînes d'or. Ils étaient bienveillants, pleins de générosité, de franchise, de cordialité, et si hospitaliers qu'ils faisaient d'abord asseoir l'étranger à leur table et ne l'interrogeaient qu'après le repas. Mais ils étaient aussi, assuré-t-on, légers, inconstants, curieux et crédules, présomptueux et querelleurs.

A la tête de la nation on voyait les prêtres ou *druides* et les nobles ou principaux guerriers, les chevaliers, comme les appelle César.

Les druides, *homme du chêne*, vivaient avec austérité au fond des forêts les plus épaisses et dans les lieux les plus sauvages. Ils adoraient Hésus, dieu de la guerre, et Teutatès, dieu du commerce et des arts. Les uns, vêtus d'une longue robe brune, poètes héroïques et religieux, animaient les guerriers au combat en accompagnant leurs chants des accords de la harpe. Les autres, vêtus d'une robe blanche, partageaient leur temps entre la méditation et l'enseignement. Ils apprenaient aux Gaulois à honorer les dieux et à pratiquer la justice; ils entretenaient la croyance à l'immortalité de l'âme et au monde meilleur qui attend le brave tombé sur le champ de bataille. Mais ils poussaient jusqu'à l'excès le mépris de la vie. Ils honoraient le suicide et ils souillaient leur culte de sacrifices hu-

Les druides.

main, dont les victimes, souvent volontaires, venaient s'offrir sur la pierre consacrée ; tant il y avait d'erreurs mêlées à une part de vérité dans les religions du paganisme !

Les guer-
riers.

Les nobles ou chevaliers, distingués par un collier d'or, formaient avec les druides la tête de la nation. Ils étaient suivis et servis par des écuyers et des clients ou compagnons dévoués qui devaient combattre à leurs côtés, les sauver ou mourir avec eux dans la bataille. Au-dessous des chevaliers se rangeait la masse des simples guerriers, combattant à pied. C'étaient les citoyens de la tribu. Les uns et les autres allèrent longtemps à la guerre le corps nu, comme par ostentation de bravoure ; mais, plus tard, adoptant les armes défensives des autres peuples, ils revêtirent leur poitrine d'une cuirasse de métal battu ou de mailles de fer, et ils couvrirent leur tête d'un casque que surmontaient des ailes d'oiseau. Ils avaient au bras gauche un bouclier haut et étroit, bariolé de vives couleurs, portant sculptées en relief des têtes d'animaux féroces. Comme armes offensives, ils suspendaient à leur côté un long sabre sans pointe et à un seul tranchant ; ils tenaient à la main une courte hache ou une lance, dont le fer, large et recourbé, faisait d'horribles blessures.

Ces rudes guerriers, qui ne déposaient jamais leurs armes, n'étaient pas faits pour vivre en paix dans leur pays. Cédant à leur humeur aventureuse, ils avaient parcouru le monde le fer à la main et laissé partout des traces de leur passage. Ils avaient rencontré sur le bord du Danube Alexandre le Grand, qui leur avait fait cette

question : « Que craignez-vous ? » Et ils avaient répondu fièrement : « Que le ciel ne tombe. » Puis, Alexandre mort, ils avaient ravagé la Grèce, passé le Bosphore et fondé un royaume en Asie. Mais c'est surtout à l'Italie, à Rome naissante qu'ils avaient fait sentir le poids de leur redoutable épée.

Ils avaient vaincu l'armée romaine sur les bords de l'Allia ; ils étaient entrés dans l'enceinte sacrée de Romulus et avaient contraint le sénat, enfermé dans la citadelle inexpugnable du Capitole, à traiter au prix de mille livres pesant d'or. Leur chef ou Brenn, abusant de la victoire, avait même jeté sa lourde épée dans la balance en s'écriant : *Malheur aux vaincus !*

Quand elle eut vu partir ces terribles ennemis chargés de dépouilles, Rome sortit de ses ruines et rétablit sa domination abattue, mais en gardant un amer souvenir de sa défaite. « Nous combattons les autres peuples, disait-elle, pour conquérir ; quand nous combattons les Gaulois, c'est pour exister. » Et en effet, elle faillit être ruinée encore une fois par les mercenaires gaulois d'Annibal vainqueurs aux journées de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Aussi employa-t-elle contre de tels adversaires toutes les ressources de sa puissante organisation et de ses vertus militaires. Dès qu'on annonçait une invasion gauloise, elle déclarait le « tumulte gaulois, » c'est-à-dire la levée en masse, et elle armait jusqu'à ses prêtres et ses vieillards. Elle avait un trésor spécial auquel il n'était permis de toucher que pour la guerre contre les Gaulois. Elle ne se crut à l'abri du danger que lorsqu'elle eut, après des efforts

opiniâtres, soumis les populations gauloises d'Italie.

Parvenus au pied des Alpes, les Romains osèrent les franchir et prendre pied en Gaule où les avait appelés la colonie grecque de Marseille, attaquée par ses voisins. C'est en intervenant ainsi dans les querelles des peuples qu'ils avaient peu à peu envahi et conquis le monde. Ils s'établirent donc dans la vallée du Rhône et sur les rivages de la mer entre les Alpes et les Pyrénées, y fondèrent des villes et y apportèrent leurs lois ; ils purent alors appeler le pays qu'ils avaient conquis leur *province* (125-118 av. J.-C.).

Ils s'y tinrent soixante ans sans s'attaquer à la *Gaule chevelue*, comme ils nommaient la Gaule libre ; le souvenir formidable des Gaulois de l'Allia protégeait encore leurs descendants. Pour l'envahir il fallut que César parût, et que ce grand capitaine formât le dessein de commencer la conquête du monde par la soumission du plus brave de tous les peuples.

II

à César.

Un jour, on avait vu ce Caius Julius César, le plus prodigue et le plus éloquent des jeunes patriciens, s'arrêter devant une statue d'Alexandre le Grand et verser des larmes en la considérant ; il n'avait encore rien fait de mémorable, se disait-il, à l'âge où le héros grec avait conquis l'Asie. Dans une âme forte ces réveils sont décisifs ; César résolut de devenir le premier des Romains. Or, c'était par les armes qu'un citoyen acquérait de la gloire, s'imposait à l'admiration de tous et

maîtrisait la faveur changeante du peuple, qui donnait encore les honneurs et le pouvoir. César voulut d'un coup surpasser tous ses rivaux ; les Gaulois étaient réputés invincibles, il demanda et obtint la province des Gaules pour y vaincre par la renommée de ses victoires les ennemis qu'il laissait à Rome (58 av. J—C.).

Il sembla tout à coup un autre homme. Ce patricien délicat, qui étonnait Rome de sa mollesse et de son luxe, se montra le plus rude soldat de l'armée, le plus vigilant des capitaines. On le vit se soumettre au régime le plus frugal, coucher en plein air, sous les intempéries de notre climat, et monter comme Alexandre un cheval que lui seul avait su dompter. On admira sa prévoyance, son audace, sa force d'âme dans le péril, son habileté à profiter de la bonne fortune. La victoire, a-t-on dit, ne put se séparer de lui. Qu'il nous soit permis cependant de garder la meilleure part de notre admiration pour l'héroïsme de la Gaule vaincue qui paya de son sang la gloire du dictateur romain. C'est peut-être un honneur pour notre pays d'avoir été le champ de bataille des victoires de César ; il ne nous console pas de la défaite d'une cause sacrée : la défense du sol national contre une injuste agression.

César, du moins, paya chèrement sa victoire. Il l'a reconnu lui-même dans l'admirable récit qu'il nous a laissé de cette lutte de huit ans ; il lui fallut conquérir pied à pied un sol opiniâtrement défendu. Les forêts du nord, les îles et les lagunes de l'Armorique, les montagnes de l'Arvernie lui opposèrent une résistance héroïque. Plus d'une fois il courut risque de la

Guerre des
Gaules.

vie, et un jour, au fort de la mêlée, son épée, l'épée de l'invincible César, resta aux mains des Gaulois comme un gage des grandeurs militaires que nous réservait l'avenir.

Il croyait enfin la Gaule soumise lorsqu'un premier soulèvement remit tout en question. A peine l'avait-il comprimé qu'une insurrection générale éclata : tous les peuples de la Gaule, vaincus isolément, s'unissaient enfin dans un suprême effort.

Soulève-
ment gé-
néral.

C'était en 52 avant Jésus-Christ. Jamais l'occasion d'une prise d'armes n'avait semblé plus favorable. César était en Italie, de l'autre côté des Alpes, dont l'hiver fermait les passages ; la terre était couverte de neige ; les rivières débordées. Il semblait impossible aux Romains, privés de leur général, de se concerter, de s'unir et de tenir la campagne. Les Gaulois, au contraire, échappant à la surveillance des agents romains, s'assemblaient secrètement dans les lieux déserts ; ils y prenaient la résolution de périr plutôt que de renoncer au précieux héritage de liberté et de gloire qu'ils tenaient de leurs pères. Une nuit, on apporta au fond de la forêt des Carnutes (pays Chartrain), sur la pierre des druides, les étendards des peuples de la Gaule, et sur ce faisceau sacré, image de l'indépendance nationale, chaque député vint jurer une haine éternelle aux Romains, un dévouement jusqu'à la mort à la patrie libre.

Le réveil de la Gaule asservie fut terrible. Orléans (alors *Genabum*) en donna le signal par le massacre de tous les marchands romains qui avaient fait d'elle

le centre d'un vaste négoce ; c'était s'engager à vaincre ou à mourir. Ce défi solennel fut bientôt connu de toute la Gaule ; le soir même, la nouvelle, transmise par des cris à travers les champs et les villages, parvenait aux montagnes des Arvernes, où l'attendait impatiemment un jeune homme intrépide, Vercingétorix. La Gaule avait enfin trouvé son héros !

III

Un petit chef de clan des Arvernes aura cette gloire de réunir tous les Gaulois dans un même amour de la patrie commune, dans la même haine contre l'étranger. Il n'avait subi qu'en frémissant le joug du vainqueur, et depuis, dans les fêtes religieuses, dans les assemblées politiques, il n'avait cessé de maudire la servitude présente, de rappeler les souvenirs de l'antique liberté. Les Arvernes l'avaient vu rejeter les offres de César, qui, devinant ses hautes destinées, avait essayé de le séduire ; ils s'étaient laissé gagner par sa grâce et son courage et avaient mis en lui la dernière espérance de la patrie. Vercingétorix ne trahit point cette attente.

Vercingé-
torix.

Le jour de l'action était enfin venu ; il fait prendre les armes à sa tribu, chasse de Gergovie (près de Clermont) les partisans de Rome et envoie des émissaires à tous les peuples de la Gaule, les adjurant de s'unir contre l'ennemi commun. Élu chef de guerre par un conseil général des députés des villes, disposant d'une autorité absolue, il prend aussitôt des mesures décisives ; il fixe les contingents des troupes actives et de

la milice, la quantité de vivres et d'armes dont les places doivent être munies. Il lève une nombreuse cavalerie qui devait être la meilleure force de son armée ; il excite les lâches et contient les traîtres par la menace des dernières rigueurs.

Son plan de
campagne.

Dès qu'il a réuni les contingents qui lui arrivent de toutes parts, il entre en campagne. Il veut à la fois frapper les légions qui campent dans le nord de la Gaule et envahir la *province*. Un de ses lieutenants menace la Garonne, tandis que lui-même entraîne les Bituriges (habitants du Berry) encore incertains et s'achemine vers le pays des Sénon (Sens), occupé par Labiénus avec six légions.

Tout allait à souhait ; mais il fallait compter avec le génie de César. Déjà le proconsul, accourant d'Italie en toute hâte, a improvisé une armée avec des dépôts et des recrues, raffermi la *province* ébranlée, prévenu ainsi l'attaque des Gaulois et franchi les Cévennes à travers six pieds de neige. Tombant comme la foudre au milieu des populations arvernes, il dévaste leur territoire et incendie leurs villes. On reconnaît sa présence aux coups qu'il frappe ; la lutte décisive a commencé entre la Gaule soulevée et un vainqueur irrité de voir sa proie lui échapper.

Vercingétorix, qui déjà s'enfonçait dans le nord, s'arrête étonné de l'arrivée si soudaine de son adversaire. Il revient sur ses pas et ramène son armée en toute hâte vers les montagnes de l'Arvernio ; mais César, lui échappant, replie sa petite armée et court presque seul à travers le pays ennemi jusqu'à Vienne,

sur le Rhône, y rallie une nouvelle levée de cavaliers, gagne le territoire des Éduens (entre la Loire et la Saône), encore alliés de Rome, pénètre chez les Lingons (près de Langres), où deux de ses légions étaient en quartiers d'hiver, et appelle les autres à lui. Il a maintenant sous la main les vieilles bandes avec lesquelles il a vaincu la Gaule. Il marche au-devant de Vercingétorix en massacrant sur son passage toute la population d'Orléans, pour venger les Romains égorgés dans ses murs.

Vercingétorix ne se laisse point déconcerter par les habiles manœuvres de son ennemi. S'il ne peut arrêter César en lui livrant bataille avec des troupes auxquelles manquent encore la solidité et la discipline, il peut le vaincre en inspirant à la Gaule une de ces résolutions héroïques qui sauvent les nations. Il assemble les chefs des divers peuples ; il leur montre César maître de la Loire et menaçant le cœur du pays. « Le courage, leur dit-il, ne suffit pas contre des troupes aguerries, fières de leurs succès passés : il n'y a qu'un moyen assuré de vaincre César, c'est de l'affamer ; il faut faire le désert autour de lui, et brûler les villes qui pourraient lui fournir des ressources ou lui offrir un refuge ; la cavalerie tiendra la campagne, fatiguera l'ennemi par de continuelles alertes, enlèvera ses fourrageurs et détruira ses détachements. Ces mesures ajoute-t-il, vous paraissent violentes et dures ? mais vous serait-il plus doux de voir vos femmes outragées ou captives, vos enfants chargés de fers, vos parents, vos amis égorgés, vous-mêmes réservés à une mor

Il ravage le
pays pour
affamer
César.

honteuse ? C'est le sort qui vous attend si vous êtes vaincus ! »

La Gaule était digne de vaincre, car elle entendit ce langage et accomplit héroïquement cette cruelle résolution. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent livrées aux flammes. Les Carnutes, les Arvernes exécutèrent l'ordre sans murmure. On voyait de toutes parts les populations quittant leurs villes incendiées, aller au loin chercher l'abri et le pain que les peuples épargnés par la guerre leur réservaient, en attendant qu'eux-mêmes, ruinant leur pays à l'approche de l'ennemi, allassent, avec leurs hôtes, gagner un autre refuge. On ne conserva que les places assez fortes pour résister aux machines de César. On hésitait sur le sort de Bourges (*Avaricum*), qui semblait difficile à défendre, et Vercingétorix avait opiné pour sa destruction, lorsque quelques-uns de ses habitants, députés par leurs concitoyens, se présentèrent devant le conseil. Ils se jetèrent à genoux, et fondant en larmes, supplièrent les chefs d'avoir pitié de la plus belle ville des Gaules, de l'ornement de leur pays. Ils vantèrent la force de leur citadelle, protégée par une rivière et des marais impraticables; ils jurèrent de la défendre jusqu'à la mort et de la sauver.

Siège de
Bourges.

Pour le malheur de la Gaule on les crut, et Vercingétorix, le dernier, il est vrai, se laissa vaincre lui-même par leurs prières et leur désespoir. Bourges fut épargnée; on crut assez faire en donnant à leur ville une garnison d'élite qui organisât et dirigeât la défense. L'aute immense, en face d'un adversaire qui n'en com-

mettait pas et savait mieux qu'aucun capitaine profiter de celles de l'ennemi ! César, sans ressources dans un pays dévasté, harcelé par la cavalerie gauloise qui enlevait ses convois et ses fourrageurs, se hâte de marcher sur la ville des Bituriges. Vercingétorix essaye de réparer sa faute ; il bloque l'armée romaine dans ses lignes de siège et lui intercepte les vivres. Il la fatigue par des escarmouches où il ne livre rien au hasard, et prend position sur une colline flanquée de bois et défendue par un marais.

C'est au milieu de ces soins et de ces travaux que la calomnie vint l'atteindre. Une nuit qu'il était sorti du camp avec sa cavalerie et une partie de l'infanterie légère pour surprendre les fourrageurs romains, César, averti de son départ, se mit en marche dans le plus grand silence, et, au point du jour, rangea ses légions en face des Gaulois. Ceux-ci, sans se troubler, se mirent en ordre de bataille, se tinrent prêts à repousser l'attaque en profitant de l'avantage du terrain, et firent si bonne contenance que César, se voyant arrêté par un marais impraticable et par la profondeur des bois, replia ses troupes au milieu des huées et des cris de triomphe de l'ennemi. La position, bien choisie par Vercingétorix, avait suffi pour donner aux siens la victoire sans combat, mais l'alerte avait été vive, et dans l'émotion qui la suivit les Gaulois avaient conçu des soupçons. « Vercingétorix, disaient-ils, avait quitté le camp, il avait affaibli l'armée par un détachement, et aussitôt César, instruit de son départ, avait essayé une attaque. Un tel concours de circonstances est-il

un pur effet du hasard ? Il nous rapproche des Romains pour nous abandonner aussitôt, pour nous livrer à une surprise, sans cavalerie, sans chef, car, en partant, il n'a remis à personne le commandement de l'armée. Voilà, sans doute, le gage de la paix qu'il négocie avec l'ennemi ; voilà le salaire dont il veut acheter sa grâce. Il préfère tenir de César, et pour la ruine de sa patrie, l'autorité qu'il devait à la confiance de ses frères... Vercingétorix est un traître ! »

A son retour au camp, le chef gaulois est accueilli par des murmures et des menaces, mais il ne se montre point ému. Il avait l'éloquence de sa race comme il en avait le courage ; il parle, et aussitôt les Gaulois font silence ; il se justifie sans peine des odieuses accusations dont on le charge, il oppose à la calomnie le spectacle de sa vie et son dévouement à la liberté ; puis il gourmande ses concitoyens de la mobilité avec laquelle ils donnent et retirent leur confiance ; « Reprenez, dit-il en finissant, un pouvoir qui a pu vous rendre ma foi suspecte ; reprenez-le, si vous croyez qu'il me rapporte plus d'honneurs que d'avantages à vous-mêmes et à la patrie. » Une clameur immense mêlée au cliquetis des armes s'élève alors dans le camp gaulois ; tous se pressent autour du jeune chef, mais cette fois c'est pour le supplier d'oublier d'injustes soupçons et de garder le commandement d'où la Gaule attendait son salut.

Prise de
Bourges

Dès qu'il a ressaisi l'autorité, Vercingétorix fait de nouveaux efforts pour délivrer la place assiégée. Il y introduit dix mille de ses meilleurs soldats, et resserre

les Romains dans leurs lignes de siège. César, cependant, s'acharne à sa proie ; en vingt-cinq jours il construit avec des poutres une plate-forme longue de trois cents pieds sur trente de hauteur, qui domine les murs de la ville ; mais les Gaulois, cheminant par une galerie de mine, font tout à coup irruption au milieu des travaux et y mettent le feu. C'est alors que César fut témoin d'un trait de courage qu'il ne put se défendre d'admirer, bien qu'il ait rarement rendu justice au mérite de ses ennemis. Un Biturige, posté au sommet d'une tour, lançait sur les travaux des Romains des boules de suif et de poix pour alimenter l'incendie. Atteint au côté droit par un trait parti d'une machine appelée *scorpion*, il tomba mort. Le Gaulois le plus proche, passant sur son corps, prit sa place, jusqu'à ce qu'il fût à son tour frappé ; un troisième lui succéda, à celui-ci un quatrième, et le poste fut constamment occupé pendant toute la durée du combat. Avec le même héroïsme et une meilleure fortune nos zouaves, se succédant sous le feu qui les frappait, maintenaient debout leur drapeau sur les murs de Sébastopol.

Vains efforts ! la fortune de César l'emporte. Après avoir fatigué la garnison par des attaques continuelles, il fait cesser les travaux du siège pour endormir la vigilance des assiégés, range ses légions dans les tranchées, les anime en leur représentant la détresse de leur bivouac et l'abondance qui les attend dans la ville, puis, choisissant le moment d'une pluie violente, il les lance à l'assaut. La muraille est escaladée ; les Ro-

maines se répandent dans tous les travaux de l'enceinte et cernant la garnison, trop pressée pour faire usage de ses armes, et la population terrifiée, commencent cet affreux massacre de quarante mille personnes, dont César lui-même a dit : « On n'épargna ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants à la mamelle. » Un Romain n'avait pas de pitié, même pour ceux dont il avait admiré le patriotisme et le courage.

C'était un grand désastre pour la cause de l'indépendance gauloise. La ruine de tant de villes avait été un sacrifice inutile, puisque l'armée romaine trouvait, grâce aux ressources accumulées dans Bourges, des quartiers d'hiver pour se refaire et vivre jusqu'au printemps.

Mais il n'est point de revers irréparable lorsqu'on oppose à la mauvaise fortune un courage opiniâtre. Les Gaulois, d'ordinaire si prompts à se laisser abattre, reprirent confiance. Ils se souvinrent que Vercingétorix n'avait point été d'avis de défendre Bourges, et qu'il n'avait cédé qu'aux supplications de ses habitants; ils apprirent ainsi que l'abnégation de chacun est nécessaire au salut de tous.

Mettant aussitôt à l'épreuve le zèle de ses guerriers, Vercingétorix les accoutuma aux rudes travaux par lesquels les Romains fortifiaient leurs camps pour les mettre à l'abri d'une surprise. Ils avaient l'audace et l'élan; il s'efforça de leur donner la confiance dans la tactique, la persévérance dans d'obscurs et pénibles labeurs. On les vit creuser des fossés, élever des retranchements, enfoncer des pieux, construire des ter-

rasses, et se former peu à peu, par le travail, à ces vertus militaires qui faisaient la force des légions romaines.

Au printemps, quand les opérations recommencent, Vercingétorix s'attache à l'armée de César, qui marche contre la ville de Gergovie, capitale des Arvernes. Il manœuvre commè autrefois le temporiseur Fabius, qui avait usé, sans livrer bataille, l'invincible Annibal. Il suit pas à pas César, le harcèle et lui coupe les vivres, sans engager d'action générale, puis, le devançant par une marche rapide, il se saisit avant lui d'une forte position près de la ville de Gergovie.

Vercingé-
torix vain-
queur de
César à
Gergovie.

C'était pour notre héros une première victoire d'avoir su dompter en lui et chez les siens la fougue naturelle à la race, d'avoir su régler le courage jusque-là indiscipliné des Gaulois. Il méritait de vaincre César; il en eut une fois la fortune. Ce fut un jour où le proconsul romain ayant mis un instant sa vigilance en défaut et percé les lignes gauloises, lançait déjà ses soldats à l'escalade des murs peu élevés de la ville. Tout semblait perdu. Du haut des remparts les femmes jetaient aux Romains leur or, leurs bijoux, leurs vêtements les plus précieux, comme pour se racheter du massacre et de l'outrage. « Ne nous traitez pas, criaient-elles, comme es femmes d'Avaricum! ayez pitié de nos enfants! »

Étrange refuge que celui de la pitié romaine! On connut plus tard ce qu'il valait quand il n'en resta plus d'autre; à Gergovie, le salut vint des armes. Tandis que la garnison avertie accourait sur le point menacé, Vercingétorix, précipitant la marche de sa

cavalerie le long de l'enceinte, vint prendre en flanc la colonne romaine, la fit ployer et la mena battant jusque dans la plaine où César la recueillit à la tête de sa fameuse dixième légion, mais sans oser renouveler le combat. Quarante-six centurions étaient restés sur le champ de bataille.

Sagesse de
sa tactique.

Vercingétorix avait donc vaincu cet invincible César; mais c'est moins pour sa victoire qu'il mérite d'être loué que pour la fermeté avec laquelle il réprima en lui une confiance qui eût été funeste, et contint le courage téméraire des siens. En vain César lui offrit deux fois la bataille en plaine; il demeura dans son camp jusqu'au jour où il vit les Romains abandonner leurs lignes en emportant le souvenir cuisant de leur défaite.

Mais ce n'est pas assez de les avoir vaincus, il faut les anéantir. Il fait publier l'ordre de détruire les grains et de brûler les habitations dans toutes les cités où se portera l'ennemi. « Résignons-nous à ces maux particuliers, dit-il; ils doivent nous assurer à jamais l'indépendance. » Puis, fidèle à cette tactique si sage qu'il avait adoptée de harceler les Romains et de les ruiner en détail sans engager d'action générale, il s'ébranle avec eux et les suit dans leur marche, en ralliant les renforts que lui attire de toutes parts le bruit de sa victoire. La puissante nation des Éduens, qui avait jusque-là trahi la cause nationale et reçu le titre d'amie du peuple romain, massacre dans toutes les villes les recrues de César et les marchands italiens, et jure de combattre pour la patrie commune.

Contre la Gaule tout entière soulevée, contre Ver-

cingétorix, qui s'est montré si sage dans le malheur et dans le succès, César a sa fortune et son génie. Il avait rallié sur les bords de l'Yonne les détachements du nord, qui portaient à dix légions la force de son armée; il avait attiré à lui, à l'insu des Gaulois, des détachements de cavalerie germane qui réparaient les pertes de la sienne, et, manœuvrant prudemment, il songeait à regagner la *province*, que des bandes arvernes s'efforçaient de soulever.

Vercingétorix, qui le suit, veut, sans engager la bataille, le serrer de plus près, le forcer à s'arrêter, l'affamer ou le contraindre à sacrifier ses bagages. La cavalerie romaine épuisée, ne peut entrer en ligne avec la cavalerie gauloise; il fera de celle-ci trois gros corps et les portera sur le front et sur les flancs de la colonne ennemie pour arrêter sa marche. Il comptait sans la cavalerie germane, qu'il vit tout à coup sortir des rangs romains et se tenir prête à repousser l'attaque des cavaliers gaulois. La lutte était devenue inévitable; elle s'engagea avec une extrême vigueur de part et d'autre, et César fit pour la soutenir des efforts désespérés. Un instant les cavaliers arvernes l'entourèrent, il ne leur échappa qu'en laissant son épée entre leurs mains. Mais sans cesse arrêtés dans leurs charges par les piques de l'infanterie romaine, déconcertés par la tactique des cavaliers germains qui recevaient dans leurs rangs des fantassins légèrement armés, les Gaulois hésitent et perdent du terrain. Une manœuvre de l'ennemi, qui menace de les tourner, augmente le désordre et décide enfin la déroute,

Il est vaincu par César.

IV

il se retrans-
che à Alésia.

Ainsi Vercingétorix perdait en un jour le fruit de tant d'efforts, et voyait son adversaire, presque à bout de ressources, ressaisir tout à coup le prestige des armes. Il était contraint, pour reformer son armée ébranlée, de battre en retraite et d'aller à quelques lieues de là chercher un refuge à Alésia, sur le mont Auxois, dans des lignes qu'il avait par une sage prévoyance munies et approvisionnées. C'était comme à Gergovie un grand bastion naturel, s'élevant au milieu d'une plaine bordée elle-même d'un rang circulaire de collines. Vercingétorix résolut d'y tenir, et se souvenant que la victoire de Clermont avait suivi de près le désastre de Bourges, il adjura la Gaule de faire un héroïque effort.

Cependant César, reprenant confiance, a passé de la défensive à l'offensive. Il poursuit l'armée gauloise, vient camper en face d'Alésia, et là, embrassant du regard cette montagne où semblait s'être réfugiée la fortune de la Gaule, il se propose de lutter avec Vercingétorix de prudence et d'opiniâtreté. Il n'engagera point d'attaque de vive force contre une position facile à défendre, mais il la resserrera à l'aide de ces travaux gigantesques, où les soldats romains montraient tant d'art et de patience. Les légionnaires devaient dépasser devant Alésia tout ce qu'on leur avait vu jusqu'alors entreprendre et exécuter.

Ce fut d'abord une première ligne de onze milles de circuit (seize mille mètres environ), que Vercingétorix tenta en vain de percer de vive force. La cavalerie, victorieuse comme toujours des escadrons romains, fut arrêtée par les rangs serrés des légions, et maltraitée dans sa retraite par cette cavalerie germanique qui continuait à prêter à l'ennemi son décisif secours.

Il ne restait plus qu'une voie de salut. Que la Gaule tout entière se lève et vienne combattre l'envahisseur dans ce champ clos d'Alésia, où Vercingétorix commande encore à 80,000 guerriers; elle peut l'écraser de sa masse. Le chef gaulois, renonçant à rompre avec ses seules forces le cercle qui l'enfermait, se réfugia dans cette dernière espérance. A la nuit qui suivit la déroute de sa cavalerie, il la réunit et prit congé de ses chefs en leur disant : « Partez, tandis que les passages ne sont pas encore fermés; retournez chacun dans votre nation; levez tout ce qui peut tenir une arme, et revenez nous délivrer, vos frères et moi. J'ai des vivres pour trente jours, pour un plus long temps avec une épargne rigoureuse : nous vous attendrons. » Pendant la seconde veille (qui commençait trois heures après le coucher du soleil), les cavaliers congédiés passèrent par les intervalles que laissaient encore les ouvrages romains, sans éveiller l'attention, et allèrent tenter un dernier effort auprès de leurs concitoyens.

Le cri de détresse des assiégés d'Alésia fut entendu comme l'appel suprême de la patrie en danger. Une assemblée générale se réunit : on y fixa le contingent de chaque tribu, et toutes se hâtèrent de le fournir.

Il congédie
sa cava-
lerie et
fait appel
à la Gaule.

Arrivée de
l'armée de
secours.
Travaux
des Ro-
mains.

La petite nation parisienne, qui avait brûlé sa capitale Lutèce pour ne point la voir tomber aux mains de l'ennemi, et qui avait perdu la fleur de ses guerriers dans sa résistance à Labiénus, lieutenant de César, fournit encore huit mille hommes. Les malheureux débris des Helvètes ¹, des Nerviens ², des Venètes ³ voulurent prendre part au dernier effort de la liberté : Ambiorix, l'Éburon ⁴, parut seul au nom de son peuple égorgé. A cette heure suprême, la Gaule, mutilée, décimée peuple à peuple depuis tant d'années, semble enfin s'unir pour vaincre ou pour mourir : 240,000 fantassins et 8,000 cavaliers (les cavaliers si souvent engagés avaient le plus souffert) s'assemblèrent et se mirent en marche sur Alésia, dont les 80,000 défenseurs, réduits à la famine, privés de toute nouvelle, les attendaient avec une anxiété indicible. Leur apparition fut saluée d'une acclamation immense ; mais, hélas ! d'infranchissables obstacles, accumulés par les Romains, se dressaient entre les survenants et les assiégés. C'étaient du côté de la ville un premier fossé de près de vingt pieds de large, à quatre cents pieds plus bas un second fossé de quinze pieds en largeur et en profondeur, puis un troisième dans le fond du vallon où l'ennemi avait amené les eaux des deux rivières, enfin, une ter-

¹ Peuple de la Suisse.

² Les Nerviens habitaient le pays situé entre les sources de l'Escaut, de la Sambre et de l'Oise.

³ Les Venètes, peuple armoricain, avaient Vannes pour capitale.

⁴ Les Éburons habitaient entre le Rhin et la Dyle.

rasse et un rempart de douze pieds, avec revêtement et parapet surmonté de créneaux et hérissé à la base de pieux aiguisés. Mêmes obstacles du côté de l'armée de secours; une contrevallation de quatorze milles, concentrique à celle qui enfermait Alésia, défendait le camp romain contre une attaque du dehors ¹. Des fossés, des terrasses et des remparts y avaient été accumulés. Comme dernière défense, des lignes de trous, disposés en quinconce et recouverts de broussailles, cachaient des pieux aiguisés et des étoiles de fer fichées en terre. Tels étaient les travaux gigantesques que les soldats de César étaient parvenus à exécuter, et qui n'avaient été possibles qu'à cause de la nature friable des marnes du pays. Tels étaient les obstacles que devaient surmonter les Gaulois avant de parvenir jusqu'aux Romains.

Ils ne se laissèrent point arrêter, cependant, par la difficulté de l'entreprise. La lutte commença, lutte décisive et dernier effort de la Gaule libre. Ce fut d'abord un combat de cavalerie, dont les Romains et les Gaulois de la ville et du camp suivirent avec anxiété les chances; l'avantage était aux Gaulois, qui avaient

ernière
lutte

¹ On a écrit des volumes pour déterminer l'emplacement d'Alésia. On avait d'abord cru que la description des lieux, faite par César dans ses *Commentaires*, désignait la ville d'Alaise, en Franche-Comté. Le duc d'Aumale, dans un livre d'un très-vif intérêt, *la Septième campagne de César*, tenta de démontrer qu'elle s'appliquait mieux à la position d'Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne. La question fut enfin vidée par les recherches ordonnées par l'Empereur, historien de César, en

adopté la manière de combattre des Germains, et mêlé à leurs cavaliers des archers et des fantassins légèrement armés; déjà une immense clameur gauloise partie de l'armée de secours et d'Alésia saluait ce premier succès, quand les Germains, survenant tout à coup, rallient les Romains rompus, fatiguent la cavalerie gauloise par des charges répétées jusqu'au coucher du soleil, et enfin l'enfoncent par une dernière charge à fond conduite en colonne serrée.

Les derniers restes de cette cavalerie gauloise, décimée dans vingt combats, avaient succombé dans cet héroïque effort. Il ne restait plus qu'à s'attaquer, avec l'infanterie, à toutes ces défenses accumulées par César, à s'y acharner en forçant les Romains à faire face à la fois sur les lignes de circonvallation et de contrevallation. Vercingétorix le comprit et attendit le signal. Des deux côtés, on travailla sans relâche à préparer des fascines, des échelles, des harpons, et, à la seconde nuit, au cri poussé par l'armée extérieure et répondu par les trompettes de la ville, les deux ar-

1861. Des fouilles considérables firent reconnaître la présence des doubles fossés de contrevallation et de circonvallation aux distances marquées par les *Commentaires*. On y trouva des épées gauloises, dix-sept pointes de javelot, deux haches en bronze, une magnifique épée de légionnaire romain, encore dans son fourreau, enfin un nombre considérable d'antiquités gauloises et gallo-romaines qui assurent à Alise l'honneur d'avoir été le dernier boulevard de l'indépendance gauloise. L'Empereur voulut visiter lui-même ces fouilles si décisives, et retire, en présence du mont Auxois, les *Commentaires* de César.

mées s'avancèrent contre les retranchements ennemis. D'abord, les soldats de l'armée de secours firent beaucoup de mal aux Romains qui défendaient la contrevallation par leurs flèches, leurs dards et leurs pierres; mais quand ils furent arrivés aux pièges effroyables qui couvraient l'approche des retranchements, ils tombèrent dans ces chausse-trappes, ces trous de loup garnis de pointes aiguës, et y demeurèrent, sans pouvoir avancer, sous les coups des machines romaines. Au lever du jour, on se vit loin des retranchements qui n'avaient pas été entamés, et il fallut battre en retraite vers le camp, tandis que Vercingétorix, qui, de son côté, n'avait pu combler que le premier fossé, regagnait tristement les murs d'Alésia.

Du haut de la citadelle, il attendait le signal d'une seconde tentative, lorsqu'il vit les Gaulois se diviser et tenter à la fois deux attaques. L'une, dirigée contre la partie la plus faible des retranchements romains, lui sembla devoir être décisive; il s'empressa de munir ses troupes de fascines, de perches, de faux de toutes les machines qu'il avait préparées pour cette sortie générale, et se précipita sur les lignes ennemies. Jamais le succès ne fut plus près d'être atteint. En vain les Romains luttèrent avec opiniâtreté pour ne point perdre le fruit de leurs longs et pénibles travaux; les Gaulois gagnaient du terrain et allaient emporter le retranchement extérieur. Il fallut que César, se multipliant, courant du retranchement intérieur à celui du dehors, partout présent avec les vêtements éclatants qu'il avait coutume de porter dans les batailles soutint

les siens ébranlés, fit jeter au légionnaire la pique, pour le lancer une dernière fois, l'épée à la main, contre l'armée de secours. Les Gaulois tenaient bon contre cette charge désespérée, quand ils aperçurent tout à coup, sur leurs derrières, un corps de cavalerie qui était sorti par une des portes de la contrevallation et avait dérobé sa marche; toujours pris de panique quand ils se voyaient tournés, ils lâchèrent pied et se laissèrent arracher la victoire des mains.

C'en était fait de la fortune de la Gaule; la déroute commença, et avec elle le carnage. L'immense armée de secours se dispersa dans toutes les directions, fuyant devant les cavaliers germains, acharnés à la poursuite et au pillage, tandis que Vercingétorix, qui avait triomphé des premiers obstacles et commencé à démolir le rempart, rentrait une troisième fois dans Alésia le désespoir dans le cœur.

V

Vercingé-
torix se
dévoue;
son sup-
plice.

Ce Barbare, comme l'appelle le Romain César, se montra plus grand que sa fortune. « Le héros, le patriote n'avait plus rien à faire ici-bas : la patrie était perdue. L'homme pouvait encore quelque chose pour ses frères. Il pouvait peut-être encore les sauver de la mort et de la servitude personnelle. Cette pensée fut la dernière consolation de cette grande âme ¹. » Au

¹ II. Martia

matin de la nuit d'angoisses qui suivit ce dernier combat, il assemble ses troupes, il leur rappelle leurs travaux, leurs périls communs, la cause sacrée pour laquelle ils ont lutté. « Ce n'est pas la mienne seulement, leur dit-il, c'est la vôtre à tous, c'est celle de l'honneur et de la liberté de la Gaule. Cependant c'est bien moi qui vous ai poussés à cette guerre et vous ai conduits ici : puisque le sort a décidé contre moi, ma vie vous appartient. Je suis prêt à satisfaire aux Romains par une mort volontaire ou à me livrer à eux vivant, selon votre désir ; délibérez. » On envoya des députés à César, qui ordonna qu'on lui livrât le chef, ainsi que les armes, et fit dresser son tribunal hors des portes, en avant du camp, pour y recevoir la soumission des vaincus et prononcer avec solennité sur leur sort.

A cette réponse, Vercingétorix se revêt de sa plus riche armure, monte sur son cheval de bataille, et, sortant de la ville, traverse au galop l'intervalle des deux camps. Tandis que les Romains s'étonnent de cette subite apparition, le Gaulois fait tourner son cheval en cercle autour du tribunal, puis, sautant à terre, il jette aux pieds de César son épée, son javelot, son casque et demeure muet et immobile.

Les officiers de César se montrèrent touchés de tant de fierté et de bonne grâce; César demeura implacable. Il accabla d'injures celui qui avait osé tenir un moment sa fortune en échec, et, d'un signe à ses lieutenants, il fit entraîner et garrotter ce chef glorieux, coupable d'avoir vaillamment combattu pour l'indépendance de son pays.

A six ans de là, maître de l'empire, il triomphait suivant la coutume romaine; au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier du Capitole, le bourreau tranchait la tête de son noble adversaire, le Gaulois Vercingétorix, dans l'obscur cachot de la prison Mamertine. Saint Pierre et saint Paul, qui devaient, par leur supplice, consacrer ce lieu maudit n'avaient pas encore enseigné au monde la pitié du vaincu et le respect du malheur.

soumission
de la
Gaule.

La Gaule était vaincue. Une seule ville résistait encore : c'était Puy-d'Issolu (alors *Uxellodunum*); quand il l'eut emportée, César, que les Romains appelaient le clément César, fit couper le poing à tous ses habitants, pour servir aux Gaulois de lamentable exemple (50).

Ainsi finit la guerre de dix ans, où se déploya tout ce que l'amour de la patrie et de la liberté enfanta jamais d'héroïsme et de dévouement, et qu'un historien romain a résumée en ces termes : « César prit de force plus de huit cents villes, soumit plus de trois cents nations, combattit, en différents temps, contre trois millions d'hommes, sur lesquels un million périrent en bataille rangée et un million furent réduits en captivité. »

Que d'autres admirent ce style lapidaire. Pour nous, nous ne pouvons lire cette inscription d'arc de triomphe sans songer à tout ce que recouvre de larmes et de sang gaulois cette sèche et cruelle énumération des hauts faits du vainqueur.

Et cependant, il pourrait encore y avoir une secrète

satisfaction d'honneur national dans les transports de l'admiration romaine. On tint César pour le premier capitaine de son temps parce qu'il avait vaincu les Gaulois. On crut que nul ennemi ne pourrait résister au vainqueur du peuple le plus brave du monde, et l'illustre orateur Cicéron n'eut point assez de louanges pour celui qui avait conjuré le plus grand péril de Rome.

VI

La guerre finie, un spectacle nouveau se présente à nous. Rome, qui savait gouverner les peuples qu'elle avait vaincus, apporta aux Gaulois les bienfaits de sa civilisation en échange de leur liberté ravie, et les Gaulois, qui avaient lutté si énergiquement contre les Romains, se montrèrent, grâce à la flexibilité de leur génie, les disciples les plus dociles et les plus habiles à imiter leurs maîtres.

La Gaule province de l'empire.

La vieille Gaule de l'indépendance disparut pour laisser place à une Gaule romaine, où ne se retrouvent plus les vieux et illustres noms des cités celtiques. Les forêts impénétrables furent entamées par la hache, sillonnées par les chaussées indestructibles dont nous voyons encore aujourd'hui les dalles massives, et qui, partant de la borne milliaire de Lyon, métropole romaine des Gaules, allèrent aboutir au Rhin, au détroit Gallique (Pas-de-Calais), à l'Océan et aux Pyrénées. Les fleuves, ces chemins qui marchent, si admirable-

ment distribués dans notre pays, se couvrirent de barques, et les produits de la Gaule furent ainsi échangés avec ceux des autres régions de l'empire. On connut alors, quand le travail de l'homme eut pris possession de cet incomparable pays, l'heureuse symétrie de ses limites, dessinées à larges traits par quatre mers, trois chaînes de montagnes et un grand fleuve, le protégeant puissamment sans l'isoler et le reliant, au contraire, à toutes les nations. Après en avoir parcouru les diverses parties, le géographe Strabon écrivait dans son admiration : « Une si heureuse disposition des lieux, par cela même qu'elle semble l'ouvrage d'un Être intelligent plutôt que l'effet du hasard, suffirait pour prouver la Providence. »

En même temps qu'une prospérité matérielle, inconnue jusque-là, effaçait le souvenir des maux de la conquête, les Gaulois cédaient à leur amour de la guerre en s'engageant dans les légions de César, et à leur goût pour la parole en plaidant devant les tribunaux où les Romains avaient introduit leurs lois.

Cet état, relativement heureux, dura plusieurs siècles, pendant lesquels l'esprit gaulois se pénétra profondément de l'esprit romain. Puis, la Gaule, comme les autres pays conquis par Rome, eut à souffrir du poids des impôts toujours croissants, des guerres civiles entre les princes, et bientôt de l'invasion de nouveaux Barbares que les légions indisciplinées et amolies ne savaient plus contenir. Les paysans, tombés au dernier degré de la misère, quittèrent leurs sillons, tuèrent et mangèrent leur bétail, puis se ruèrent sur les riches

habitations des campagnes, sur les villes mêmes, qui eurent peine à se défendre.

Tout est désordre et souffrance, au moment où retentit en Gaule la *bonne nouvelle*, l'Évangile, qui promet la paix en ce monde, la félicité en l'autre, non plus seulement aux savants et aux forts, mais aux petits, aux humbles, aux ignorants, pourvu qu'ils croient et qu'ils aiment, ce qui est même chose. C'est à Lyon qu'est fondée par saint Pothin et saint Irénée la première Église chrétienne (160). Les esclaves, les pauvres, les opprimés, les femmes surtout, dont la foi nouvelle relève la dignité, accourent de toutes parts. C'est en vain que les empereurs de Rome veulent défendre leurs dieux impurs. Les martyrs attestent de leur sang leur foi dans le Christ libérateur : saint Pothin, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, la jeune esclave Blandine, remercient Dieu de les avoir choisis pour témoigner en son nom et bravent les supplices et la mort. Plus tard, l'apôtre de la France, le premier évêque de Paris, saint Denys, décapité avec ses compagnons, saint Éleuthère et saint Rustique, devait consacrer le mont des Martyrs (Montmartre). « La rosée du sang des confesseurs faisait partout lever et croître la moisson de Jésus-Christ. »

Dès lors dans cette Gaule, asservie et ruinée, à côté de l'empire qui s'écroule, grandit peu à peu une force nouvelle. Dans toutes les classes de la société il y a des âmes qui se détournent du mal, qui invoquent le vrai Dieu et répètent chaque jour cette admirable prière à laquelle il est réservé de transformer le

monde : *Adveniat regnum tuum* ! Il y a des chrétiens supportant les misères du temps avec une résignation qui n'est pas stérile comme le découragement des païens. Il y a une société organisée, avec ses évêques, ses prêtres, ses institutions secourables, ses temples et ses monastères : c'est l'Église. Elle ouvre ses bras maternels à tous les opprimés qui s'y réfugient comme dans un asile sacré.

CLOVIS

481-511

« Quand tu combats, c'est nous qui remportons la victoire. »

(Avitus, évêque de Vienne, à Clovis.)

« Le Siège de Pierre tressaille de joie quand il voit les nations accourir à lui à pas pressés, et se remplir, dans l'espace des temps, le filet mystérieux que le pêcheur d'hommes a jeté en pleine eau sur la parole du Christ. »

(Le pape Anastase à Clovis.)

I. Origines de la nation française; invasion des Barbares; une scène de l'invasion. — II. Les Francs; Clovis. — III. Sa victoire sur Syagrius; rôle des évêques; saint Remi et le vase de Soissons. — IV. Clotilde épouse Clovis; ses tentatives pour le convertir; bataille de Tolbiac; conversion de Clovis; joie de l'Église. — V. Conquête du midi de la Gaule; bataille de Vouillé. — VI. Crime de Clovis; sa mort. — VII. Dernières années de Clotilde; expiation, meurtre de ses petits-fils, sa pénitence et sa mort.

Quand on creuse la terre on y rencontre des couches différentes, superposées les unes aux autres, qui montrent par la diversité de leur aspect la diversité des éléments qui forment notre globe. Cette diversité, nous la retrouvons dans les races qui ont fondé par des couches successives la race française. Les Gaulois y représentent le fond même de la nation sur lequel les Romains se sont étendus comme une couche légère; enfin les Francs, les derniers venus, auxquels

est échu l'honneur de nous donner leur nom, se sont superposés à la race romaine ou latine.

Puis le temps a fait son œuvre ; il a confondu les Romains et les Francs avec les Gaulois, nos premiers et véritables pères par le sang et le génie, et de ces éléments divers il a fait le Français : « le Français, dit un grand historien de notre temps, placé entre tous les peuples pour leur servir de lien ; le Français, sociable par caractère, sociable par situation, doué d'une intelligence pénétrante et sûre, sensé et cependant bouillant ; impétueux, emporté, mais prompt à revenir, et toujours bienveillant et brave. »

Nous avons raconté la conquête et l'établissement des Romains en Gaule, il nous reste à montrer comment la race germanique, à laquelle appartiennent les Francs, s'est étendue comme une alluvion nouvelle sur la population gallo-romaine.

Rome, on le sait, avait conquis une partie de l'Europe, celle que baigne la Méditerranée, mer intérieure, centre de l'ancien monde. Elle avait reculé ses frontières jusqu'aux grands fleuves du Danube et du Rhin ; elle avait même dépassé ces limites et pour les défendre par la terreur du nom romain, elle avait porté chez les Barbares le fer et le feu.

Elle exerça alors la mission à laquelle elle avait été prédestinée par la Providence. Elle fit vivre dans « l'immense majesté de la paix romaine » tous les peuples qu'elle avait conquis, mais elle porta dans le gouvernement des vaincus deux vices par lesquels elle devait périr : l'avarice et la cruauté. Miné par ces

causes intérieures de ruine, l'édifice de l'empire romain chancelait quand l'invasion barbare vint en saper les bases, comme une marée montante qui avance, recule, revient et demeure enfin maîtresse du sol envahi.

Ce fut alors un étrange spectacle et une indicible épouvante. On vit se succéder à travers la Gaule ces hommes de la Germanie, à la haute stature, aux yeux clairs où la colère est si terrible, aux cheveux blonds flottants sur les épaules ou relevés en touffe au sommet de la tête. C'étaient bien là ces guerriers qui, nus et enchaînés, avaient traversé les cités de l'empire pour aller mourir de la mort des gladiateurs dans l'arène du Colisée (1). Ils passaient alors impassibles au milieu des injures et des menaces de la foule; les voici maintenant dans un autre appareil : ils sont revêtus de leurs armes, s'avancent en rangs pressés, faisant entendre leur cri de guerre et frappant leurs boucliers de leurs sabres; ils tiennent leur vengeance. Derrière eux, un peuple plus féroce encore précipite sa marche : c'est celui des Huns avec son chef Attila, le Fléau de Dieu. L'herbe ne repoussera pas là où auront passé ces cavaliers des steppes d'Asie, montés

Invasion
des Barba-
res.

(1). Le Colisée était le plus grand amphithéâtre de Rome. Il servait à des combats de gladiateurs, et, au temps des persécutions, on y avait exposé les chrétiens aux bêtes

sur leurs petits chevaux infatigables. Ils dorment à cheval ; ils mortifient sous leur selle la viande dont ils se nourrissent. On ne peut considérer sans horreur leurs membres forts et ramassés, leur tête difforme, aux cheveux noirs et lisses, leur face jaune, percée obliquement de petits yeux noirs, tailladée dès l'enfance, afin d'empêcher la barbe d'y croître. Quelle pitié attendre de ces monstres, qui n'ont pas même figure humaine !

Mais quel secours espérer de Rome agonisante ? Où sont ces braves légionnaires qui avaient promené l'aigle romaine dans toutes les parties du monde connu, puis l'avaient plantée sur la frontière pour y défendre l'empire ? Je ne vois que de misérables recrues, marquées au front d'un fer brûlant, contenues par la peur du châtiment, et qui fuiront tout à l'heure devant les redoutables Germains. L'empire, avec les restes de sa splendeur passée, est une proie assurée aux Barbares. Qu'ils traversent le Rhin et le Danube et s'avancent, comme autrefois nos pères les Gaulois, étonnés de leur audace, franchissaient les portes ouvertes de Rome, ils ne trouveront même plus sur leurs chaises curules ces vieillards désarmés qui témoignaient encore de la majesté romaine. Et cependant Dieu n'abandonnait pas sans secours le vaincu au vainqueur ; une puissance nouvelle allait intervenir comme une médiatrice bienfaisante : « c'était l'Église, qui avait des évêques à toutes les portes de l'empire et des prêtres sur le chemin de tous les Barbares ; l'Église, dont les basiliques étaient ouvertes, les baptistères pré-

parés, et qui attendait que les chefs lui amenassent leurs peuples¹.

Nous lisons aux Actes des apôtres que saint Paul, enchaîné sur le navire qui le portait à Rome pour y subir le martyre, releva le courage des matelots consternés par la tempête, et conduisit au port le navire désarmé. C'est l'image de l'Eglise au quatrième siècle. Naguère encore elle priait humblement dans les fers; elle apparaît tout à coup comme une puissance surnaturelle au moment où les secours humains font défaut, et elle prend la conduite de la société en péril.

Mémorable spectacle dont nous voudrions fixer ici les principaux traits, pour montrer dans une seule scène comment l'Eglise se fit la protectrice des vaincus et l'institutrice des vainqueurs.

Le bruit de l'arrivée des Barbares s'est répandu dans une ville de la Gaule romaine située non loin de la frontière. C'est une ville ouverte; l'enceinte qui la devait protéger tombe en ruine. Point de gardes aux portes, nuls préparatifs de défense. La population consternée se presse sur la place publique, où s'élèvent quelques-uns de ces monuments qui rappellent la richesse et la grandeur d'un autre siècle : c'est le cirque des jeux publics, où les gladiateurs se sont égorgés, où les martyrs ont été livrés aux bêtes; c'est le palais du décurion, premier magistrat de la cité; c'est le temple des païens. La foule appelle à grands

fine scène
de l'inva-
sion.

¹ Ozanam.

cris le magistrat qui représente l'empereur. Mais il a fui devant le danger, il abandonne aux horreurs de l'invasion le peuple qu'il était chargé de défendre. Le temple est fermé; ses dieux d'or et d'argent seront tout à l'heure la proie des Barbares. Ses prêtres, eux aussi, se sont enfuis; ils ne croient plus à la puissance de Jupiter, protecteur de l'empire. Tout ce qui vient de Rome est impuissant.

Cependant de nouveaux messagers accourent hors d'haleine : ils ont vu les Barbares qui précipitent leur marche; ils représentent leur aspect farouche et redoutable; ils ont entendu leur cri de guerre. Nulle force humaine ne peut arrêter le cours de ce torrent.

La foule, dont la terreur est au comble, se porte alors à la maison de l'évêque. On implore celui qui, dans le désordre des temps, est devenu magistrat temporel aussi bien que spirituel, celui qui est l'arbitre des procès comme le juge des consciences, l'administrateur des biens des pauvres comme de ceux de l'Eglise, le tuteur naturel de tous les malheureux.

L'évêque, vieillard vénérable, paraît entouré des prêtres qui l'assistent dans les devoirs de son ministère; en cette crise suprême, il n'a pas fui le danger, car l'âme du christianisme c'est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre. Il se montre ému des lamentations de la foule; mais la majesté digne et calme de son attitude témoigne qu'il n'est point de péril au-dessus de son courage. Il va parler; le silence se fait de toutes parts. Il dit qu'il n'a point de soldats à

opposer à l'ennemi; que le seul refuge aux maux qui menacent la cité, est dans la pénitence et la prière. Confiant néanmoins dans la protection du Dieu dont il est le ministre, il ira aux Barbares; il leur parlera au nom du Tout-Puissant, de celui qui est maître des cœurs et les apaise quand il lui plaît.

C'est ainsi que, rappelant les âges héroïques de l'Eglise, un archevêque de Paris allait, de notre temps, à travers les barricades, un rameau vert à la main, exhorter à la paix ces autres barbares que toute société cache dans son sein. « Un bon pasteur, disait-il, donne sa vie pour ses brebis. » On sait comment il consacra, par son martyre, cette parole évangélique: frappé d'un coup mortel il demandait à Dieu que son sang fût le dernier versé.

Cependant l'évêque du cinquième siècle s'est revêtu de ses habits sacerdotaux; il est entouré des prêtres, qui forment une longue procession religieuse: la croix le précède, le chant des psaumes se fait entendre, et le cortège, traversant les flots de la foule qui s'ouvre et se met à sa suite, marche au-devant de la horde, dont on aperçoit déjà l'avant-garde.

A cette rencontre inattendue, les Barbares, qui respectent les hommes de la prière, suspendent leur marche comme frappés d'une terreur mystérieuse. Ils s'écartent et laissent pénétrer jusqu'à leur chef le vénérable évêque. Voici en présence le chef barbare et le prêtre chrétien, qui plaide en faveur des vaincus la pitié chrétienne, l'équité naturelle, la fraternité humaine. Nous n'entreprendrons pas de faire parler ces

deux acteurs, ni de dire par quelle secrète influence l'admiration et le respect entrèrent dans le cœur du Germain et du Tartare, comment saint Aignan, saint Loup, saint Léon arrêterent Attila; comment saint Germain d'Auxerre et saint Séverin continrent les Allemands. Mais nous reconnaitrons que, dans ces rencontres solennelles où elle fit rentrer au fourreau l'épée des Barbares, l'Eglise prit possession de ces âmes rudés, dans lesquelles résidait un sentiment de générosité et de grandeur.

Certes, il ne faudrait pas croire que cette intervention suffit à empêcher les malheurs de l'invasion et à protéger toujours les biens et la vie des populations désarmées; le plus souvent, du moins, il y eut transaction entre les vainqueurs et les vaincus, et un partage des terres auquel l'Eglise présida, exhortant ceux-ci à la résignation, ceux-là à la modération, et, sans pouvoir prévenir tous les maux, les adoucissant par son autorité et par sa charité.

Avec ce caractère de paternité qu'elle tire de son institution divine, elle adopta les nouveaux venus; elle dit comme saint Grégoire, qui voyait un jour des jeunes esclaves barbares exposés en vente sur le Forum : « Quel malheur que la grâce n'habite pas encore sous de si beaux fronts ! » Elle reconnut les desseins providentiels de Dieu, et distingua les vertus cachées de ces races violentes : « Nous nous étonnons, disait un prêtre de ce temps, que Dieu ait livré nos provinces aux Barbares, quand leur pudeur purifie la terre encore toute souillée des débauches romaines. » — « Les Ger-

main, ajoute un autre écrivain chrétien, bouleversent la terre, mais s'ils finissent par en demeurer les maîtres et par la gouverner selon leurs mœurs, peut-être un jour la postérité saluera-t-elle du titre de grands rois ceux en qui nous ne savons encore voir que des ennemis. »

II

Parmi ces peuples il en est un qui a conquis la Gaule, le peuple des Francs, dont le chef, Clovis, a presque mérité ce nom de grand roi. Les Francs

Les Francs appartenaient à la race germanique, qui habitait au delà du Rhin et couvrait tout le territoire que l'on nomme aujourd'hui Allemagne. Ils en formaient comme l'avant-garde du côté du nord-ouest et comptaient plusieurs tribus confédérées sous le nom de Frayen (d'où Francs), c'est-à-dire libres, suivant les uns, suivant les autres, fiers, intrépides, féroces.

Ils avaient, en effet, un aspect redoutable. Ils étaient forts et de haute taille. Leurs cheveux, d'un blond roux, relevés sur le front et rattachés au sommet de la tête, formaient une aigrette retombant par derrière en queue de cheval. Leurs yeux étaient bleus, mais vifs et perçants; leur visage était entièrement rasé, sauf deux longues moustaches qui retombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits étroits, qui laissaient voir les formes de leur corps. Leurs armes étaient l'épée, le hang, pique munie d'une pointe en fer, longue et forte avec des crochets aiguisés, la fran-

cisque, hache à deux tranchants, qu'ils lançaient avec une merveilleuse adresse.

Ces hommes, ainsi armés, étaient d'un courage qui justifiait leur nom, et que Rome ne tarda pas à redouter. Il est aisé, disaient les Romains, de soumettre les hommes faibles et mous qui naissent dans la servitude et au milieu des délices de l'Orient, mais quant au Franc féroce, qui ne se nourrit que de la chair des bêtes sauvages, ne demande jamais quartier et combat en désespéré, pour le vaincre il faut le tuer.

Ils habitaient la Germanie où ne leur manquaient ni les pâturages pour leurs troupeaux, ni les forêts pour leurs chasses. Mais, cédant à la pression d'autres races venues de l'Est, ou sollicités par le climat plus doux de la Gaule et les richesses de l'empire, ils avaient franchi le Rhin et s'étaient peu à peu avancés vers la Somme. S'unissant à d'autres peuples germaniques déjà établis en Gaule et même, pour un moment, aux débris de l'armée romaine, ils avaient combattu dans les vastes plaines de notre Champagne, près de Châlons, les hordes terribles d'Attila. Ils n'avaient pas peu contribué, sous leur chef Mérovée, à chasser ce nouvel envahisseur d'une terre qu'ils semblaient se réserver pour eux seuls.

Clovis.
481.

Vers la fin du cinquième siècle, leur histoire s'éclaircit et leurs destinées se manifestent. Ils n'ont point encore franchi la rivière de la Somme, mais le chef qui doit les conduire à la conquête de la Gaule vient d'apparaître : c'est Clovis, fils de Childéric, chef des Francs Saliens de Tournai, et de Basine, reine

thuringienne. Selon la légende, Basine, qui passait parmi les Barbares pour avoir le don de seconde vue, avait annoncé, la nuit de ses noces, qu'elle aurait un fils fort comme un lion, mais dont les descendants ne seraient que des loups et des lièvres dégénérés. Clovis devait être ce lion.

Clovis avait quinze ans lorsqu'il succéda, dans le commandement des Francs, à son père Childéric (481). Dès qu'il eût atteint l'âge d'homme, il fut pris du désir de se signaler par quelque entreprise. C'était d'ailleurs comme une loi pour les chefs barbares, qui n'avaient sur leurs guerriers que l'ascendant du courage et de l'habileté.

Quelques légions romaines, commandées par Syagrius, défendaient encore les cités de la vallée de la Seine. C'est à cet ennemi que s'attaqua d'abord Clovis : il envoya défier le général romain, en lui laissant le choix du champ de bataille et du jour, détruisit son armée à la bataille de Soissons, et fit tuer secrètement le fugitif que lui avait livré le roi des Wisigoths (486).

Sa victoire
sur Syagrius, 486.

Maître de Soissons, Clovis se trouvait établi dans un pays fertile dont les dépouilles devaient lui assurer le dévouement de ses guerriers ; il pouvait, de cette position nouvelle, assaillir l'une après l'autre les cités gallo-romaines qui avaient prêté secours à Syagrius, et recevoir la soumission des autres. On avait tant souffert de la rapacité romaine, qu'on espérait des Francs un traitement plus doux.

Il y avait, en effet, une disposition secrète des populations à souhaiter la venue des Francs, et les villes

Rôle des
évêques.

s'y trouvaient encouragées par les évêques, qui allaient au-devant de la domination de Clovis. Comme par un pressentiment des futures destinées du chef franc, l'évêque de Reims, saint Rémi, lui avait écrit lorsqu'il fut proclamé chef, l'avait félicité d'avoir pris le gouvernement des choses de la guerre et avait mêlé de sages avis à ses félicitations. « Tu dois choisir, lui disait-il, des conseillers qui puissent donner de l'éclat à ta bonne renommée, te montrer chaste et honnête dans l'administration de ta province, honorer les évêques et toujours recourir à leurs conseils. »

Saint Rémi
et le vase
de Sois-
sons

Le chef franc sembla se souvenir de cette exhortation, soit qu'il eût ce respect naturel au Barbare pour le caractère sacré du prêtre, soit qu'il cédât à cette autorité qui s'imposait d'elle-même avec une si majestueuse confiance, soit enfin que son génie astucieux lui montrât déjà le secours qu'il devait tirer des évêques. En abandonnant le pays à ses guerriers qu'il fallait payer de butin, il épargna Reims, siège de ce saint Rémi, « qu'il écoutait volontiers et pour l'amour de qui il s'abstenait de beaucoup de méchancetés. » Il ne put, toutefois, empêcher ses soldats, comme ils passaient près de cette ville, d'y commettre des désordres; quelques-uns même osèrent piller les églises et enlever les vases sacrés. Saint Rémi regrettait surtout un vase d'un grand prix qu'il pria Clovis de lui rendre.

Le chef franc répondit aux envoyés : « Suivez-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là que sera partagé le butin; lorsque le vase sera tombé dans mon lot, je

satisferai le désir de l'évêque. » De retour à Soissons, les Francs mirent en commun tout le butin, et quand la masse en fut réunie, le roi dit : « Je vous prie, mes braves guerriers, de ne pas me refuser ce vase hors part. » Tous consentaient d'une unanime voix, lorsqu'un Franc, léger, envieux et écervelé, leva sa francisque et en frappa le vase, en s'écriant : « Tu n'auras rien, ô roi, que ce que le sort t'accordera ! » Tous s'étonnèrent de cette action ; le roi souffrit cette injure avec patience, et, prenant le vase brisé, il le rendit aux envoyés de l'Eglise de Reims, mais il garda sa colère enfermée dans son cœur. Lorsque revint l'époque de l'assemblée générale, qui se trouve avant l'entrée en campagne, au mois de mars (d'où le nom de champ de Mars), Clovis parcourut les rangs et examina les armes. Arrivé devant le Franc qui avait brisé le vase : « Nul, lui dit-il, n'a ici des armes aussi mal entretenues que les tiennes : ni ta pique, ni ton glaive, ni ta francisque ne sont en état de service ; » et lui arrachant sa hache, il la jeta à terre, et comme cet homme se baissait pour la ramasser, Clovis leva sa propre hache et lui fendit la tête en s'écriant : « Qu'il te soit fait ainsi que tu as fait au vase, l'an passé, à Soissons ! » Il parvint de la sorte, dit la chronique, à s'environner d'une grande crainte.

III

A côté du nom de saint Rémi un autre nom apparaît dans l'histoire de Clovis, celui de Clotilde, la reine.

Clotilde
épouse
Clovis, 493.

chrétienne qui devait achever l'œuvre commencée par le grand évêque.

Il y avait alors sur les bords du Rhône un peuple de race germanique comme les Francs, les Burgondes (Bourguignons), convertis au christianisme, mais qui l'avaient altéré en s'abandonnant à l'hérésie d'Arius¹. Seule, une jeune princesse, Clotilde, dont la famille avait été massacrée par son oncle, le roi Gondbaud, était demeurée catholique. Un Gallo-Romain, Aurélianus, qui avait été admis parmi les compagnons francs de Clovis, comme le furent les plus nobles et les plus riches citoyens des cités conquises, s'entremet pour conduire l'affaire du mariage sans éveiller les soupçons de Gondbaud. Il se déguisa en mendiant, attendit le passage de Clotilde et lui présenta, sur les marches de l'église, l'anneau de Clovis où étaient gravés le nom et la figure du chef franc. Clotilde échangea aussitôt avec joie cet anneau contre le sien, et recommanda au messager de hâter la conclusion du mariage. Clovis alors demanda ouvertement à Gondbaud la main de sa nièce; mais celui-ci, sans oser la refuser à son terrible voisin, se proposa de la retenir par surprise et de force, de peur qu'elle ne cherchât à venger ses parents mis à mort, si jamais elle en avait la puissance. Le jour du départ venu, Clotilde monte dans la basterne, chariot traîné par des bœufs, qu'entourent les envoyés

¹ Arius, fameux hérésiarque de la seconde moitié du troisième siècle, avait soutenu une doctrine qui tendait à nier la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en reconnaissant en lui une créature parfaite et très-semblable à Dieu.

francs, et s'achemine lentement vers le pays de Clovis. Mais bientôt, car elle a pénétré l'intention secrète de son oncle, elle quitte ce lourd véhicule, s'élance à cheval, précipite sa marche, et donne l'ordre de brûler derrière elle deux lieues de pays bourguignon. Dès qu'elle a atteint la ville de Troyes : « Dieu tout-puissant, je te rends grâces, s'écria-t-elle ; je vois enfin commencer la vengeance de mes parents et de mes frères ! »

Cette reine barbare devait à la fois convertir Clovis au christianisme et venger cruellement les siens ; tant ces natures farouches avaient peine à soumettre leurs passions à la loi du Christ. Mais si Clotilde nous apparaît dans la tradition comme l'image de la piété et des vertus chrétiennes, c'est que les châtimens et la pénitence de ses dernières années ont, comme nous le verrons, purifié sa mémoire.

Dès qu'elle fut la femme du chef des Francs, elle s'efforça de le rendre chrétien. Clovis résista et alléguait la puissance de ses dieux par qui toutes choses avaient été créées : « Jésus, disait-il, n'est pas de la race divine, de la race d'Odin. » Il consentit cependant à ce que son premier-né fût baptisé, mais l'enfant mourut comme il était encore dans les vêtements blancs du baptême. Clotilde eut un second fils et le nomma Chlodomir. Celui-ci tomba malade à son tour : « Cela doit être ainsi, commençait à dire le roi ; il en sera de cet enfant comme de l'autre : il va mourir pour avoir été arrosé d'eau au nom de votre Christ. » Mais le Seigneur, ajoute Grégoire de Tours, accorda la vie de l'enfant aux prières de la mère.

Ses tentatives pour convertir Clovis.

bataille de
Tolbiac.
496.

Déjà cette religion nouvelle, que professait Clotilde, avait fait quelques progrès dans l'esprit de Clovis, quand une circonstance solennelle détermina la conversion du roi. Un nouveau peuple german, les Alamans, suivant le mouvement qui poussait les Barbares à franchir le Rhin, s'apprêtait à prendre sa part des dépouilles de la Gaule. Mais Clovis avait embrassé d'un coup d'œil cette vaste région et la convoitait tout entière; il ne permit pas qu'on touchât à sa proie. Il marcha donc contre les Alamans et leur livra bataille aux environs de Tolbiac; pour la première fois, il vit ses Francs reculer. Lui-même, blessé au visage et tout couvert de son sang et de celui de ses ennemis, il invoquait ses dieux et les suppliait en vain de l'assister dans sa détresse. A ce moment, cédant à l'avis d'Aurélianus et de Wast, clerc de l'Eglise de Reims, qui l'avait accompagné, il s'écria : « Christ, que Clotilde assure être le fils du Dieu vivant, j'invoque avec foi ton assistance : si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom ! » « Comme il parlait de la sorte, ajoute Grégoire de Tours, voici que les Alamans tournèrent le dos et commencèrent à prendre la fuite, et, quand ils virent leur roi tué, ils se soumirent au pouvoir de Clôvis » (496).

Lorsqu'il fut de retour dans son domaine de Juvigny, près Soissons, où il aimait mieux vivre que dans les villes romaines, Clovis dit à Clotilde quelle protection lui avait accordée son Dieu. Clotilde se hâta de mander secrètement saint Rémi, qui triompha des dernières

hésitations du Barbare et l'instruisit dans la foi. A peu de temps de là, les guerriers francs, réunis par leur chef dont ils suivaient l'exemple, s'écrièrent : « Nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à reconnaître le Dieu immortel que prêche Rémi. »

Ce fut à Reims, le jour de Noël de l'an 496, que s'accomplit la cérémonie mémorable du baptême. L'évêque Rémi conduisit le néophyte jusqu'à l'église. Des voiles peints suspendus aux maisons voisines ombrageaient le parvis. Les portiques étaient tendus de draperies blanches. Les cierges brillaient de toutes parts; la piscine sacrée était préparée; la foule des clercs qui l'entourait faisait entendre des hymnes et des cantiques. Clovis parut touché. « N'est-ce pas là, dit-il à l'évêque, le royaume de Dieu que tu m'a promis? » Puis il descendit dans le bassin baptismal, et trois mille de ses guerriers l'y suivirent; il en sortirent chrétiens. La nation franque était la première nation catholique donnée par Dieu à son Église. Ses rois devaient être les *filis aînés de l'Église*.

Conversion
de Clovis.
496.

Les évêques de la Gaule applaudirent à la conversion des Francs. Saint Rémi reconnut dans son néophyte un nouveau Constantin, et saint Avitus, évêque de Vienne, s'écria : « L'Occident a trouvé sa lumière! » Le pape Anastase, peu de jours après son élection au saint-siège, écrivait à Clovis : « Nous nous félicitons, ô notre glorieux fils, de votre avènement à la foi chrétienne, qui s'est rencontré avec le nôtre au souverain pontificat; car le Siège de Pierre, en une si grande occasion, ne peut point ne pas tressaillir de joie quand il

Joie de
l'Église.

voit la plénitude des nations accourir à lui à pas pressés, et se remplir, dans l'espace des temps, le filet mystérieux que le pêcheur d'hommes a jeté en pleine eau, sur la parole du Christ. »

Clovis est chrétien, mais on se tromperait bien si on croyait à la transformation subite du Barbare. C'est l'épée au poing qu'il eût voulu professer sa religion nouvelle. Quand saint Rémi lui lit l'évangile de la Passion : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! s'écria-t-il, j'eusse promptement vengé son injure. » Cependant, par le seul fait de sa conversion, les évêques eurent partout plus d'empire et la conquête s'adoucit sous leur bienfaisante influence ; Clovis pourra, comme nous le verrons, demeurer perfide et cruel ; la semence de vérité implantée dans la famille barbare ne tardera pas à porter ses fruits.

IV

Conquête
du midi de
la Gaule.

En chef rusé, Clovis songea bientôt à tirer parti de sa conversion. Les évêques, qui déjà l'avaient comme adopté dans l'espérance de le convertir à la vraie foi, se déclarèrent ouvertement pour lui dans toute la Gaule. L'un d'eux, Avitus, évêque de Vienne, en le félicitant d'avoir dépouillé la cuirasse de fer pour revêtir la robe blanche du nouveau chrétien, ajoutait : « Ce léger vêtement fera plus pour toi qu'une impénétrable armure ! Poursuis tes triomphes ; désormais partout où tu combats nous remportons la victoire. »

Il n'y eut même plus besoin de combattre jusqu'à la

Loire : les Armoricaïns qui habitaient entre ce fleuve et la Seine cédèrent aux exhortations de leurs évêques et se soumirent sans résistance aux envahisseurs. Mais au delà de la Loire la place semblait déjà prise par un peuple barbare, de race germanique comme les Francs, les Wisigoths, établis depuis longtemps en Espagne et sur tout le territoire qui s'étend entre les Pyrénées et la Loire. Là encore la conversion de Clovis devait lui aplanir les voies. Bien que les Wisigoths eussent répudié le paganisme et embrassé la religion chrétienne, ils n'en étaient pas moins haïs par les évêques du midi de la Gaule parce qu'ils professaient l'arianisme et persécutaient les orthodoxes, qu'ils ne pouvaient entraîner dans leur hérésie. Clovis, qui ne cherchait qu'une occasion de nouvelles guerres et de nouvelles conquêtes, saisit celle qui s'offrait. En attaquant les Wisigoths, il donnait à la fois satisfaction et aux évêques, ses introducteurs et ses patrons, et à ses soldats, avides d'aventures et de pillage.

De là le double caractère de cette guerre d'Aquitaine, où l'on voit à chaque pas Clovis faisant hautement profession de son orthodoxie, tandis que ses guerriers s'abandonnent à toutes les violences de la conquête.

On passe la Loire à Orléans, et on suit la rive gauche du fleuve. Clovis, pour ne point indisposer les populations avant de rencontrer l'armée des Wisigoths, défend de prendre autre chose dans le pays que des légumes et de l'eau ; il fait mettre à mort un soldat qui avait arraché une botte de foin à un pauvre homme :

« Ou sera donc, dit-il, l'espoir de la victoire si nous offensons saint Martin ? » Il envoie devant lui des messagers qui, en pénétrant dans l'église du saint, recueillent cet heureux présage : « Seigneur, chantaient les prêtres, vous m'avez ceint de force pour la guerre ; vous avez renversé sous mes pieds tous ceux qui s'élançaient contre moi, vous m'avez montré le dos de mes ennemis. »

Bataille de
Vouillé.
507.

Il marche alors avec confiance vers la rivière de Vienne, la traverse à la faveur d'un gué qu'une biche poursuivie lui a indiqué, et va offrir la bataille au roi des Wisigoths, Alaric, enfermé dans son camp, à Vouillé, près de Poitiers. La victoire ne pouvait être douteuse ; les Gallo-Romains, qu'Alaric avait forcés de s'armer, étaient d'avance gagnés à Clovis orthodoxe et souhaitaient d'être vaincus. Les Wisigoths seuls se battirent bien, mais ils furent déconcertés par la furie de l'attaque des Francs. Ceux-ci, sans répondre aux traits qui leur étaient lancés, abordèrent brusquement l'ennemi la hache et le glaive au poing, comme font aujourd'hui nos soldats, la baïonnette en avant. Clovis, perçant droit jusqu'à Alaric, le frappa d'un coup mortel (507).

Les Francs, maîtres du pays par cette victoire, s'y répandirent en vainqueurs. Soit que le barbare ait reparu sous le chrétien après le succès assuré, soit que le chef, qui n'avait pu rendre à saint Rémi qu'un vase brisé, ait dû se proposer seulement de sauver les villes de la dévastation, tout le plat pays, qui était le plus riche du monde, fut absolument ravagé ; des po-

pulations entières furent réduites en esclavage. Les Gallo-Romains apprirent à leurs dépens quels terribles alliés ils avaient appelés contre leurs premiers maîtres, les Wisigoths hérétiques.

Clovis, après avoir occupé le palais royal de Toulouse, et s'être emparé du trésor qu'on y gardait, voulut aussi mettre la main sur ceux que renfermaient les forteresses d'Arles et de Carcassonne ; mais sa fortune s'arrêta contre le secours que les Wisigoths reçurent alors de leurs frères les Ostrogoths d'Italie. Les deux grands souverains barbares de ce temps, le roi des Francs et Théodoric, roi d'Italie, se trouvaient en présence. Clovis ne voulut point engager la lutte contre un si redoutable ennemi. Il reprit la route du Nord, réduisit chemin faisant la ville d'Angoulême, où s'étaient enfermés les derniers défenseurs de l'Aquitaine, gratifia d'une part de butin les basiliques de Saint-Hilaire et de Saint-Martin, et, avant de franchir la Loire, ordonna la mise en liberté de tous les clercs qui avaient été faits prisonniers par ses soldats, et des laïques que les évêques désignaient comme n'ayant point porté les armes contre lui.

V

Clovis parut alors sollicité par une nouvelle ambition. Il avait conquis presque toute la Gaule et porté au loin la terreur du nom des Francs ; il était le premier entre tous les rois des tribus franques : toutes l'avaient suivi comme un heureux chef de guerre ; mais la paix

Crimes
de Clovis,
502.

mettait fin à ce commandement au temps même où entraînait dans l'esprit du roi barbare l'idée d'un pouvoir autre que celui qu'il tenait de l'assentiment de ses guerriers. Il avait vu l'autorité du roi des Wisigoths établie dans la paix comme dans la guerre ; il avait été frappé peut-être de l'éclat de cette monarchie wisigothique dans sa capitale d'Aquitaine, Toulouse, et avait souhaité d'être, lui aussi, le roi d'un grand peuple. Il reçut donc avec une vive satisfaction le titre romain de consul que lui envoya l'empereur d'Orient, avec un diadème orné de pierreries, comme pour le déléguer sur cette portion de l'empire qu'il avait conquise. Il se complut aux nouveaux respects des vaincus, et se montra ambitieux de régner sur toute la nation franque, comme il l'avait été de s'emparer par l'épée de tout le territoire de la Gaule ¹.

¹ Ce fut vers ce temps, en l'an 507, que Clovis choisit Paris pour capitale de son royaume ; ce petit chef-lieu d'un des moindres peuples de la Gaule, resserré dans une île entre deux bras de la Seine, s'était senti de la prospérité générale de cette contrée sous le gouvernement des Romains. Ses habitants, dont l'empereur Julien louait la simplicité rustique, et dont il se plaisait à opposer la frugalité et les habitudes laborieuses à la mollesse, au luxe et à la débauche de la superbe Antioche, s'étaient enrichis par le commerce et la navigation des rivières qui les entouraient ainsi que par le séjour temporaire des empereurs. Quelques édifices romains, que l'on avait construits au sud et hors de l'enceinte de la ville, contrastaient par une heureuse et nouvelle magnificence avec les modestes habitations entassées sans beaucoup d'ordre sur les deux rives du fleuve. C'est dans un de ces édifices, qui subsistait en grande partie au ^{xiii}^e siècle et dont on voit même aujourd'hui quelques vestiges (Thermes de Julien, près l'abbaye de Cluny), que Clovis fit

Mais dans le consul romain comme dans le néophyte chrétien, on retrouve encore le Barbare ; c'est par la perfidie et le meurtre que Clovis deviendra seul roi des Francs.

S'adressant à Clodéric, fils du roi des Ripuaires, Sigebert, il lui dit : « Voilà que ton père est âgé, et il boite de son pied malade ; s'il venait à mourir, son royaume t'appartiendrait ainsi que notre amitié. » Le fils tua le père pendant qu'il dormait dans sa tente, puis des envoyés de Clovis brisèrent le crâne de Clodéric pendant qu'il leur montrait ses trésors. Alors Clovis se présenta aux Ripuaires et leur dit : « Écoutez ce qui vous est arrivé. Pendant que je naviguais sur le fleuve de l'Escaut, Clodéric, fils de mon parent, tourmentait son père en disant que je voulais le tuer. Comme Sigebert fuyait à travers la forêt de Buconie, Clodéric a envoyé contre lui des meurtriers qui l'ont mis à mort ; lui-même a été assassiné, je ne sais par qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. Je ne suis nullement complice de ces choses ; je ne puis répandre le sang de mes parents, car cela est défendu : mais, puisque ces choses sont arrivées, je vous donne un conseil ; s'il vous est agréable, acceptez-le : ayez recours à moi, mettez-vous sous ma protection. » Il fut élu avec acclamations par les Ripuaires. C'est par des moyens semblables qu'il se débarrassa de Cararic,

sa résidence. Si l'on en croit la tradition, il jeta les premiers fondements de l'église des Saints-Apôtres, qui reçut depuis le nom de Sainte-Geneviève.

roi de Théroutanne, et de son fils; de Ragnacaire, son vieil allié, roi de Cambrai; de Rénomer, roi du Mans. Un jour on l'entendit s'écrier : « Malheur à moi, qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui me pussent secourir si l'adversité venait ! » Mais ce n'était pas, observe Grégoire de Tours, qu'il s'affligeât de la mort des siens. Il parlait ainsi par ruse et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le faire tuer.

Sa mort.
511.

« Après ces choses, Clovis mourut à Paris, et fut enseveli dans la basilique des Saints-Apôtres, qu'il avait construite avec la reine Clotilde : il n'était âgé que de quarante-cinq ans. »

Il mourut ainsi dans toute la plénitude de sa force et au milieu de sa plus grande prospérité. Ce fut le châtement de ses crimes; c'est l'enseignement que nous donne son histoire. La volonté divine, qui s'était si admirablement servie de lui pour restituer dans la Gaule l'autorité de l'Église et fonder le royaume de France, brisait l'instrument devenu indigne.

VI

Dernières
années de
Clotilde.

Nous ne pouvons quitter Clovis sans nous arrêter à Clotilde, à cette reine chrétienne dont la figure étrange apparaissant au seuil de notre histoire nous montre en une même vie la lutte des mœurs barbares et d'une religion de mansuétude et de paix. Clovis n'avait pu dompter sa férocité native; chez Clotilde, la chrétienne

finit par vaincre la femme germaine, et mérita par cette victoire et par l'expiation de demeurer dans le souvenir des hommes comme le génie bienfaisant du berceau de la France.

Clotilde, qui a quitté la Bourgogne avec la résolution de venger son père et ses quatre frères précipités dans le Rhône, considère cette vengeance comme un devoir imposé à sa piété filiale. Déjà elle a poussé une première fois Clovis contre le roi Gondebaut, meurtrier des siens. Clovis n'a réussi qu'à demi ; Gondebaut, tributaire des Francs, est resté sur le trône. Clovis mort, Clotilde, qui a remis à ses fils le soin de sa vengeance, use de tout son ascendant pour les animer contre Gondebaut. Nul récit ne vaut celui de Grégoire de Tours :

« La reine Clotilde, s'adressant à Clodomir et à ses autres fils, leur dit : « Que je n'aie point à me repentir, mes chers enfants, de vous avoir élevés avec tendresse ; partagez, je vous prie, le ressentiment de mon injure, et mettez tout votre zèle à venger la mort de mon père et de ma mère. » Ainsi animés par la passion de leur mère, Clodomir, Childebert et Clotaire envahirent la Bourgogne qu'ils traitèrent sans pitié. Clodomir fit jeter dans un puits un prince bourguignon qu'il avait fait prisonnier, ainsi que sa femme et ses fils.

« Clotilde, dont on ne peut s'empêcher de reconnaître la main, a donc satisfait cette passion de vengeance que la religion chrétienne n'a pas encore vaincue en elle ; mais elle a soulevé la conscience publique. Le puits dans lequel a été précipité le roi burgonde avec

Sa Ven-
geance.
523.

sa femme et ses enfants est devenu célèbre dans la contrée; on raconte qu'il est le théâtre de nombreux miracles. Un solitaire a menacé Clodomir de la vengeance divine, et le châtement qu'il a annoncé ne tarde pas à venir. »

Expiation :
Meurtre de
ses petits-
fils. 523.

Clodomir est tué en effet à quelque temps de là dans une nouvelle expédition en Bourgogne. Alors commence l'expiation de Clotilde qui va s'achever dans la plus sombre tragédie. « Après les jours de deuil, elle prit et garda avec elle les orphelins nommés, l'un Théobald, le second Gonthaire, et le troisième Clodoald. Tandis qu'elle séjournait à Paris, Childeberrt, voyant que sa mère avait porté toute son affection sur les fils de Clodomir, dont nous avons parlé plus haut, en conçut de l'envie; et, craignant que, par la faveur de la reine, ils n'eussent part au royaume, il envoya dire secrètement à son frère, le roi Clotaire : « Notre mère retient près d'elle les fils de notre frère et veut leur donner le royaume paternel. Il est nécessaire que tu viennes promptement à Paris, et que nous délibérions ensemble sur ce que nous devons faire d'eux : seront-ils rasés et réduits à la condition commune, ou faudra-t-il les tuer et partager également entre nous le royaume de notre frère ? » Clotaire, comblé de joie par ces paroles, vint à Paris. Childeberrt avait déjà répandu dans le peuple que les deux rois se réunissaient afin d'élever au trône ces jeunes enfants. Les deux rois firent donc dire à la reine, qui habitait alors la même ville : « Envoie-nous les enfants pour que nous les élevions au trône. » Clotilde, remplie de

joie, et ignorant leur artifice, fit boire et manger les enfants, et les envoya en leur disant : « Je croirai n'avoir pas perdu mon fils si je vous vois lui succéder dans son royaume. » Ceux-ci étant partis furent arrêtés aussitôt, éloignés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs ; on garda les serviteurs d'un côté et les enfants de l'autre. Alors Childebert et Clotaire envoyèrent à la reine Arcadius avec des ciseaux et une épée nue. Quand il fut près de Clotilde, il lui montra ce qu'il portait, et lui dit : « Très-glorieuse reine, tes fils, nos maîtres, désirent connaître ta volonté à l'égard de ces enfants : veux-tu qu'ils vivent avec les cheveux coupés ou qu'ils soient égorgés. » Clotilde, épouvantée par ce message et transportée d'indignation, surtout lorsqu'elle vit l'épée nue et les ciseaux, répondit au hasard, dans la douleur qui l'accablait, et sans savoir ce qu'elle allait dire : « J'aime mieux, s'ils ne sont pas élevés au trône, les savoir morts que tondus. » Mais Arcadius, s'inquiétant peu de son désespoir et de ce qu'elle pourrait arrêter avec plus de réflexion par la suite, revint promptement dire aux deux rois : « Achevez votre ouvrage, car la reine, favorable à vos projets, veut que vous les accomplissiez. » Aussitôt Clotaire prend le plus âgé par le bras, le jette par terre et le tue impitoyablement en lui enfonçant un couteau dans l'aiselle. Aux cris poussés par cet enfant, son frère tombe aux pieds de Childebert, et, pressant ses genoux, il lui dit en pleurant : « Secourez-moi, mon bon père ! que je ne périsse pas comme mon frère ! » Childebert, le visage arrosé de larmes, dit à Clotaire : « Mon cher

frère, je te demande grâce pour sa vie ; je te donnerai tout ce que tu voudras, mais, je t'en prie, ne le tue pas. » Alors Clotaire, d'un air furieux et menaçant : « Ou repousse-le, s'écrie-t-il, ou tu vas mourir à sa place. Toi, l'instigateur de toute cette affaire, es-tu donc si prompt à manquer de foi ? » A ces mots, Childebert repoussa l'enfant vers Clotaire, qui le prit, lui enfonça comme à son frère un couteau dans le côté, et le tua. Ils firent périr ensuite les esclaves et les gouverneurs de ces enfants. Après ces meurtres, Clotaire monta à cheval et s'éloigna, s'inquiétant peu de la mort de ses neveux ; Childebert se retira dans les faubourgs de la ville. La reine fit placer le corps de ces deux enfants dans un cercueil, et les suivit, avec un grand appareil de chants et un deuil immense, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, où elle les fit enterrer ensemble. L'un avait dix ans et l'autre sept ; le troisième, nommé Clodoald, ne put être pris, et fut sauvé par des hommes courageux ¹. »

Sa pénitence ; sa mort.

L'expiation est consommée, et on ne reconnaît plus la vindicative princesse dans cette aïeule désespérée, qui relève elle-même les cadavres de ses petits-fils, dans cette femme dont la vie sera consacrée pendant vingt ans à des œuvres de pénitence et de charité en la retraite qu'elle s'est choisie, auprès du tombeau de l'apôtre des Gaules, saint Martin de Tours. Quand son

¹ Grégoire de Tours, *Histoire des Francs* (III, 18). Clodoald se consacra plus tard à la vie monastique ; la retraite où il vécut près de Paris prit le nom de Saint-Cloud.

dernier jour sera venu, elle demandera que sa dépouille soit rapportée dans l'église qu'elle a fondée à Paris, et déposée près du tombeau de cette fille du peuple, sainte Geneviève, dont le nom ne rappelle que les plus douces et les plus pures vertus.

CHARLEMAGNE

768-814.

« Pendant quarante-six ans il a mis le plus grand pouvoir de la terre aux ordres de la foi, de la justice et de la science. »

OZANAM.

« Il fut mieux qu'un conquérant, qu'un capitaine, il fut le modèle accompli du chef d'empire; aimant les hommes, méritant d'en être aimé, constamment occupé à leur faire du bien et leur en ayant plus fait peut-être qu'aucun des souverains de la terre. »

THIERS.

- I. De Clovis à Charlemagne; ancêtres de Charlemagne; Pépin d'Héristal et Charles Martel; bataille de Poitiers; Pépin le Bref. — II. Charlemagne; son portrait. — III. Charlemagne conquérant; la Germanie chrétienne et la Germanie païenne; guerre de Saxe; pacification de la Saxe; autres guerres. — IV. Charlemagne fondateur de l'empire d'Occident; son couronnement à Rome. — V. Charlemagne administrateur; Charlemagne législateur. — VI. Charlemagne restaurateur des études; ses rapports avec Alcuin. — VII. Dangers qui menacent l'empire; dernières années de Charlemagne. — VIII. Le Charlemagne de la légende.

I

On a vu quels furent les crimes des fils de Clovis et de Clotilde. Leurs descendants les imitèrent, et la première race royale qui a régné sur la France s'abandonna d'abord à sa férocité native pour tomber ensuite dans la corruption. Ses derniers représentants, que

l'histoire a nommés *rois fainéants*, pères à quinze ans, mouraient à vingt-cinq. « Le prince, dit l'historien Eginhard, devait se contenter pour toute prérogative du seul titre de roi, de sa chevelure flottante, de sa longue barbe et du trône où il s'asseyait pour représenter l'image du monarque, pour donner audience aux ambassadeurs des différents pays et leur notifier, à leur départ, comme l'expression de sa volonté personnelle, des réponses qu'on lui avait apprises et souvent même imposées. »

Derrière ces pâles et inertes descendants de Clovis, se tiennent debout les représentants d'une famille de héros, qui allie la sainteté aux vertus guerrières, et qui sauvera par son génie et son courage la société nouvelle. Ce sont les ancêtres de ce Karle, que l'histoire désigne sous le nom de Charlemagne. Grâce à eux, la victoire, qui semblait jusque-là assurée à l'invasion barbare contre les peuples établis sur le sol, change de parti, elle couvre de ses ailes le berceau de la civilisation et de la chrétienté.

Ancêtres de
Charles-
magne.

L'un, Pépin d'Héristal, bivouaquant sur le Rhin, où est le danger, rejette dans leurs limites les païens du Nord et de l'Est et assure la sécurité des frontières chrétiennes (687-714).

Pépin d'Hé-
ristal et
Charles
Martel.

Un autre, Charles Martel, sauve l'Occident d'un bien autre danger. Les Arabes, dans toute la ferveur de leur prédication armée, accouraient à travers l'Afrique et l'Espagne ; les Wisigoths ne les avaient point arrêtés ; les Pyrénées n'avaient point brisé leur élan, et du haut de leurs cimes ils s'élançaient dans nos plaines

Bataille de
Poitiers.
732.

en poussant devant eux les populations épouvantées. L'Europe était conquise à l'islam, si un homme ne s'était dressé contre le flot des hommes du Midi, si une race généreuse ne s'était point mise en travers pour le salut de l'Occident.

Ce sera l'éternel honneur de Charles Martel et des Francs.

Les deux armées se rencontrèrent près de Poitiers dans ces mêmes plaines où Clovis avait vaincu les Wisigoths. Elles s'observèrent pendant sept jours. Les Francs de Charles regardaient avec le plus grand étonnement cette multitude de cavaliers basanés, enveloppés de leurs burnous blancs, coiffés de turbans éclatants, armés de légères zagaies et de sabres recourbés. Les musulmans n'étaient pas moins surpris quand ils passaient au galop de leurs petits chevaux du désert devant les lignes immobiles des géants du Nord, au teint blanc, aux long cheveux blonds. Ils hésitaient à attaquer ces redoutables cavaliers, montés sur les grands chevaux de l'Austrasie, couverts de heaumes brillants, de casaques de peau de buffle ou de mailles de fer, armés de longues épées et de lourdes haches.

Enfin au septième jour, sur le signal donné par les prêtres ou muezzins, ils se formèrent pour combattre et chargèrent avec impétuosité au cri de : *Allah akbar* (Dieu est grand). La longue ligne des Francs ne fléchit point ; elle demeura, dit un historien contemporain, comme un mur de fer, un rempart de glace ; elle fut en effet, il faut bien le reconnaître, la muraille de la chrétienté et de la civilisation. Vingt fois les Arabes

revinrent à la charge et vingt fois ils se brisèrent contre les rangs serrés des cavaliers de Charles Martel qui les recevaient debout sur l'étrier et leur portaient de haut en bas de terribles coups de pointe.

Le soir, quand leur ardeur se ralentit, ce fut le tour des Francs d'aller à eux. La ligne de fer jusqu'alors immobile s'ébranla, et Charles, frappant ces grands coups de masse d'armes qui lui valurent son surnom de Martel ou Marteau, rompit les escadrons des ennemis et les mit en déroute. Le carnage dura jusqu'à la nuit. Au lendemain matin, les innombrables tentes des Arabes couvraient encore la plaine, mais aucun bruit ne se faisait entendre ; on n'apercevait aucun mouvement dans le camp musulman ; les Arabes avaient fui, abandonnant leur immense butin. Avec eux se retirait cette marée montante de l'islamisme, qui avait menacé l'Europe chrétienne (732).

Aussi, quand le Pape, menacé par un peuple german, les Lombards, qui s'étaient établis en Italie, chercha un défenseur, ce fut Charles Martel qu'il appela. Pépin le Bref, fils de Charles, répondit à la voix du pontife, dont l'alliance devait être pour lui le plus utile secours. Chef des Francs, comme l'avaient été Pépin d'Héristal et Charles Martel, il ne portait encore que le titre de *maire du palais*, et un prince mérovingien, le dernier de sa race, Childéric III, avait encore le nom et les honneurs de la royauté. Avant de se faire lui-même proclamer roi par l'assemblée des Francs (752), il consulta le pape Zacharie, qui répondit : « Il est juste que celui qui est depuis longtemps roi de fait le devienne de droit. »

Pépin le
Bref, pre-
mier roi
Carlovin-
gien. 752.

Le nouveau roi, le premier de la famille des Carlovingiens, s'empessa de témoigner sa reconnaissance à la papauté. La cause de l'Eglise était d'ailleurs celle de la civilisation ; il la servit partout avec intelligence et avec courage. A deux reprises il passa les Alpes, vainquit les Lombards, délivra le territoire de l'Eglise, et le constitua par un acte de donation formelle déposé sur l'autel de Saint-Pierre. Les évêques de France ne furent pas moins bien traités ; il les introduisit dans les assemblées nationales annuelles de ses guerriers, dont ils continrent le caractère farouche ; ces assemblées, jusqu'alors tumultueuses, devinrent des réunions graves et paisibles, et les prélats qui en dirigeaient les délibérations purent y travailler efficacement à réformer les mœurs d'une société encore barbare.

Le prince lui-même se soumit à leurs prescriptions, et donna l'exemple des vertus privées, ainsi que sa femme, la reine Berthe, qu'un souvenir légendaire nous représente belle, sage, charitable et renfermée dans les devoirs du mariage et les occupations de son sexe ; *quand Berthe filait...*, dit-on encore quelquefois en Italie, avec un regret naïf, pour rappeler le bon vieux temps. Ainsi Pépin et Berthe opposaient au funeste exemple donné par les derniers Mérovingiens le spectacle d'une famille irréprochable dans ses mœurs et assuraient à leur race le respect des peuples en même temps que l'amitié de l'Eglise. « C'est à cause du mérite extraordinaire du roi, ton père, et surtout de la reine, ta mère, que tu es béni de Dieu », écrivait l'évêque Cartwulf au fils de Pépin. Et la bénédiction

tombait sur l'un des plus grands hommes dont l'histoire ait inscrit le nom, Charlemagne, le guide, l'inspirateur et le maître de son temps.

II

Karle, qui sera plus tard Charlemagne, devait surpasser la gloire de ses ancêtres en achevant ce qu'ils avaient commencé, c'est-à-dire en fermant l'Europe occidentale aux Barbares de l'Est, en fondant avec l'épée et l'Évangile un empire chrétien : œuvre éphémère, si l'on songe au peu de durée de ce vaste empire ; œuvre durable, si l'on sait y voir l'invasion barbare arrêtée, la prise de possession définitive de chaque pays par une nation distincte, l'ordre introduit dans la société par l'Église, qui apprit au Gaulois, au Franc, au Saxon, à se sentir membres d'une même société.

Charle-
magne.

Karle, nous dit son secrétaire et son biographe Eginhard, était robuste de corps, large de carrure, haut de taille. Il avait les yeux grands et vifs, le nez un peu long, la chevelure belle et la physionomie ouverte et animée. Assis ou debout, son aspect était plein de noblesse et d'autorité ; sa démarche était assurée, ses gestes mâles et fiers.

Son por-
trait.

Il portait habituellement le costume des Francs : sur sa peau une chemise et des caleçons de lin, puis par-dessus une tunique bordée d'une frange de soie, des chausses serrées par des bandelettes écarlates qui s'entre-croisaient autour des cuisses et des jambes, et des brodequins dorés, lacés avec de longues courroies.

Tantôt il couvrait sa poitrine et ses épaules d'une peau de loutre, tantôt il se revêtait d'une saie venète, sorte de tartan fabriqué à Vannes; il ne quittait jamais sa grande épée, dont la poignée était d'or. Il aimait de passion le cheval et la chasse, et excellait dans ces exercices, où les Francs n'avaient point de rivaux.

Il était donc fait pour les travaux de la guerre, où il s'emploiera quarante ans à lutter contre les Barbares qui se pressent à toutes les frontières de la Gaule, et à conquérir leur territoire pour arrêter le mouvement qui les pousse vers l'Ouest. Vainqueur de la barbarie, il préviendra de nouvelles invasions en fixant sur le sol les tribus nomades et en adoucissant par la prédication du christianisme les mœurs farouches des sectateurs d'Odin.

III

Charle-
magne con-
quérant.

Suivons donc dans ses courses rapides, de l'Elbe et du Weser aux Pyrénées, des Pyrénées aux Alpes, cet homme infatigable qui aurait pu, à plus juste titre que personne, prendre pour devise ce mot généreux : *Travailleurs!* Mais admirons-le surtout dans les trente-trois campagnes de Saxe, où il se montre si grand comme guerrier et comme pacificateur.

La Germa-
nie chré-
tienne et
la Ger-
manie
païenne.

La Germanie, l'Allemagne d'aujourd'hui, se divisait en deux parties : l'une, déjà chrétienne, celle du centre; l'autre, encore païenne, celle du Nord. Les moines avaient évangélisé la première avec le courage et la foi des apôtres. « Il semblait que la cruauté du

barbare n'admettrait pas la douceur du chrétien ; que le goût de la vengeance ne le céderait pas en lui à la règle du pardon ; que son avidité ne comprendrait point la doctrine du désintéressement, et que la fougue de sa passion et de sa ruse se plierait difficilement à l'abnégation et à la véracité exigées par cette croyance toute morale. Cependant il n'en fut pas ainsi, et par l'entremise de ces hommes purs, chastes, pauvres, éclairés, qui s'oubliaient eux-mêmes pour se dévouer aux autres, qui portaient dans l'accomplissement du bien une intrépidité si héroïque, et qui frappaient d'autant plus les Barbares qu'ils leur ressemblaient peu, ces sentiments nouveaux pénétrèrent au milieu d'eux.

« Leurs monastères, auxquels l'Europe dut en grande partie le défrichement de ses forêts et la culture de son sol, étaient de grandes républiques agricoles, industrielles et littéraires. D'après la règle de saint Benoît, ils devaient être construits de telle sorte que l'eau, les moulins, le jardinage, la paneterie s'y trouvassent, et que tous les autres métiers pussent être exercés dans l'intérieur du couvent. Le moine bénédictin était tour à tour un contemplateur religieux, un laboureur, un artisan, un lettré. Il passait de l'église à l'atelier, de la culture des champs à l'étude des lettres.

« Ainsi ces asiles où se réfugiaient ces hommes qui voulaient suivre la vie appelée parfaite, parce qu'elle était pieuse et désintéressée ; ces fermes remplies de colons infatigables, qui, d'après la règle de l'ordre, *ne devaient pas plus se séparer de leur serpe qu'un soldat de ses armes* ; ces ateliers où s'exerçaient les

métiers et où se pratiquait ce qui restait des arts du vieux monde ; ces écoles où s'enseignaient la doctrine et la morale du christianisme, les lettres latines, quelques débris de la science grecque, étaient le dépôt où s'était conservée la partie de la civilisation antique qui devait servir de germe à la civilisation moderne ¹. »

Mais, si l'Allemagne du centre (celle des Allemands proprement dits, des Thuringiens, des Bavaïrois) s'ouvrait au défrichement et commençait à se soumettre à la discipline chrétienne, l'Allemagne du Nord, la Saxe, demeurait le foyer de la barbarie et de la religion sanguinaire d'Odin, qui n'ouvrait son paradis (le Wahallah) qu'au guerrier mort sur le champ de bataille. La confédération saxonne réunissait tous les Germains ennemis des Francs et occupait de l'Elbe à l'Yssel un vaste territoire, la *terre rouge*, comme ils l'appelaient, où l'écureuil courait les arbres sept lieues sans descendre. C'est de ces forêts impénétrables que les guerriers saxons s'élançaient pour ravager les frontières de la Gaule : c'est là qu'ils trouvaient, au retour, un refuge assuré, et échappaient aux représailles des Francs.

Au delà de la terre rouge il y avait toute la masse des nations païennes, à laquelle la petite partie chrétienne de l'Europe faisait un si faible contre-poids. Dès lors il ne faut plus s'étonner de cette longue guerre de

¹ Mignet, *Introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée*.

trente-trois ans. Charlemagne, en portant de ses puissantes mains les bornes de la chrétienté au delà de la Saxe, sauva la civilisation et décida les destins de l'Europe.

Ce fut donc de la part de Karle et des Francs une guerre sainte, une véritable croisade. Les Francs avaient pour eux le suffrage du Siège de saint Pierre, les vœux de l'Occident catholique, qui les voyait partout sur la brèche pour la défense de sa foi et de sa liberté. Les Saxons combattaient avec l'énergie du désespoir pour l'indépendance du sol, pour les traditions des ancêtres, pour les sanctuaires violés du culte d'Odin.

Dès 770, dit un chroniqueur, Karle avait cherché comment il pourrait acquérir au Christ ce peuple des Saxons qui était si cruel, si dangereux et si adonné au paganisme. L'œuvre courageuse et patiente de la prédication, qui avait conquis l'Allemagne du Sud, avait échoué au nord. Un certain moine, Liaswin, qui prêchait l'Évangile sur les bords de l'Yssel, avait eu l'audace de pénétrer jusqu'au cœur du pays, et de se présenter à l'assemblée générale de Marklo, sur le Weser, revêtu de ses habits sacerdotaux, et de les sommer au nom de Karle d'abandonner le culte d'Odin. Les guerriers saxons auraient fait payer cher ces menaces au hardi missionnaire, sans l'intervention généreuse d'un de leurs chefs. Le moine put donc se retirer; mais le conquérant dont il avait menacé les païens ne tarda pas à apparaître avec ses guerriers francs et avec son cortège « de prêtres, d'abbés, de docteurs, de culti-

Guerre de
Saxe
772-804.

vateurs de la foi, pour imposer à ce peuple le joug du Christ. »

La guerre commença, guerre de territoire et de religion avec tous ses excès. L'arbre sacré qui portait les armures des ancêtres; l'*Herman-Saül*, fut abattu et les plus chers souvenirs de la Germanie païenne profanés. La Saxe en frémit tout entière; elle dut cependant plier sous l'orage, mais pour recommencer bientôt la lutte. Quand la population attachée au sol, les vieillards et les femmes eurent fait leur paix, les jeunes guerriers, réfugiés dans les marais, les forêts, les cantons du nord, réparurent tout à coup et détruisirent les couvents, les évêchés, toutes les fondations de la conquête. Karle, avec une opiniâtreté invincible, répara les ruines, reprit l'œuvre interrompue, et porta plus avant ce quartier général de guerre, qui fut longtemps sa résidence. C'est aux sources de la Lippe, à Paderborn, en plein pays ennemi, qu'il tint, en 777, l'assemblée générale des Francs, déploya toute la pompe guerrière des *champs de mai*, et reçut solennellement les envoyés des émirs sarrasins d'Espagne, qui sollicitaient le secours de ses armes. La Saxe parut encore une fois se soumettre devant un si grand appareil de puissance et de majesté; et Karle, qui avait vu les Saxons se présenter en foule au baptême et ses moines poser la première pierre des églises dans les forêts sanctifiées, crut pouvoir profiter des divisions des Arabes pour conquérir le nord de l'Espagne et appuyer son royaume à l'Ebre.

Mais bientôt la Saxe s'émeut; le bruit se répand que

Karle, à son retour d'Espagne, a péri avec son armée dans les gorges des Pyrénées. Le terrible Witikind accourt; seul de tous les chefs, il n'avait rien juré; il attendait auprès de Siegfried, prince des Danois, le moment favorable. A son signal, la Saxe tout entière se soulève; les Barbares brûlent les manoirs, les monastères, les églises. La civilisation naissante est partout étouffée sous les ruines et dans le sang. C'est à peine si les moines de Fulde, voyant de loin les flammes, peuvent sauver dans leur fuite la châsse de leur père, saint Boniface. L'œuvre des armes était à recommencer. Witikind est vainqueur d'une armée franque dans la vallée du Soleil (Sonntal), sur les bords du Weser. Mais Karle, qu'on disait mort, reparait; son arrière-garde seule et son neveu Roland avaient été surpris au col de Roncevaux. Il ressaisit l'avantage et fait massacrer sans pitié quatre mille cinq cents Saxons à Verden. Vainqueur de son rival à Detmold et sur les bords de la Hase, il parcourt le pays dans toutes les directions, incendiant les récoltes, les hameaux, les lieux fortifiés, et laissant partout de terribles marques de son passage; puis il attend, à Eresbourg, la soumission de l'ennemi vaincu. Witikind, désespérant enfin de la résistance, vient se faire baptiser à la villa royale d'Attigny, sur l'Aisne. « En se soumettant à croyance et au pouvoir du vainqueur, le chef du paganisme et de l'insurrection parmi les Saxons donna à tous les siens le signal d'une dépendance durable et d'une conversion réelle. » (Mignet.)

La guerre avait été sans merci, parce qu'il n'y a pas

de droit des gens avec les barbares; nous l'avons bien vu de notre temps, dans nos luttes avec les Arabes d'Algérie. La guerre peut être contenue dans certaines limites d'humanité entre des peuples civilisés, parce que le propre de la civilisation, c'est le respect de la foi jurée; mais avec un peuple barbare, qui se fait une arme de la fraude et du mensonge, viole la paix conclue la veille, la terreur d'une répression sans pitié devient le moyen nécessaire.

Pacification
de la Saxe.

La paix conquise, l'œuvre de la civilisation commença; les prêtres et les religieux succédèrent aux soldats. Des évêchés se fondèrent, donnant à Dieu un autel, à la vérité une chaire, à la justice un tribunal, à la charité un hospice, à toutes les idées bienfaisantes des institutions qui les faisaient pénétrer dans les mœurs des peuples. Les moines furent les ouvriers de la terre et des âmes. Il n'y eut jamais, dans aucune société ni à aucune époque, des hommes plus énergiques, plus actifs, plus pratiques, plus parfaitement héroïques, comme disait notre Pascal ¹. Les marécages et les bois de la Saxe se changèrent peu à peu en riches cultures et se couvrirent de villes qui attachèrent à jamais la population au sol; les colons bénédictins y formèrent plusieurs de ces grands établissements religieux, agricoles, littéraires, qui pourvoyaient à tous les besoins de la culture humaine; et bientôt cette terre de Saxe, conquise au christianisme et à la

¹ Celui, disait aussi le grand philosophe Leibnitz, qui ignore leurs services ou qui les méprise, n'a qu'une idée étroite et vulgaire de la vertu.

civilisation, rattachée à la Gaule par des ponts fixes sur le Rhin, maintenue dans la paix par des forteresses et des palais impériaux, par des évêchés et des monastères, fut prête à fournir à son tour des missionnaires aux Slaves païens qui habitaient au delà de l'Oder, et des défenseurs à la société chrétienne contre de nouveaux Barbares, les Normands et les Hongrois. Les descendants des païens deviendront ainsi les champions de l'Eglise.

Cette guerre de Saxe fut la plus longue et la plus opiniâtre; elle ne fut point la seule. Pendant tout son règne, on voit l'infatigable Karle courir d'une extrémité à l'autre de l'Europe occidentale et contenir partout la barbarie menaçante. Il conquiert l'Espagne jusqu'à l'Ebre, détruit en Italie le royaume des Lombards, qui, comme les Saxons, violaient sans cesse la paix jurée, poursuit les Avarès sur les bords du Danube jusqu'au fond de la Hongrie. Lorsqu'il eut rangé sous sa loi ces peuples divers, établi à leurs frontières des citadelles et des *marches* infranchissables, il lui fallut, de sa résidence d'Aix-la-Chapelle, veiller à la défense de ces lointaines limites, et porter la main partout où elles étaient menacées.

Autres guerres.

IV

L'épée avait fait cet empire; le christianisme avait consolidé l'œuvre de la conquête en chaque pays, et attaché au sol les peuples encore nomades. Karle vou-

Charlemagne son drapeau d'empire.

lut mettre l'union de toutes les parties de cet immense État sous la consécration de l'Église et faire revivre le nom et l'appareil de l'empire romain, qui ne s'étaient point effacés dans l'esprit des peuples. Alors se prépara une grande scène dont le pape et l'empereur furent les principaux personnages.

L'alliance des papes et des Carlovingiens était déjà ancienne, comme on sait. Le pape Zacharie avait proclamé Pépin roi des Francs. Le pape Étienne II l'avait sacré, et lui avait dû la formation d'un domaine ecclésiastique. Le pape Adrien I^{er}, dépouillé par les Lombards, avait appelé Karle à son secours, et celui-ci, vainqueur à Pavie des ennemis de l'Église, avait poussé jusqu'à Rome. « Adrien ne put voir sans émotion ce vaillant jeune homme, issu de tant de saints et de héros, qui venait de Pavie, tout couvert de la poussière du champ de bataille, pour rétablir l'Église dans ses droits. » Il l'aima, il voulut en quelque sorte achever son éducation religieuse, politique, littéraire, en lui donnant des maîtres consommés dans les lettres humaines et en lui remettant de sa main le livre des saints canons. Sur la première page, il avait exprimé ses espérances et celles de la chrétienté, dans une épître où il saluait « le défenseur de l'Église, le vainqueur des Lombards, destiné à fouler aux pieds les nations ennemies... La droite de Dieu était sur lui ; les apôtres Pierre et Paul lui donnaient l'épée victorieuse et combattaient à ses côtés. » Plus tard, il lui écrit, il le félicite de ses succès : « Un nouveau Constantin, ajoute-t-il, empereur très-chrétien, a paru parmi

nous. » Karle, reconnaissant, le tint pour son meilleur ami, dit encore Eginhard; il le pleura comme s'il eût perdu le frère ou le fils le plus cher, car il était facile à contracter des amitiés et très-constant à les conserver, et il entourait d'une pieuse et tendre sollicitude ceux qu'il s'était attachés par de tels nœuds.

Ce ne fut que vingt-cinq ans après que la papauté, qui avait reconnu dans le Franc Karle le chef prédestiné d'un nouvel empire, acheva son œuvre en consacrant la domination de *Charlemagne* sur l'Occident chrétien. « Aux fêtes de Noël de l'an 800, le roi Karle étant entré dans la basilique de Saint-Pierre, pour la messe solennelle de ce jour, et s'étant incliné devant l'autel pour prier, le pape Léon III lui posa une couronne sur la tête, et tous les Romains crièrent par trois fois : A Karle, très-pieux, auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire! Après cette proclamation, le pontife se prosterna devant lui, suivant la coutume établie du temps des anciens empereurs. Karle fut institué empereur des Romains par les acclamations de tous, et le pontife l'oignit de l'huile sainte¹. »

Le Franc Karle se releva Charlemagne empereur, et, pour complaire au pape, se montra au peuple avec la longue tunique, la chlamyde et les brodequins de pourpre à la romaine. Il parut à tous digne de cette consécration solennelle de l'Église. Il en était digne, en effet, comme chrétien, ce prince, qui se faisait lire pendant le repas la *Cité de Dieu* de saint Augustin,

¹ Eginhard.

qui avait toujours mêlé la mission chrétienne à des guerres nécessaires, qui étendait jusqu'au patriarche de Jérusalem sa protection et ses bienfaits, et avait montré en toutes circonstances une foi sincère, exempte de politique et d'intérêt. « Il avait mis le plus grand pouvoir de la terre aux ordres de la foi, de la justice, de la science, si bien que, dans son règne, il faut admirer bien moins la force de son épée que celle de ses convictions¹. »

Il en était digne aussi, comme conquérant et pacificateur, ce prince, qui régnait sur l'Occident de l'Europe, de la Baltique à l'Ebre et de l'Océan à l'Adriatique. Son renom dépassait encore ces frontières lointaines, et on peut dire qu'il a été mêlé à l'histoire de tous les peuples qui sont devenus depuis les membres de la grande société européenne. Les rois anglo-saxons se soumettaient à son arbitrage. Les Wisigoths, qui combattaient pied à pied les Musulmans dans les montagnes des Asturies, lui faisaient hommage de leurs victoires comme au chef de la chrétienté. Les Slaves avaient senti la force de son bras et lui payaient tribut. Les Scandinaves et les Grecs entretenaient avec lui des rapports qui témoignaient de leur admiration ou de leur crainte. En dehors même de la société européenne, le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, dont le règne fut, pour les Musulmans, comme celui de Charlemagne pour les chrétiens, un âge héroïque, préférait, nous dit Éginhard, l'amitié de Karle à celle de tous les rois

et princes de la terre, lui envoyait des députés chargés d'aromâtes, d'étoffes précieuses, de toutes sortes de riches présents, et « soumettait à sa puissance le saint et salutaire lieu du sépulcre et de la résurrection de Notre-Seigneur. »

V.

Charlemagne n'avait pas attendu cette heure solennelle de son règne pour établir dans son empire une administration qui fit partout pénétrer sa volonté et pour rédiger les lois qui devaient compléter et corriger les codes barbares.

Charle-
magne ad-
ministra-
teur.

Bien qu'il fût véritablement maître absolu, il n'avait pas oublié qu'il régnait sur des peuples accoutumés à voter par acclamation les propositions de leurs chefs. Il réunissait donc, chaque année, l'assemblée nationale, et soumettait ses desseins à l'examen et à la délibération des principaux guerriers et des évêques. « Pendant que les affaires se traitaient de la sorte, nous raconte Hincmar, archevêque de Reims, hors de la présence du prince, Charlemagne lui-même, au milieu de la multitude venue à l'assemblée générale, était occupé à recevoir les présents, saluait les hommes les plus considérables, s'entretenant avec ceux qu'il voyait rarement, témoignant aux plus âgés un intérêt affectueux, s'égayant avec les plus jeunes, et faisant ces choses et autres semblables pour les ecclésiastiques comme pour les séculiers. Cependant, si ceux qui délibéraient sur les matières soumises à leur examen en manifestaient

Champs de
Mai.

le désir, le roi se rendait auprès d'eux, y restait aussi longtemps qu'ils le voulaient, et là ils lui rapportaient avec une entière familiarité ce qu'ils pensaient de toutes choses, et quelles étaient les discussions amicales qui s'étaient élevées entre eux. Je ne dois pas oublier de dire que, si le temps était beau, tout cela se passait en plein air, sinon dans plusieurs bâtiments distincts, où ceux qui avaient à délibérer sur les propositions du roi étaient séparés de la multitude des personnes venues à l'assemblée.

« La seconde occupation du roi était de demander à chacun ce qu'il avait à lui rapporter ou à lui apprendre sur la partie du royaume dont il venait. Non-seulement cela leur était permis à tous, mais il leur était étroitement recommandé de s'enquérir, dans l'intervalle des assemblées, de ce qui se passait au dedans et au dehors du royaume. Le roi voulait savoir si, dans quelque partie, dans quelque coin du royaume, le peuple murmurait ou était agité, et quelle était la cause de son agitation, et s'il était survenu quelque désordre dont il fût nécessaire d'occuper le conseil général, et d'autres détails semblables. Il cherchait aussi à connaître si quelqu'une des nations soumises voulait se révolter, si quelqu'une de celles qui s'étaient révoltées semblait disposée à se soumettre, si celles qui étaient encore indépendantes menaçaient le royaume de quelque attaque, etc. Sur toutes les matières, partout où se manifestait un désordre ou un péril, il demandait principalement quels en étaient les motifs ou l'occasion. »

On voit, par cette relation intéressante, quelle bien

veillance de caractère, quelle simplicité de mœurs Charlemagne apportait dans ses relations avec ses sujets, et surtout quelle application à s'informer de tout, pour maintenir dans son intégrité et dans l'ordre l'immense empire confié à son courage et à son génie. Il sait que, hors de sa vue et loin de sa main, le désordre tend à renaître, et que, malgré son activité prodigieuse, qui était peut-être sa plus grande supériorité et sa plus sûre puissance, il ne peut tout voir et savoir par lui-même. C'est pourquoi il institue des *missi dominici* (envoyés du maître), magistrats inspecteurs, comme nous dirions, qui parcourent sans cesse les diverses parties de son empire, surveillent les ducs, comtes, margraves chargés de l'administration locale et lui rapportent ce qu'ils ont vu.

Législateur infatigable, il ne cesse, à mesure qu'il est instruit par ses agents des besoins des peuples, de rédiger des capitulaires ou ordonnances dans lesquelles sa vigilance et sa sollicitude embrassent les objets les plus divers. Tantôt ce sont des prescriptions morales jusqu'alors étrangères aux codes barbares. Il recommande les vertus de désintéressement, d'hospitalité, de fidélité dans le mariage. « Il faut, dit l'une d'elles, que chacun s'applique à se maintenir lui-même, selon son intelligence et ses forces, au saint service de Dieu et dans la voie de ses préceptes ; car le seigneur empereur ne peut veiller sur chacun individuellement avec tout le soin nécessaire et retenir chacun dans la discipline. » Tantôt ce sont des dispositions politiques relatives à l'obéissance des fonctionnaires, à la police

Charle-
magne. lé-
gislateur.

« Nous défendons de donner aux mendiants qui courent le pays, etc... » Tantôt des dispositions pénales qui ont pour effet d'adoucir l'ancienne législation, surtout la rigueur des châtimens envers les esclaves ; des dispositions civiles sur les conditions des mariages, les degrés de parenté, les devoirs des maris envers les femmes, les obligations des veuves pour constituer la famille. On y trouve encore des réglemens religieux sur les rapports des clercs et des fidèles, sur les pouvoirs des évêques ; enfin, car Charlemagne embrassait toutes choses et savait s'appliquer au détail, des prescriptions minutieuses sur l'administration des domaines impériaux : « Les intendants du domaine sont tenus d'amener au palais où Charlemagne se trouvera le jour de la Saint-Martin d'hiver tous les poulains, de quelque âge qu'ils soient, afin que l'empereur, après avoir entendu la messe, les passe en revue. On doit au moins élever, dans les basses-cours des principales métairies, cent poules et trente oies. Il y aura toujours, dans ces métairies des moutons et des cochons gras, et, au moins, deux bœufs gras, pour être conduits, si besoin est, au palais. Les intendants feront saler le lard ; ils veilleront à la confection des cervelas, des andouilles, du vin, du vinaigre, du sirop de mûres, de la moutarde, du fromage, du beurre, de la bière, de l'hydromel, du miel et de la cire. — Il faut, pour la dignité des maisons royales, que les intendants y élèvent des laies, des paons, des faisans, des sarcelles, des pigeons, des perdrix et des tourteraux. — Il est ordonné, par les articles 39 et 63,

de vendre au marché, au profit de l'empereur, les œufs surabondants des métairies et les poissons des viviers. — Les intendants défendront de fouler la vendange avec les pieds. — On cultivera dans les jardins de l'empereur et de l'impératrice toutes sortes de plantes, de légumes et de fleurs, des roses, du baume, de la sauge, des concombres, des haricots, de la laitue, du cresson alénois, de la menthe romaine, ordinaire et sauvage, des choux, des oignons, de l'ail et du cerfeuil. »

« C'était, ajoute Chateaubriand qui extrait ces détails des Capitulaires de Charlemagne, c'était le restaurateur de l'empire d'Occident, le fondateur des nouvelles études, l'homme qui, du milieu de la France, en étendant ses deux bras, arrêtait au nord et au midi les dernières armées d'une invasion de six siècles ; c'était Charlemagne enfin qui faisait vendre au marché les œufs de ses métairies et réglait ainsi avec sa femme ses affaires de ménage. » Il n'y a pas d'exemple plus intéressant du devoir que nous avons tous de veiller avec exactitude sur notre bien, pour que rien ne s'en écoule qu'à bon escient, pour que l'emploi en soit fécond, et notre charité plus large.

VI

Charlemagne, conquérant, administrateur et législateur d'un immense empire, trouvait encore le temps de s'appliquer aux lettres et d'en prescrire autour de

Charlemagne restaurateur des études

lui l'étude, pour adoucir les rudes esprits de ses sujets. Ce géant de six pieds, passionné pour les exercices violents de la chasse et des armes, sut se plier à l'étude avec soumission et entraîner par son exemple ses compagnons, accoutumés à le suivre partout. Il se refit écolier des classes de grammaire et d'écriture ; on le vit, de cette main si forte et qui avait tant manié l'épée, tracer péniblement des lettres. On raconte même que dans les nuits d'insomnie il reprenait ses tablettes posées sous son chevet et recommençait sans se lasser ses infructueux efforts. L'histoire ne nous montre pas ailleurs une grandeur aussi simple et aussi naïve ¹.

Mais ce qu'il faut admirer surtout en Charlemagne, c'est d'avoir compris le premier quel secours les lettres devaient apporter à son œuvre de pacification. « En effet, qu'au sein de la civilisation, de son savoir si varié, si attrayant, si fécond, où le goût du savoir naît du savoir même, on trouve des hommes épris des lettres et des sciences, les aimant pour elles-mêmes, pour leur utilité, comprenant que c'est par elles que vont marcher le vaisseau sur les mers, le char sur les routes, que c'est par elles que la justice règne et que la force appuie la justice, que c'est par elles enfin que la société humaine est à la fois belle, attrayante, douce et sûre à habiter, c'est naturel et ce n'est pas miracle : quels yeux, après avoir vu la lumière, ne l'aimeraient pas ! Mais qu'au sein d'une obscurité profonde, un œil qui n'a jamais connu la lumière, la pressente,

¹ Ozanam.

l'aime, la cherche, la trouve et tâche de la répandre, c'est un prodige digne de l'admiration et du respect des hommes. Ce prodige, c'est Charlemagne qui l'offrit à l'univers ¹. »

Barbare au milieu d'autres barbares, il avait à chercher au loin les maîtres qui devaient l'instruire. Il en appela d'Irlande et d'Angleterre. Il avait rencontré en Italie l'Anglo-Saxon Alcuin. Il le pria de s'établir en France, lui donna sur-le-champ les trois abbayes de Ferrières en Gatinais, de Saint-Loup à Troyes et de Saint-Fosse dans le comté de Ponthieu. Il en fit son confident, son conseiller et comme son premier ministre intellectuel. Après avoir lassé à la chasse ses plus robustes compagnons d'armes, il l'appelait auprès de lui et le pressait de répondre aux questions les plus diverses. Certes, ce n'était pas chose facile que de satisfaire ce maître infatigable qui pensait à tout, s'occupait de tout, d'histoire, de morale, de théologie, d'astronomie, de chronologie, de grammaire, et voulait probablement là, comme ailleurs, que sa volonté fût toujours et promptement accomplie ². « Ah ! s'écriait-il, si j'avais seulement autour de moi douze clercs instruits dans toutes les sciences comme l'étaient Jérôme et Augustin ! — Quoi, lui répondait Alcuin, le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ceux-là et vous voulez en avoir une douzaine ! » Et le savant vieillard usait tout ce qu'il avait de force

Ses rapports avec Alcuin

¹ Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome XX.

² Voy. les belles leçons de l'*Histoire de la civilisation en France*, de M. Guizot, sur les lettres au temps de Charlemagne.

au service du grand homme dont l'amitié l'honorait et l'accablait à la fois. Il fut le directeur de cette école que Charlemagne avait voulu installer dans son palais et dont il suivait les leçons avec ses fils, ses filles, ses principaux conseillers, qui y étaient assidus pour plaire au maître. Il guida la main de l'empereur dans les efforts qu'il tenta pour réveiller partout le goût de l'étude, mais il succomba à la tâche, après s'être prodigué à son avide disciple. Déjà, avant le couronnement de l'empereur, Alcuin écrivait ces mots touchants : « Tout homme a besoin de se préparer avec vigilance à la rencontre de Dieu ; à plus forte raison les vieillards brisés par les années et les infirmités. » Il disait à un ami : « J'ai tenté plusieurs fois de me réfugier dans le port du repos ; mais le Roi de toutes choses, le Maître des âmes, ne m'a pas encore accordé ce que depuis longtemps il m'a fait vouloir. » Pressé par Charlemagne de l'accompagner à Rome en 800 : « Je ne crois pas, répond-il, que mon corps, frêle et brisé par les douleurs quotidiennes, puisse supporter ce voyage... J'en conjure donc votre inépuisable bonté, que cet esprit si sain, cette volonté si bienveillante, qui sont en vous, ne s'irritent point contre ma faiblesse. Permettez, avec une juste compassion, qu'un homme fatigué se repose, qu'il prie pour vous en ses oraisons, et qu'il se prépare dans la confession et dans les larmes à paraître devant le Juge éternel. »

Nous nous sommes arrêtés à ces rapports d'Alcuin et de Charlemagne, parce qu'ils nous semblent offrir des signes intéressants du génie infatigable de l'em-

pereur, de son amitié forte et fidèle pour ceux qu'il en jugeait dignes, enfin et surtout de la passion qu'il apporta à l'étude et à la diffusion des lettres et des sciences.

Ce ne fut point, en effet, seulement pour satisfaire sa propre curiosité qu'il s'appliqua aux lettres; ce fut aussi pour servir d'exemple et persuader ses sujets rudes et incultes. Aidé des savants qu'il avait appelés de toutes parts et qu'il remplissait de son ardente volonté, il travailla à raviver partout le goût de l'étude, encouragea les évêques et les abbés à instituer des écoles dans les évêchés et dans les monastères, les curés à apprendre gratuitement à lire aux enfants de leur paroisse. Enfin, le maître vigilant, qui voulait tout savoir et tout voir, ne s'en tenait pas aux prescriptions : il visitait les écoles au retour de ses guerres, et il ne trouvait pas indigne de lui de louer les enfants laborieux et de réprimander les paresseux.

« Il arriva qu'un jour les enfants des moindres familles lui présentèrent des écrits où le savoir passait toute espérance, tandis que les nobles n'offrirent que de misérables essais, tout pénétrés de fatuité. Alors le très-sage Charles, imitant la justice du Juge éternel, fit passer à sa droite ceux qui avaient bien fait; en les encourageant et leur promettant, s'ils persévéraient, de les honorer, de leur réserver les évêchés et les riches abbayes. Puis, se tournant vers les autres qu'il avait à sa gauche, avec un regard foudroyant et une voix de tonnerre : — Par le Dieu du ciel! s'écria-t-il, je fais peu de cas de votre noblesse et de votre

beauté, quoique d'autres vous admirent. Et tenez pour certain que si par une application vigilante vous ne réparez pas promptement votre négligence première, vous n'obtiendrez de Charles rien de bon. » On ne saurait trop admirer cette volonté énergique qui ne craignait pas de descendre aux plus humbles détails et de tenir la main à l'exécution de ses ordres.

Tant de soins et d'efforts portèrent leurs fruits : plusieurs écoles, celle de Tours, dirigée par Alcuin, celles de Lyon et d'Orléans, fondées par Leidrade et Théodulfe, devinrent justement célèbres. On travailla à rassembler, à transcrire les manuscrits de l'antiquité et à revoir les textes qui avaient été altérés. On faisait de cette exactitude des copistes comme une vertu chrétienne, et on racontait sous les voûtes des cloîtres des légendes bien propres à encourager les calligraphes. Un novice, employé à copier d'anciens manuscrits, avait dû son salut à ce qu'il avait copié plus de pages qu'il n'avait commis de fautes ; une seule lettre de plus, dans cette compensation bizarre, avait fait pencher pour lui la balance. A Kildare, en Irlande, on montrait un livre enrichi de peintures, et la tradition rapportait qu'un ange était venu chaque nuit conduire la main de l'écrivain qui les avait tracées. On racontait aussi que saint Colomban, averti de sa mort la veille du jour où Dieu le rappela, n'avait pas cru pouvoir mieux employer les derniers instants de sa vie qu'en continuant à copier un Psautier. Sa main défaillante s'arrêta à la fin du trente-troisième psaume, et il légua à l'un de ses disciples le soin d'écrire le

reste. Alcuin, qui donnait en toutes choses le précepte et l'exemple, n'avait pastrouvé, lors du couronnement de Charlemagne à Rome, de présent plus digne du successeur des Césars qu'une Bible corrigée de sa main.

La sollicitude de Charlemagne se porta sur les arts aussi bien que sur les lettres. Deux écoles de chant furent instituées à Soissons et à Metz, sur le modèle de l'école de chant du palais, où le moine de Saint-Gall nous représente le docte Karle au milieu des chantres, marquant la mesure avec son bâton, gourmandant les uns, louant les autres avec cette passion favorite des rois francs pour les chants de l'Église et le bel ordre de ses cérémonies. De nombreux élèves y apprirent de maîtres italiens, Pétrus et Romanus, qu'il avait ramenés de Rome, le chant grégorien ou plain-chant, qu'ils répandirent ensuite dans tout l'empire. Des architectes grecs furent chargés de construire des églises et des palais; ils introduisirent le style byzantin, qui modifia l'architecture romaine, dans la basilique et le palais d'Aix-la-Chapelle, et décorèrent, avec les marbres antiques enlevés à Ravenne, les palais de Cologne et de Nimègue, ainsi que la crypte de Saint-Denis. La peinture même n'avait pas cessé d'être cultivée, comme le prouvent les décorations du palais d'Ingelheim, dont la description nous a été conservée, celles de l'abbaye de Fontenelle, et l'évangélaire connu sous le nom d'Heures de Charlemagne, qui avait été orné de vignettes par le diacre Godelscalch et que l'on possède encore. On ne peut tou-

cher à aucune branche de la civilisation sans y trouver l'empreinte du génie de Charlemagne.

VII

Dangers
qui mena-
cent l'em-
pire.

Les grands hommes travaillent à une œuvre qui leur a été confiée par Dieu et aussi à l'accomplissement de desseins humains où leur ambition se méprend. Charlemagne, ouvrier de Dieu, a arrêté l'invasion et appris à l'Europe chrétienne à vaincre les païens de l'Est ; il a fixé les peuples sur les territoires qu'ils devaient défricher, cultiver et défendre. Charlemagne, fondateur d'empire, a pu à peine maintenir dans l'union, dans l'ordre et dans la paix les peuples qu'il avait vaincus. Que sera-ce quand son sceptre aura passé aux mains de ses débiles héritiers ?

Dans les dernières années de son règne, il reconnut, avec une profonde tristesse, combien son autorité, respectée de près, était méconnue dans les parties éloignées de l'empire, et il pressentit les dangers extérieurs qui menaçaient les frontières. Telle ou telle anecdote que nous surprenons çà et là révèle, en effet, le mal latent et présage la dissolution prochaine. « Quand les ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid, nous dit le moine de Saint-Gall, eurent commencé d'être en grande familiarité avec l'empereur, un certain jour qu'ils étaient égayés et échauffés par un vin généreux, ils dirent en riant à Karle : — « Votre puissance est grande assurément, Empereur, mais beaucoup moindre toutefois

que la renommée ne le publie dans les royaumes de l'Orient. » Karle, à ces mots, dissimulant son indignation : « Et pourquoi, dit-il, mes enfants, parlez-vous de la sorte ? Comment avez-vous vu cela ? » Alors ils lui rapportèrent tout ce qui leur était advenu dans les diverses régions de l'empire, et ajoutèrent : « Nous autres Orientaux, nous vous redoutons plus que notre maître Haroun, mais les grands de ces contrées, à ce qu'il nous semble, ne se soucient pas assez de vous, si ce n'est en votre présence ; car lorsque nous les sollicitons de nous témoigner quelque bienveillance pour l'amour de vous, ils nous congédiaient sans nous entendre, nous refusant l'hospitalité. » Alors l'empereur dépouilla de leur dignité les comtes et les abbés chez lesquels les ambassadeurs avaient trouvé mauvais accueil. Quant aux évêques, il les condamna à d'énormes amendes et il fit reconduire les députés avec toutes sortes de soins et d'honneurs.

A l'insoumission au dedans, loin de la main redoutée de Charlemagne, se joignait la menace de nouvelles invasions ; le prince, qui était allé chercher les Barbares jusque chez eux comme pour en épuiser la source, devait voir les premières voiles des Normands. Il arriva, lisons-nous dans la chronique, qu'un jour Karle vint subitement et sans être attendu dans une ville maritime. Comme il se mettait à table, voici que des barques de pirates normands parurent en vue du port. Les uns les prenaient pour des marchands juifs, les autres pour des Africains, ou encore pour des Bretons. Mais le sage Karle, à la structure et à l'agilité

de ces navires, reconnut que c'étaient des navires de guerre et non pas des bâtiments de commerce. « Ces vaisseaux, s'écria-t-il, sont remplis non de marchandises mais d'implacables ennemis ! » A ces mots, l'un s'efforce de prévenir l'autre, tous les assistants s'élançant pour attaquer les navires, mais en vain, car les Normands, comprenant que là était celui qu'ils avaient coutume de nommer Karle *au marteau*, échappèrent avec une vitesse inouïe, non-seulement aux coups mais aux regards de ceux qui les poursuivaient... Or, le religieux Karle, se levant de table, s'appuya sur une fenêtre et y resta longtemps à rêver, le visage inondé de pleurs. Comme nul de ses grands n'osait l'interroger, il leur expliqua lui-même le sujet de ses larmes : « Savez-vous, dit-il, ô mes fidèles, pourquoi j'ai tant pleuré ? Je ne crains pas que ces gens-là me puissent nuire par leurs vaines menaces ; mais je m'afflige grandement que de mon vivant ils aient osé insulter ce rivage, et je suis tourmenté d'une douleur extrême, parce que je prévois le mal qu'ils feront à mes descendants et à leurs peuples !

A quelque temps de là, Charlemagne, qui avait vu mourir ses deux fils aimés, Karle et Pépin, associait à l'empire son troisième fils, seul survivant, Louis le Débonnaire, et le moins fait pour porter après lui ce lourd fardeau. « Fils cher à Dieu, à ton père et à ce peuple, lui dit-il, toi que Dieu m'a laissé pour ma consolation, tu le vois, mon âge se hâte, la vieillesse même m'échappe ; le temps de ma mort approche..... Le pays des Francs m'a vu naître Christ m'a accordé cet hon-

neur; Christ me permit de posséder les royaumes paternels; je les ai gardés non moins florissants que je ne les ai reçus. Le premier d'entre les Francs, j'ai obtenu le nom de César, et transporté à la race des Francs l'empire de la race de Romulus. Reçois ma couronne, ô mon fils, Christ consentant, et avec elle les marques de ma puissance... » Le vieux chrétien Charlemagne pleurant à la vue de la mer, par le presentiment des maux qu'éprouverait sa patrie quand il ne serait plus, puis associant à l'Empire avec un cœur tout paternel ce fils qui devait être si malheureux père et lui racontant sa propre histoire; Charlemagne annonçant que son temps est fini, que la vieillesse même lui échappe : quelles grandes et belles scènes! Les dernières paroles d'un père de famille au milieu de ses enfants ont quelque chose de triste et de solennel; le genre humain est la famille d'un grand homme, et c'est elle qui l'entoure à son lit de mort¹. »

Charlemagne, dont la vie s'était consumée dans des travaux qui semblent au-dessus de la force de l'homme, passa à Aix-la-Chapelle les dernières années de sa vie. « Joignant à ses laborieuses vertus quelques faiblesses qui tenaient, pour ainsi dire, à l'excellence de son cœur, entouré de nombreux enfants, établi dans ses palais qui étaient de riches fermes, y vivant en doux, aimable autant que sage et profond, il fut mieux qu'un conquérant, qu'un capitaine, il fut le modèle accompli du chef d'empire, aimant les hommes, méri-

¹ Lenormant.

tant d'en être aimé, constamment appliqué à leur faire du bien, et leur en ayant fait plus, peut-être qu'aucun des souverains qui ont régné sur la terre. Après les terribles figures des Alexandre, des César qui ont bouleversé le monde, beaucoup plus pour y répandre leur gloire que pour y répandre le bien, avec quel plaisir on contemple cette figure bienveillante, majestueuse et sereine, toujours appliquée ou à l'étude ou au bonheur des hommes, et où n'apparaît qu'un seul chagrin, mais à la fin de ses jours, celui d'entrevoir les redoutables esquifs des Normands, dont il prévoit les ravages sans avoir le temps de les réprimer. Tant il y a qu'aucune carrière ici-bas n'est complète, pas même la plus vaste, la plus remplie, qu'aucune vie n'est heureuse jusqu'à son déclin, celle même qui a le plus mérité de l'être ! »

Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle. « Atteint de la fièvre au retour d'une chasse, il s'alita, reçut la communion en présence des siens et expira le 28 janvier 814, à la troisième heure du jour. Il avait soixante-deux ans; il en avait régné quarante-sept. Nul ne saurait dire quelles plaintes et quel deuil il y eut à cause de lui par toute la terre; chez les païens même, on le pleura comme le père du monde. »

Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.—Nous ne saurions trop recommander la lecture des dernières pages de ce grand ouvrage, où M. Thiers a rapproché et comparé César, Charlemagne et Napoléon.

« Eginhard.

VIII

Le temps, qui répand l'oubli sur la foule des hommes, consacre la renommée des hommes vraiment grands; souvent même il se plaît à les entourer de merveilleux. Déjà Charlemagne se transfigure dans la chronique du moine de Saint-Gall, qui était vieux et bégayant; nous dit-il, quand il écrivit les souvenirs qu'il tenait du soldat Adalbert, lequel « souvent forçait l'enfant, malgré ses efforts pour lui échapper, » à écouter ses longs récits. A mesure qu'on s'éloigna du temps où vécut le héros, la vérité historique fit place à la fiction, et la grandeur réelle de l'homme fut remplacée par une autre espèce de grandeur, celle qu'on admirait surtout dans le siècle où la légende s'accrédita. Les faits furent travestis, et on retrancha tout ce que l'on ne pouvait louer qu'en se replaçant avec quelque effort au temps même où vivait le héros. On ne parla plus des guerres, cependant si mémorables, de Charlemagne en Saxe, parce qu'on voyait les Saxons incorporés à l'Europe chrétienne; mais comme la croisade contre l'infidèle tenait toute l'Europe attentive, on s'attacha surtout, dans les *Chansons de gestes*, au récit de ses expéditions contre les Sarrasins d'Espagne. Puis, peu à peu, on confondit avec lui tous les guerriers de sa race, et on lui attribua les exploits de Charles Martel, le vainqueur de l'invasion arabe, et même ceux de Clovis; il hérita de toutes les gloires du passé.

Le personnage fut lui-même transformé : les poètes et les romanciers revêtirent Charlemagne de l'armure des chevaliers et l'entourèrent de douze pairs féodaux combattant à ses côtés. Ils le conduisirent à Jérusalem et le ramenèrent chargé de reliques, dont il enrichit l'abbaye de Saint-Denis. Ils en firent comme l'apôtre armé du christianisme et la terreur des infidèles.

Charlemagne n'a pas été le seul homme de son temps ainsi transfiguré par l'imagination populaire; il a, pour ainsi dire, semé la légende tout autour de lui. Un de ses neveux, le paladin Roland, tué par les infidèles à Roncevaux, dans une gorge des Pyrénées, au retour d'une expédition en Espagne, est devenu le héros d'un poème national. Chevalier désintéressé, il combat non pour conquérir la terre, mais pour gagner le ciel; et quand, après un dernier appel à Charlemagne, il ne lui reste plus qu'à mourir, il se console en disant :

En paradis, où sont les preux guerriers,
Sont les lits faits où nous devons coucher.

Chose digne de remarque : tandis que, partout ailleurs, l'épopée célèbre les hauts faits d'un vainqueur, l'épopée chrétienne et nationale de la France carlovingienne a choisi avec prédilection un guerrier malheureux et chanté son dévouement, récompensé par la mort. Peut-être a-t-elle voulu nous donner ce grand enseignement que ce qui importe après tout, c'est l'effort et non le succès?

LA CHEVALERIE ET LES COMMUNES

XI^e SIÈCLE

Charlemagne avait pressenti, avant de mourir, la ruine prochaine de l'empire qu'il avait fondé ; ses tristes prévisions ne tardèrent pas à s'accomplir. L'ébranlement commença sous le règne de son fils, Louis le Débonnaire, et la division se fit à la mort de ce prince. Trois royaumes se formèrent dans l'immense empire (traité de Verdun, 843) et, avant la fin du siècle, ces trois royaumes étaient eux-mêmes démembres et sept États naissaient de leurs débris (diète de Tribur, 887). La division ne devait pas s'arrêter ; bientôt chacun de ces États se trouva lui-même morcelé en un grand nombre de petits domaines presque indépendants. « Au lieu de rois on a des roitelets, dit le diacre Florus, et au lieu de royaumes des morceaux de royaumes : Pleurez sur la race des Francs ; l'empire élevé par la grâce du Christ est maintenant gisant dans la poussière. »

Deux causes avaient amené ce morcellement. D'une part, les peuples de races différentes que Charlemagne

avait rangés sous son sceptre, les Français, les Allemands, les Italiens, n'avaient plus voulu relever d'un même maître. De l'autre, aucun des princes, chefs des nouveaux États, n'était assez obéi pour maintenir la paix publique, ni assez fort pour défendre le pays contre les pirates normands ou sarrasins. Chacun songea donc à se protéger soi-même ; tous les propriétaires du sol s'enfermèrent dans des forts, où ils se regardèrent comme à peu près indépendants, si bien qu'on peut dire que l'empire de Charlemagne s'était émietté en une multitude innombrable de châteaux. L'étude de la société au onzième siècle nous conduit donc à considérer : 1° les mœurs des maîtres du château ; 2° celles de la population des villages qui se sont formés à l'abri même de la résidence seigneuriale ; il nous sera facile alors de reconnaître que la *chevalerie* est née de la vie du château, et la *commune* des rapports du village et du château.

LA CHEVALERIE

I

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit s'ériger haut et parler bas.
(Devise de chevalerie.)

- I. Le château; les habitants du château; cour du seigneur. — II. Éducation de l'enfant noble; le page; l'écuyer. — III. Le chevalier; cérémonie de son admission dans l'ordre de la chevalerie; les Commandements de la chevalerie. — IV. Les ordres religieux militaires; transformation de la chevalerie

Le château doit défendre le maître ou seigneur et sa famille contre les attaques du dehors, qu'elles viennent de la nouvelle invasion barbare qui désole la France ou des entreprises d'un voisin avide. Il doit assurer la domination du seigneur sur les paysans du domaine ou fief, et leur inspirer le respect et la crainte.

Il s'élève le plus souvent au sommet d'une colline qui domine le pays ou sur les bords d'un cours d'eau qui rend sa position plus forte. Une première palissade de pieux solides l'entoure. « Au delà, la porte se présente toute couverte de têtes de sangliers et de loups; flanquée de tourelles et couronnée d'un haut corps de garde. Entrez-vous, trois enceintes, trois fossés, trois ponts-levis à passer; vous vous trouvez dans la grande tour carrée, où sont les citernes, et, à droite ou à gauche, les écuries, les poulaillers, les colombiers;

Le château

les remises. Les caves, les souterrains, les prisons sont par-dessous; par-dessus sont les logements; par-dessus les logements, les magasins, les lardoirs ou saloirs, les arsenaux. Tous les combles sont bordés de machicoulis, de parapets, de chemins de ronde, de guérites. Au milieu de la cour est le donjon, qui renferme les archives et le trésor. Il est profondément fossoyé dans tout son pourtour et on n'y entre que par un pont toujours levé; bien que ses murailles aient, comme celles du château, plus de six pieds d'épaisseur, il est revêtu, jusqu'à la moitié de sa hauteur, d'une chemise ou second mur en grosses pierres de taille. » (Monteil.)

Les habitants du château.

Le maître du château, le baron féodal, est en même temps le souverain du territoire avoisinant; du haut de son donjon il n'aperçoit que des vilains travaillant la terre pour le nourrir. Il défend son domaine et ceux qui le cultivent contre les excursions des Normands ou contre les entreprises des autres barons. Une moisson a-t-elle été foulée par la chasse du seigneur voisin, un serf fugitif a-t-il trouvé asile sur un autre domaine, un marchand a-t-il été rançonné sur les chemins, aussitôt il engage la guerre et rend mal pour mal. Quand il est las de combattre ou de détruire, il revient au manoir où il retrouve la châtelaine, souveraine dans la vie domestique et dans la première éducation des enfants.

Cour du seigneur.

Mais dès qu'il a cessé d'agir il subit l'ennui profond qui naît de l'isolement et de l'oisiveté. Il sent alors le besoin de peupler et d'animer le château; il appelle

donc autour de lui des hommes de condition noble, leur donne des charges ou offices intérieurs, fait de l'un son sénéchal, des autres des fauconniers, des échançons, des écuyers, etc... Puis il attire à cette petite cour les fils de ses vassaux qui s'empressent d'assurer à leurs enfants un patronage utile et les moyens de s'instruire.

II

Voilà donc le château peuplé par ces officiers et ces jeunes enfants, qui faisaient partie de la maison et s'acquittaient auprès du *maître* et de la châtelaine de services de tout genre. La chevalerie va naître de ces nouvelles mœurs ; elle sortira de l'éducation même de l'enfant noble.

Éducation
de l'enfant
noble ; le
page.

Dès l'âge de sept ans, l'enfant devenait *page*, servait à table, versait à boire, accompagnait son maître ou sa maîtresse et apprenait d'eux la décence, les bonnes mœurs, la féauté, la courtoisie, l'amour de Dieu et des dames, comme on disait alors. Il ne lisait pas beaucoup et ne devenait pas grand clerc, mais il prêtait une oreille avide aux récits des faits d'armes des héros de la chevalerie.

À quatorze ans, il sortait des *pages* et portait alors le nom d'écuyer ; il recevait l'épée : c'était son insigne. On ne lui mettait pas cette arme entre les mains sans lui faire comprendre par une certaine solennité l'usage qu'il en devait faire. Son père et sa mère,

L'écuyer.

sergé en main, le conduisaient à l'autel. Le prêtre y prenait l'épée, la bénissait et l'attachait au côté du jeune homme.

L'écuyer débutait par divers services peu différents de ceux du page. Il s'estimait très-heureux quand il passait de ceux de la salle à manger et de la chambre à celui de l'écurie ; là, de vieux écuyers tenaient école et lui enseignaient l'art de soigner et de dresser les chevaux ¹. Quand il était devenu cavalier éprouvé, il était du nombre de ceux qui suivaient le maître à la guerre, lui tenaient l'étrier quand il montait à cheval, portaient les diverses pièces de son armure et menaient derrière lui les chevaux de bataille ou de rechange. Au moment d'en venir aux mains, tous se réunissaient autour de leur seigneur et lui ajustaient ses armes. Ils le suivaient dans la mêlée, tenaient tout prêts derrière lui un cheval frais, de nouvelles armes, l'aidaient à se relever s'il tombait, paraient les coups dont il était menacé.

Celui qui s'était montré le plus fidèle et le meilleur

¹ « C'était une des parties les plus importantes de l'éducation du chevalier. Le cheval, qui a joué dans la chevalerie un assez grand rôle pour lui donner son nom, était étudié à fond, employé et nommé suivant ses diverses aptitudes. Les grands chevaux de bataille étaient appelés *destriers*, parce que l'écuyer les tenait à sa droite derrière son maître pour les lui présenter au moment de l'action, d'où l'expression *monter sur ses grands chevaux*. En marche, les chevaliers montaient des chevaux d'allure plus douce : le *coursier*, qui était plus vite que les autres, le *roussin*, le *courtaud*, le *palefroi*. La *haquenée* était la monture accoutumée des hommes d'Eglise et des châtelines. » Libert, *Hist. de la chevalerie*.

serviteur dans ces divers offices devenait l'*écuyer de corps*. C'était lui qui suivait le maître jusqu'en sa chambre et prenait soin de l'habiller; c'était lui qui portait sa bannière et poussait son cri de guerre. L'*écuyer de corps* n'avait plus rien à apprendre; il ne lui restait qu'à voyager pour observer les usages des pays étrangers.

III

Le jeune noble qui avait passé sept années dans l'office d'*écuyer* était majeur et pouvait être admis dans l'ordre de la chevalerie. Il était d'abord dépouillé de ses vêtements et mis au bain, symbole de purification. Au sortir du bain, on le revêtait d'une tunique blanche, symbole de pureté; d'une robe rouge, symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi; d'un justaucorps noir, symbole de la mort qui l'attendait, ainsi que tous les hommes.

Le chevalier.

Ainsi purifié et vêtu, le récipiendaire observait pendant vingt-quatre heures un jeûne rigoureux. Le soir venu, il entraînait dans l'église et y passait la nuit en prières, quelquefois seul, quelquefois avec un prêtre et des parrains qui priaient avec lui.

Le lendemain, son premier acte était la confession; après la confession, le prêtre lui donnait la communion; après la communion, il assistait à une messe du Saint-Esprit et ordinairement à un sermon sur les devoirs d'un chevalier et de la vie nouvelle où il allait

entrer. Le sermon fini, le récipiendaire s'avance vers l'autel, l'épée de chevalier suspendue au cou; il y prie, puis allait s'agenouiller devant le seigneur qui devait l'armer.

« A quel dessein, lui demandait le seigneur, désirez-vous entrer dans l'ordre? Si c'est pour être riche, pour vous reposer et être honoré sans faire honneur à la chevalerie, vous en êtes indigne, et seriez à l'ordre de la chevalerie que vous recevriez ce que le mauvais clerc est à la prélature. » Et, sur la réponse du jeune homme, qui promettait de se bien acquitter des devoirs de chevalier, le seigneur lui accordait sa demande.

Alors s'approchaient des chevaliers, et quelquefois des dames, pour revêtir le récipiendaire de tout son nouvel équipement. On lui mettait les éperons, le haubert ou cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets; enfin, on lui ceignait l'épée.

Il était alors *adoubé*, c'est-à-dire adopté. Le seigneur se levait, allait à lui et lui donnait l'*accolade*, ou *accolée*, trois coups du plat de son épée sur l'épaule ou sur la nuque, et quelquefois un coup de la paume de la main sur la joue en disant : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. » Et il ajoutait quelquefois : « Sois preux, hardi et loyal ¹. »

Le jeune homme ainsi armé chevalier, on lui amenait un cheval; il sautait dessus, ordinairement sans le secours des étriers, et caracolait en brandissant

¹ Guizot.

lance, l'arme de son nouveau grade, et faisait flamboyer son épée. Il sortait enfin de l'église et allait sur la place, au pied du château, montrer au peuple son adresse et sa bonne mine.

On a vu quel ministère s'était réservé l'Église dans les cérémonies qui conféraient l'ordre de la chevalerie. Les armes qu'elle n'a pas pu enlever des mains de la noblesse, elle les bénit pour en régler l'emploi. Les serments qu'elle exige du nouveau chevalier embrassent toute la morale chrétienne; ils mettent sous la garde de l'honneur les sentiments qu'elle s'efforce de faire pénétrer dans une société encore grossière et brutale; si bien qu'on pourrait croire qu'elle a dicté elle-même les *Commandements de chevalerie*, résumés dans ces vers d'un poète chevalier :

Commandements de la chevalerie.

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie,
Dévotement en oraison veiller,
Péché fuir, orgueil et vilainie.

L'Église devez défendre,
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre (protéger),
Être hardis et le peuple garder,
Prud'hommes loyaux, sans rien de l'autrui prendre:
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Humble cœur ait, toujours doit travailler
Et poursuivre faits de chevalerie,
Guerre loyale; être grand voyageur,
Tournois suivre, et jouter pour sa mie.

Il doit à tout honneur tendre
Pour qu'on ne puisse en lui blâme reprendre,
Ni lâcheté en ses œuvres trouver;
Et entre tous se doit tenir le moindre.
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Il doit aimer son seigneur droiturier;
Et dessus tout garder sa seigneuriet
Largesse avoir, être vrai justicier;
Des prud'hommes suivre la compagnie,
Leurs dits ouïr et apprendre,
Et des vaillants les prouesses comprendre,
Afin qu'il puisse les grands faits achever,
Comme jadis fit le roi Alexandre :
Ainsi se doit chevalier gouverner.

« Admirablés *commandements de chevalerie* ! Honneur à ce vieux et mâle langage dont chaque vers trace un devoir, non pas seulement d'honnêteté, mais de vertu militaire, de protection des faibles, de recherche constante de l'honneur et de la gloire légitime, de libéralité, de modestie, de loyauté, de fidélité, d'étude de bonnes mœurs, d'empressement à s'instruire. C'est dans ce monde que furent jetées ces vieilles maximes héroïques dont l'accent retentit encore trois siècles plus tard dans les vers de notre Corneille :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Et cette autre, à la fois de loyauté dans le combat et de modestie dans la victoire :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas¹.

A ce code de fidélité et d'honneur il y avait une sanction : le bon renom était la récompense du chevalier sans reproche, la dégradation était le châtiment du chevalier félon. On le faisait monter sur un échafaud; on brisait à ses yeux les pièces de son armure ;

¹ Libert, *Histoire de la chevalerie* .

son écu, le blason effacé, était attaché et traîné à la queue d'une cavale, monture dérogeante : le héraut d'armes accablait d'injures l'ignoble chevalier. Après avoir récité les vigiles funèbres, le clergé prononçait les malédictions du psaume cvm¹. Trois fois on demandait le nom du dégradé; trois fois le héraut d'armes répondait qu'il ne connaissait pas ce nom et n'avait devant lui qu'une *foi mentie*. On répandait alors sur la tête du patient un bassin d'eau chaude; on le tirait en bas de l'échafaud par une corde; il était mis sur une civière, transporté à l'église couvert d'un drap mortuaire, et les prêtres psalmodiaient sur lui les prières des morts:

Il ne faut pas croire, cependant, que tous les chevaliers tinrent si bien leurs serments qu'ils furent des héros sans reproche. Les temps étaient durs et les mœurs violentes. On ne s'aperçut que peu à peu de leur adoucissement; mais c'était un grand progrès déjà que d'avoir fait accepter d'une société encore grossière cet idéal de dévouement et de générosité.

IV

Les ordres religieux militaires se proposèrent plus encore, et joignirent les austérités du cloître, les soins hospitaliers, aux vertus de la chevalerie. Se

Les ordres
religieux
militaires.

¹ « Ayant aimé la malédiction, elle tombera sur lui; ayant rejeté la bénédiction, elle sera éloignée de lui. — Que la malédiction lui soit comme l'habit qui le couvre et comme la ceinture de la quelle il est toujours ceint. »

dompter d'abord puis se dévouer, telle fut leur devise. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem devaient accueillir, soigner, escorter les pèlerins qui venaient à Jérusalem ; ils remplirent avec dévouement pendant deux siècles ces humbles devoirs. Quand il fallut battre en retraite, ils plantèrent à Rhodes, puis à Malte, la bannière de leur ordre ; ils eurent ainsi une existence longue et honorable, en continuant à combattre sur mer les infidèles et en servant de rempart à la chrétienté. Les chevaliers du Temple, eux aussi, ajoutèrent à leurs serments les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et celui de combattre les infidèles. Le chef du chapitre, en recevant un nouveau frère, lui disait : « Les règles de l'ordre sont sévères ; vous vous exposez à de grandes peines, à d'imminents dangers. Quand vous voudrez dormir, il faudra que vous veilliez ; il faudra supporter les fatigues quand vous voudrez vous reposer ; souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger ; passer dans un pays quand vous voudrez passer dans un autre. » Le récipiendaire disait : « Je jure de consacrer mes discours, mes forces et ma vie à défendre la croyance en l'unité de Dieu et aux mystères de la foi. Quand les Sarrasins envahiront les terres des chrétiens, je passerai les mers pour délivrer mes frères. Tant que mes ennemis ne seront que trois contre moi, je les combattrai et je ne prendrai point la fuite. » Les Templiers ne conservèrent pas les vertus du temps où ils se désignaient eux-mêmes du nom de *poures chevaliers* ; ils se perdirent par la richesse et l'orgueil. Mais il

ne faut pas se souvenir seulement de leur déclin et de leur chute; il faut se rappeler comment ils furent, au temps des croisades, la force et l'honneur des armées chrétiennes. C'étaient eux qui formaient pour ainsi dire les cadres des nouveaux venus; soldats d'avant-garde à l'attaque, d'arrière-garde à la retraite, ils essayaient de soumettre à une sage tactique les chevaliers inexpérimentés et présomptueux de l'Occident. Tâche difficile! Plus d'une fois, compromis par la témérité de leurs auxiliaires, il ne leur restera plus, comme nous le verrons à la Massoure, qu'à mourir pour l'honneur de leur ordre.

La chevalerie, en se transformant à travers les siècles, ne laissa point périr tout à fait l'esprit de son institution. Godefroy de Bouillon, le héros de la première croisade, est certes bien différent du héros de Marignan, François I^{er}; tous deux cependant appartiennent à la chevalerie, qu'on verra se modifier avec le temps sans laisser altérer le sentiment de l'honneur qui fut sa sauvegarde. On a dit que le héros de Cervantès, don Quichotte, fut le dernier des chevaliers; mais la satire même de la chevalerie n'est-elle pas un panégyrique immortel? Si nous rions de la crédulité du héros et de ses mésaventures, en sommes-nous moins touchés de sa vaillance, de son désintéressement et de sa foi?

Un dernier mot, pour réclamer au nom de la France le principal honneur de la chevalerie. De même qu'on a nommé les croisades « *les Gestes de Dieu par les Français*, » toutes les nations de l'Europe ont donné

Transforma-
tion de
la cheva-
lerie.

le nom de *jeux français* aux exercices de la chevalerie, et de *chansons à la française* aux romans qui nous racontent ses hauts faits.

LES COMMUNES

Allions nous par serment,
Notre avoir et nous défendons,
Et tous ensemble nous tenons!

(Roman de Rou.)

I. Le village; la population des campagnes; phases diverses de son existence; le colon ou vilain; l'esclave ou serf; avantages de sa condition nouvelle; la paroisse. — II. Tendance à l'affranchissement; modes divers de l'affranchissement des communes; la conciliation. — III. L'affranchissement conquis sur le seigneur; la commune de Laon. — IV. Décadence des communes. — V. Progrès de la bourgeoisie.

I

Le village.

Descendons maintenant au *bourg* ou *ville neuve*, amas de maisons basses et serrées, alignées sans beaucoup d'ordre, du milieu desquelles s'élève l'église, dominée elle-même par son clocher. Des rues tortueuses et étroites conduisent à la place publique, sur laquelle ouvrent les boutiques de quelques marchands et les ateliers de diverses industries. La plupart des autres maisons semblent habitées par des paysans, qui se sont ainsi réunis dans une pensée d'assistance mutuelle contre les dangers du dehors.

Si nous cherchons maintenant quelle est la condition de cette population de la ville neuve, il nous faut, pour la bien juger, remonter un peu en arrière et rappeler les phases diverses de son existence.

Sous les Romains, tout ce qu'il y avait d'élevé dans la population gallo-romaine, ses familles nobles, riches, industrieuses, habitaient les villes; le séjour habituel des champs était réservé aux colons demi-seifs et aux esclaves agricoles. Après l'invasion, au contraire, les nobles de race germanique aimèrent mieux vivre sur leurs domaines du travail des colons et des esclaves qu'ils avaient trouvés attachés au sol, les uns devant la moitié des fruits de la terre, les autres soumis absolument, comme la bête de somme, à la volonté du maître et n'étant protégés que par la loi chrétienne.

La population des campagnes, le colon et l'esclave.

Comme ils avaient respecté les biens du clergé, ils eurent, quand ils se furent mis à la place des propriétaires gallo-romains, un exemple de gouvernement et d'administration. Ils virent les *abbés* (chefs des abbayes ¹) et leurs intendants ménager les colons en

¹ • L'Eglise eut l'initiative dans cette reprise du mouvement de vie et de progrès; dépositaire des plus nobles débris de l'ancienne civilisation, elle ne dédaigna point de recueillir avec la science et les arts de l'esprit la tradition des procédés mécaniques et agricoles. Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation, c'était encore un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes. Ce refuge des livres et du savoir abritait des ateliers de tout genre, et ses dépendances formaient ce qu'aujourd'hui nous appelons une ferme modèle; il y avait là des exemples d'industrie

ayant soin de ne pas exiger d'eux plus que la redevance accoutumée; ils les virent traiter les esclaves comme des hommes, car le dogme de la fraternité devant Dieu et d'une même Rédemption pour tous ne permettait plus de les considérer comme des choses. Ils furent d'autant plus portés à imiter la conduite des abbés envers leurs esclaves que leurs mœurs ne s'accommodaient guère de l'esclavage domestique.

Ils reléguèrent l'esclave hors de leur maison et l'établirent comme laboureur ou comme artisan sur une portion de terre à laquelle il se trouva fixé, et dont il suivit le sort dans l'héritage et dans la vente. Ainsi l'esclave devint serf en passant du service domestique aux travaux de l'agriculture ou de l'industrie, et en acquérant par cette position nouvelle une sorte de fixité. Il arriva alors que la différence qui existait autrefois entre les colons et les esclaves diminua entre les colons, qu'on appela vilains, et les esclaves devenus serfs. D'autre part, beaucoup d'hommes libres, soit parmi les Gallo-Romains, soit parmi les Francs, tombèrent peu à peu dans la classe des colons, à cause des chances nombreuses de ruine et de mauvaise fortune qui se rencontraient à cette époque troublée.

La ge-
nealogie.

« Il se forma ainsi dans toute l'étendue de la Gaule une masse d'agriculteurs et d'artisans ruraux dont la

et d'activité pour le laboureur, l'ouvrier et le propriétaire. Ce fut, selon toute apparence, l'école où s'instruisirent ceux des conquérants à qui l'intérêt bien entendu fit faire sur leurs domaines de grandes entreprises de culture ou de colonisation, deux choses dont la première impliquait la seconde. »

(Augustin Thierry, *Histoire du tiers état.*)

destinée fut de plus en plus égale, sans être jamais uniforme, et un nouveau travail de création se fit dans les campagnes. Sur chaque grande terre dont l'exploitation prospérait, les cabanes des hommes de travail, groupées selon le besoin et la convenance, croissaient en nombre, se peuplaient davantage, arrivaient à former un hameau. Quand ces hameaux se trouvèrent situés dans une position favorable, près d'un cours d'eau, à quelque embranchement de routes, ils continuèrent de grandir et devinrent des villages où tous les métiers nécessaires à la vie commune s'exerçaient sous la même dépendance. Bientôt la construction d'une église érigeait le village en paroisse, et, par suite, la nouvelle paroisse prenait rang parmi les circonscriptions rurales. Ceux qui l'habitaient, vilains ou serfs, attachés au même domaine, se voyaient liés l'un à l'autre par le voisinage et la communauté d'intérêts : de là naquirent, sous l'autorité de l'intendant unie à celle du prêtre, des ébauches d'organisation municipale où l'église reçut le dépôt des actes, qui, selon le droit romain, s'inscrivaient sur les registres de la cité. » (Augustin Thierry.)

II

Voilà donc le village ou bourg formé auprès du château. Souvent il arriva que la nécessité de se défendre contre l'ennemi, contre les Normands, par exemple,

Tendance à
l'affran-
chissement.

les fit ceindre de murailles et d'ouvrages. La population laborieuse et dépendante s'aggloméra dans ces lieux de refuge, et l'intendant du seigneur ou propriétaire eut besoin pour suffire à sa tâche de se choisir des assesseurs parmi les villageois; ce furent comme les magistrats de la cité nouvelle.

Il y a, comme on le voit, une grande différence entre le colon isolé d'autrefois et le vilain du onzième siècle, habitant un gros village ou bourg. Le vilain sait qu'il doit à son seigneur une redevance fixe et un autre impôt, la taille, qui variait chaque année; mais il discute avec l'intendant du seigneur, si celui-ci veut exiger une redevance plus forte que celle établie et un impôt plus lourd que ses ressources ne le comportent. Il a au besoin, pour faire valoir ses raisons, les assesseurs eux-mêmes, ces villageois choisis par l'intendant pour l'aider dans ses fonctions et que leur intérêt invite à soutenir le droit de leurs concitoyens. Il sait qu'autrefois, dans les villes gallo-romaines, il y avait des magistrats élus et des lois qui fixaient la redevance ou impôt foncier et l'impôt personnel ou capitation. Il a appris confusément qu'au loin, en Flandre et au delà des Alpes, les cités nomment elles-mêmes leurs magistrats et s'administrent librement dans des assemblées où se réunissent tous les citoyens. Il conçoit alors l'espérance d'un affranchissement futur.

Modes divers de
l'affranchissement
des communes.

Pour un certain nombre de villes, cet affranchissement progressif s'obtint par les concessions opportunes et profitables que sut faire le propriétaire du domaine. Il reconnut qu'il gagnait à la prospérité des vilains et

qu'il avait intérêt à seconder le développement du bourg. Il y trouvait non-seulement une augmentation de revenu, mais aussi un accroissement de force, car les habitants du domaine étaient tenus envers leur seigneur à une sorte de service militaire. Il accorda donc au bourg naissant certains privilèges qui, sans le soustraire à sa domination, sans lui conférer une véritable indépendance, avaient cependant pour but et pour effet d'y attirer la population et d'y accroître la richesse. A mesure que la population devint plus nombreuse et la richesse plus grande, il fit des concessions plus étendues, l'avantage qu'il en tirait l'engageant de plus en plus dans cette voie de conciliation bienveillante ¹.

Mais les gouvernants et les administrés ont rarement l'intelligence de cet heureux accord de leurs intérêts, et nous n'oserions pas soutenir que ce système de concessions spontanées fût adopté par le plus grand nombre des seigneurs. D'autre part, ces privilèges, pouvant être violés et révoqués, parce qu'ils ne tenaient qu'à la volonté du maître, ne constituaient pas pour la ville des droits à l'abri desquels chacun pût mettre

¹ Voici, par exemple, la formule d'une de ces chartes concédées par un seigneur ;

« Moi, Henri, comte de Troyes, fais savoir à tous présents et à venir que j'ai établi les coutumes ci-dessous énoncées pour les habitants de ma ville neuve.

« Tout homme demeurant dans ladite ville payera, chaque année, douze deniers et une mine d'avoine pour prix de son domicile ; et s'il veut avoir une portion de terre ou de pré, il donnera par arpent quatre deniers de rente. Les maisons, vignes et prés pourront être vendus ou aliénés à la volonté de l'acquéreur. Les hommes résidant dans ladite ville n'iront ni à l'ost

sa personne et son bien. Or, l'on commençait à prononcer ce mot de droit, et à l'opposer aux prétentions du seigneur. Le seigneur, disait-on, n'avait pas *plenièrè poeste* (puissance) *sur son vilain*. De là l'existence d'un principe de droit qui planait sur leurs relations, et le sentiment chez le vilain que, lorsqu'il était opprimé par son seigneur, il avait pour lui la justice, quand l'autre n'avait que la force.

Ce sentiment provoqua bon nombre de villages à demander au seigneur la garantie de leur droit. La crainte d'un soulèvement, l'appât d'une forte somme d'argent offerte par les gens de la ville, déterminèrent quelques seigneurs à accorder à leurs vilains la *commune*, comme on disait, car ce mot exprimait, il y a sept cents ans, un système de garanties analogues, pour l'époque, à ce que nous entendons aujourd'hui par le mot de *constitution*.

III

L'affranchissement
conquis
sur le sei-
gneur.

Mais tous les seigneurs ne comprirent pas aussi bien leur intérêt, et, dans beaucoup de villes ou bourgs, la commune ne s'établit que par la force. « Les habitants

(armée), ni à aucune chevauchée si je ne suis moi-même à leur tête. Je leur accorde, en outre, le droit d'avoir six échevins qui administreront les affaires communes de la ville, et assisteront mon prévôt dans les plaids (jugements). J'ai arrêté que nul seigneur, chevalier ou autre, ne pourrait tirer hors de la ville aucuns des nouveaux habitants, pour quelque raison que ce fût.

« Fait à Provins, l'an de l'Incarnation 1275. »

des villes, que ce mouvement politique avait gagnés, se réunissaient dans la grande église ou sur la place de marché, et là ils prêtaient, sur les choses saintes, le serment de se soutenir les uns les autres, de ne point permettre que qu'un que ce fût fit tort à l'un d'entre eux ou le traitât désormais en serf. C'était ce serment, ou cette *conjuración*, comme s'expriment d'anciens documents, qui donnaient naissance à la commune. Tous ceux qui s'étaient liés de cette manière prenaient dès lors le nom de *communiers* ou de *jurés*, et, pour eux, ces titres nouveaux comprenaient les idées de devoir, de fidélité, et de dévouement réciproques exprimées dans l'antiquité par le mot de *citoyen*.

« Pour garantie de leur association, les membres de la commune constituaient, d'abord tumultueusement, et ensuite d'une manière régulière, un gouvernement électif dont les magistrats portaient le nom de jurés et d'échevins. Chargés de la tâche pénible d'être sans cesse à la tête du peuple, dans la lutte qu'il entreprenait contre ses anciens seigneurs, les nouveaux magistrats avaient mission d'assembler les bourgeois au son de la cloche, et de les conduire en armes sous la bannière de la commune. » (Augustin Thierry.)

La commune s'est ainsi fondée d'elle-même, comme en dépit du seigneur; elle ne se maintiendra pas sans une lutte entre le village et le château, lutte meurtrière, succession de représailles impitoyables dont nous ne redirons pas les excès, et au milieu desquelles intervient l'autorité royale renaissante, qui préside à la transaction.

La commune est reconnue; elle a sa charte, qui règle les relations avec les seigneurs, organise dans l'intérieur de la cité la société tout entière, lui donne une forme régulière, lui impose de son aveu des lois pénales, des lois civiles et des lois de police, tous les moyens d'ordre enfin nécessaires aux hommes réunis dans la vie publique.

La commune de
Laon.

Nous avons encore ces chartes des premières communes, et entre autres celle de Laon, la plus étendue et la plus complète. Elle énonce les limites de la juridiction municipale hors des murs, les différents cas de procédure et la fixation de l'impôt; ensuite vient un décret d'amnistie conçu en ces termes :

« Toutes les anciennes forfaitures et offenses commises avant la ratification du présent traité sont entièrement pardonnées. Si quelque homme banni pour avoir forfait par le passé veut rentrer dans la ville, il y sera reçu et recouvrera la possession de ses biens; sont néanmoins exceptés du pardon les treize dont les noms suivent : Foulque, fils de Bonnard, Raoul de Cabrisson, Antelle, Haymon, etc..... »

« Je ne sais, dit Augustin Thierry, en terminant l'histoire de la commune de Laon, si vous partagerez l'émotion que j'éprouve en transcrivant ici les noms obscurs de ces proscrits du douzième siècle. Je ne puis m'empêcher de les relire et de les prononcer plusieurs fois, comme s'ils devaient me révéler le secret de ce qu'ont senti et voulu les hommes qui les portaient il y a sept cents ans. Une passion ardente pour la justice et la conviction qu'ils valaient mieux que leur fortune

avaient arraché ces hommes à leurs métiers et à leur commerce, à la vie paisible, mais sans dignité, que des serfs dociles pouvaient mener sous la protection de leurs seigneurs. Jetés sans lumières et sans expérience au milieu de troubles politiques, ils y portèrent cet instinct d'énergie qui est le même dans tous les temps, généreux dans son principe, mais irritable à l'excès, et sujet à pousser les hommes hors des voies de l'humanité. Peut-être ces treize bannis, exclus à jamais de leur ville natale au moment où elle devenait libre, s'étaient-ils signalés entre tous les bourgeois de Laon par leur opposition contre le pouvoir seigneurial; peut-être avaient-ils souillé par des violences cette opposition patriotique, peut-être enfin furent-ils pris au hasard, pour être seuls chargés du crime de leurs concitoyens. Quoi qu'il en soit, je ne puis regarder avec indifférence ce peu de noms et cette courte histoire des premières luttes de nos pères pour conquérir la liberté. »

IV

Cet affranchissement des communes, obtenu de gré ou conquis par la force, marque le commencement d'une existence nouvelle pour la classe qui s'appellera d'abord du nom de bourgeoisie et plus tard de celui de tiers état. Mais le tiers état ne tardera pas à se dégager de cette première forme sous laquelle il a fait reconnaître son existence et constater son droit.

Dépendance
des communes

Il ne suffisait pas, en effet, d'avoir reçu ou arraché des mains du seigneur une charte pour jouir de la liberté et de la sécurité, pour arriver d'un coup à cet état heureux où s'accordent le droit de chacun et l'ordre public. La vie d'une commune ne fut rien moins qu'un régime de paix et de liberté, et, dans l'intérieur de ces murs qu'on défendait contre l'agression du maître du château, les dissentiments entre bourgeois furent souvent extrêmes. On avait souffert de la tyrannie du seigneur, on souffrit de la domination arbitraire et violente des échevins et des maires. Le petit peuple était toujours en état de sédition contre les riches, les chefs d'atelier, les maîtres de la fortune et du travail. La suite de l'histoire de la commune de Laon nous présente ce triste spectacle, et nous y voyons se succéder d'horribles scènes d'anarchie, de tyrannie, de licence, de cruauté et de pillage. On chercha donc un protecteur ; on renonça à cette liberté politique qui faisait de la cité une république pleine de violence, d'iniquités et de périls, et pour recouvrer la sécurité ; sans laquelle il n'y a pas d'état social, on se montra prêt à se contenter des garanties de la liberté civile et de l'administration municipale.

En même temps la royauté, d'abord impuissante et inactive, devenait entreprenante et grandissait aux dépens des petits souverains locaux, des possesseurs de fiefs, desquels les communes avaient obtenu leurs chartes. Elle réduisait ceux qu'elle ne dépouillait pas à une condition subordonnée, intervenant dans l'administration de leurs fiefs, et particulièrement dans leurs

rapports avec les communes ; elle exerça bientôt, au nom de son droit de protection, une action efficace dans les affaires mêmes de la cité.

C'est ainsi que la commune et le roi se rencontrèrent. La commune ne pouvait défendre ses privilèges politiques contre un suzerain si puissant ; le plus souvent elle n'y prétendit pas et accepta volontiers un patronage qui la mettait à l'abri des prétentions du seigneur voisin, et intervenait avec équité dans les débats orageux qui troublaient sa vie intérieure.

V

Mais tandis que l'institution de la commune déclinait, cette population moyenne de la bourgeoisie était en progrès et apparaissait chaque jour plus nombreuse et plus puissante. Elle avait comme affirmé son existence par la commune, elle devait grandir à l'ombre de l'autorité royale qui s'appuya sur elle contre les seigneurs et prit dans son sein ses agents les plus dévoués et les plus actifs. Les juges, les baillis, les prévôts, officiers du pouvoir central dans l'ordre civil, devinrent une classe considérable. Sortis de la bourgeoisie, ils l'aidèrent à acquérir de jour en jour plus de richesse, de crédit et de pouvoir dans l'État, en même temps qu'ils furent les fondateurs et les ministres de l'autocratie royale. Chacun d'eux, en effet, devant son importance à son office, s'appliqua à main-

Progrès de
la bour-
geoisie.

tenir le droit de sa charge avec un soin jaloux ; il travailla même à l'étendre avec un effort persévérant. La royauté profita de cette tendance et dut les progrès de son autorité au travail incessant de ses officiers du tiers état. Aussi, un de nos historiens a-t-il pu dire que, contrairement à une opinion, longtemps accréditée, ce n'étaient pas les rois qui avaient fait les communes, mais que c'étaient les communes qui avaient fait les rois.

SAINT LOUIS

1226-1270

« Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats, sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de pousser plus loin la vertu. »

VOLTAIRE.

I. De Charlemagne aux rois capétiens. — II. Les premiers rois capétiens : Louis VI; Philippe-Auguste à Bouvines. — III. Louis IX, Blanche de Castille régente. — IV. Louis IX roi. — V. Louis IX chevalier et croisé; Retour sur la première croisade, Godefroy de Bouillon; septième croisade; vœu de saint Louis; d'Aigues-Mortes en Égypte; bataille de la Massoure; Retraite désastreuse; saint Louis en Palestine; son retour. — VI. Louis IX le Justicier; son équité dans la politique; soins qu'il donne à la justice dans son royaume. — VII. Louis IX le Saint; sa piété; ses bonnes œuvres; sainteté de sa mort.

I

Quatre siècles se sont écoulés depuis la mort de Charlemagne. La race carlovingienne a disparu; une famille nouvelle lui a succédé, celle des Capétiens,

De Charle-
magne aux
rois capé-
tiens.
414-987.

dont les destinées demeureront unies jusqu'à la Révolution française aux destinées de notre patrie.

C'est à l'avènement des Capétiens, ancêtres de saint Louis, que se manifeste avec une plus vive évidence l'histoire de la monarchie et de la patrie française. Avant eux, on assiste à l'établissement et à la chute rapide de deux empires, ceux de Clovis et de Charlemagne, dont les héritiers ne peuvent soutenir l'œuvre paternelle; mais quand l'immense domination de Charlemagne se fut divisée, on vit les peuples, conduits par des chefs nationaux, se partager les territoires suivant leurs langues, et la nationalité française, confondue dans l'empire carlovingien, se dégager. La France des Capétiens ne fut plus, il est vrai, que la partie occidentale de l'empire; baignée au nord et à l'ouest par la Manche et l'Océan, elle se trouva bornée à l'est par la Meuse et le Rhône. Encore le démembrement ne s'était-il pas arrêté là. Cette France si réduite était elle-même morcelée entre des chefs qui s'étaient rendus indépendants de toute autorité et exerçaient dans l'intérieur de leurs terres ou fiefs tous les droits d'un souverain. Ce n'est pas que la France fût alors sans roi. Entre les plus puissants seigneurs, il y en avait un, le duc de France, seigneur du fief le mieux situé pour attirer et réunir à lui tous les autres, qui s'était emparé de ce nom de roi et l'avait usurpé sur les derniers Carlovingiens comme Pépin le Bref, premier Carlovingien, l'avait lui-même usurpé sur les derniers Mérovingiens. Mais ce fut d'abord entre ses mains un vain titre. Il ne fallut rien moins que la sa-

gesse et la prudence, mêlées de courage et d'opiniâtreté, des premiers princes de cette maison pour donner quelque autorité au titre royal.

Comme les Carlovingiens, les princes Capétiens méritèrent leur avènement au trône. Du temps où l'empire s'écroulait de toutes parts sous l'effort de nouveaux Barbares, et où la société tombait elle-même en ruine, ils firent face à ses ennemis et tentèrent de réprimer le désordre. Contre les Normands ¹, qui pénétraient par nos fleuves jusqu'au cœur du pays et faisaient fuir devant eux les populations, c'est un Capétien, Robert le Fort, qui se lève, les arrête un moment sur la Loire et tombe à Brisserte, quoique vainqueur, écrasé sous le nombre (866). Un autre Capétien, Eudes, aidé de l'évêque Gozlin, défend Paris contre leurs assauts. Un troisième, Raoul, fait face à d'autres ennemis, les Hongrois, venus de l'Est.

En même temps qu'ils étaient les héroïques défenseurs du sol français, ils aidaient l'Église, qui était alors le seul lien de la société, dans son œuvre bienfaisante. Ils devaient recevoir d'elle en retour le plus précieux secours moral.

¹ On désignait sous le nom général de *Normands* (hommes du Nord), les peuples qui habitaient les deux presqu'îles scandinaves et qui, par leurs incursions, désolèrent la France entière pendant trois quarts de siècle. Une de leurs bandes finit par s'établir dans la province qui a pris d'eux le nom de Normandie (911).

II

Les premiers rois
Capétiens
987-1226.

Hugues, qu'on appela Capet (*Chappatus*), de la chape qu'il portait au lutrin de l'abbaye de Saint-Denis, se montra fidèle ami du clergé, et profita de cette alliance étroite pour faire sacrer son fils de son vivant. Ses successeurs imitèrent son exemple ; ils s'assurèrent ainsi la transmission du titre et attendirent qu'il fût respecté et obéi. Il ne l'était guère alors : Hugues, voulant ranger à son devoir un comte de Périgueux et lui demandant avec hauteur qui l'avait fait comte, reçut cette réponse : « Qui t'a fait roi ? » Ses successeurs se le tinrent pour dit pendant trois règnes et demeurèrent dans une prudente réserve, tandis que les autres seigneurs de France s'engageaient dans de grandes entreprises, allaient au loin guerroyer en Portugal et dans le royaume des Deux-Siciles, conquéraient l'Angleterre, ou, répondant à l'appel de Pierre l'Ermite et du pape, partaient pour la première croisade. Ce temps ne fut pas perdu pour la royauté, qui profitait de tout sans bruit. Un jeune arbre poussait avec vigueur, comme on a dit, au milieu du taillis féodal et tirait à lui toute la sève : c'était le chêne royal.

Louis VI.
1108-1137.

Le cinquième Capétien, Louis VI (1108-1137), surnommé d'abord l'Éveillé, puis le Gros, parut un autre prince. Il pensa qu'il était temps de montrer que le roi devait être obéi et respecté, et se proposa de réduire à l'obéissance les barons pillards de son domaine.

Bloqué dans sa capitale, Paris, de quelque côté qu'il regardât, il voyait ses vassaux, maîtres des routes, régner sur le plat pays. Les châteaux de Montlhéry et du Puiset lui fermaient la route d'Etampes, celui de Corbeil tenait la Seine, ceux de Montmorency et de Coucy dominaient, du haut des collines où ils étaient assis, le Parisien et le Vermandois. Pour briser ces entraves, Louis commença la guerre, du vivant de son père, avec un petit nombre d'hommes d'armes que l'abbaye de Saint-Denis, alors le centre et le cœur de la France royale, l'aida à entretenir, et avec le secours des populations soulevées. Les curés lui conduisirent leurs paysans, organisés en milices sous la bannière du saint de la paroisse; eux-mêmes donnèrent l'exemple du courage, et l'un d'eux, au siège du Puiset, ramena à l'assaut ses paroissiens, qui lâchaient pied, et leur ouvrit le chemin en forçant le premier la palissade. Fort de ce concours des populations, Louis VI apprit aux seigneurs, par des exemples de sévère justice, à ne plus compter sur l'impunité : l'un fut enfumé dans sa tour, dont il ne voulait point sortir; un autre fut précipité du haut de ses murailles dans la rivière; tous sentirent la rude main du protecteur des églises et des paysans. En quinze ans de guerre, cet intrépide destructeur de donjons, aidé par le grand abbé de Saint-Denis, Suger, avait fait reconnaître l'autorité royale dans le domaine.

Son renom même alla bientôt au delà. Un des plus puissants seigneurs du Midi, le duc d'Aquitaine, lui offrit, pour le jeune prince qui devait être Louis VII,

sa fille Eléonore, avec son duché pour dot. Tout le territoire qui s'étend de la Loire aux Pyrénées était acquis d'un coup au domaine royal ; mais Louis VII (1137-1180) ayant répudié Eléonore, celle-ci porta à son second mari, qui devint roi d'Angleterre, ces riches provinces. Les Anglais, déjà maîtres de la Normandie et de l'Anjou, se trouvèrent alors plus puissants en France que ne l'était le fils et l'héritier de Louis VII, Philippe-Auguste.

Philippe-
Auguste
1180-1223.

Heureusement ce prince, qui fut un politique et un guerrier (1180-1223), sut reconquérir la meilleure partie des provinces anglaises et gagner sur l'empereur d'Allemagne, allié du roi d'Angleterre, la fameuse bataille de Bouvines (1214).

Bataille de
Bouvines.
1214.

Cette bataille est particulièrement intéressante par l'élan patriotique des milices bourgeoises des communes, qui répondirent avec empressement à l'appel du roi et combattirent avec courage à côté des chevaliers.

Elle se livra près du petit village de Bouvines, entre Lille et Tournai. Après une brève oraison à Notre-Seigneur, dit la chronique, Philippe-Auguste se fit armer en hâte, sauta sur son destrier, en aussi grande joie que s'il dût aller à une noce ou à une fête ; et alors on commença à crier par les champs : « Aux armes, barons ! aux armes ! » Cent cinquante sergents à cheval du Soissonnais, vassaux de Saint-Médard, tous roturiers, engagèrent la bataille par une charge audacieuse. La mêlée devint bientôt générale, et la valeur personnelle, comme dans tous les combats de ce temps, dut décider le succès. Les Flamands et leur

comte Ferrand, les Allemands et leur empereur Othon se battirent bravement ; mais les Français firent des prodiges. Les milices communales de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais et de Compiègne, ayant au milieu d'elles l'enseigne de Saint-Denis, dépassèrent les chevaliers, et, voyant le roi menacé, se mirent entre lui et la troupe à la tête de laquelle chargeait l'empereur Othon. Une lutte acharnée s'engagea autour de Philippe-Auguste, qui fut un instant désarçonné et entouré de fantassins allemands. Mais au cri de : « Secours au roi ! » on accourut de toutes parts. Un brave chevalier, qu'on appelait Des Barres, laissa l'Empereur, qu'il tenait à la gorge, et vint dégager le roi à grands coups d'épée, faisant, dit un historien, une si grande place autour de lui, que l'on aurait pu mener un char à quatre roues partout où il passait, tant il éparpillait et abattait de gens.

Enfin les chevaliers et les communes firent si bien, que les Allemands et leurs alliés se mirent à fuir du plus vite qu'ils purent. Othon, que son cheval blessé avait emporté loin de la mêlée, monta sur un cheval frais, mais ne retourna point au combat. Il suivit les fuyards, abandonnant l'étendard impérial, qui était porté sur un char et défendu par les plus braves guerriers. Ce trophée tomba entre les mains des Français, qui mirent en pièces l'aigle d'or d'Allemagne, et déposèrent aux pieds de Philippe-Auguste ses ailes détachées et rompues.

Les Flamands et les Anglais continuèrent de combattre, mais enfin il fallut céder. La journée était à

nous, journée mémorable de notre histoire. La joie fut grande dans tout le royaume et témoigna combien cette victoire était nationale. « Qui pourrait dire, s'écrie l'historien contemporain de Philippe-Auguste, la très-grande joie et la très-grande fête que tout le peuple fit au roi, alors qu'il s'en retourna à Paris après la victoire ! Les clercs chantaient par les églises des louanges à Notre-Seigneur, les cloches sonnaient à carillon dans les abbayes ; les rues et les maisons des bonnes villes étaient vêtues et parées de courtines, les chemins étaient jonchés de rameaux d'arbres verts et de fleurs nouvelles ; tout le peuple, petits et grands, hommes et femmes, vieux et jeunes, accourait aux carrefours des chemins ; les moissonneurs se pressaient sur le bord des routes, leurs râteaux et leurs faucilles sur l'épaule. » Tous acclamaient le roi, et s'écriaient, en voyant le comte de Flandre enchaîné sur une litière, que *Ferrand était enfermé*.

Lorsque le vainqueur de Bouvines mourut, le royaume s'étendait au nord jusqu'à la Flandre, à l'est jusqu'à la Lorraine, au sud jusqu'aux duchés de Provence, de Languedoc et de Gascogne. Louis VIII, qui lui succéda, trouva les choses si bien engagées qu'il n'eut qu'à recueillir les conquêtes préparées par son père. Ainsi, la royauté Capétienne avait pris un grand vol ; elle l'emportait sur les rois anglais, un instant maîtres de la moitié de la France et elle contenait les empereurs d'Allemagne ; à l'intérieur, elle pliait à l'obéissance féodale les barons, souvent complices de l'étranger, et les contraignait à respecter la paix publique.

Il arrive souvent qu'un règne de conquêtes au dehors et de compression à l'intérieur est suivi des tentatives des vaincus pour ressaisir ce qui leur a été enlevé, et des révoltes de ceux qui ont été contraints à la soumission. On en vit un nouvel exemple après le règne de Philippe-Auguste et les trois années de règne de son fils, Louis VIII (1223-1226). L'étranger s'entendit avec les barons, prêts à se révolter et à profiter de cette belle occasion de troubles qu'on appelle une régence. Louis VIII, en effet, ne laissait pour héritier qu'un enfant confié aux soins de la reine, sa veuve, Blanche de Castille.

III

« Bien fut besoin au jeune Louis IX, dit la chronique, que dès son jeune âge Dieu lui aidât, car sa mère était d'Espagne, pays étranger, et n'avait nuls parents ni amis dans le royaume de France. » Mais heureusement pour le jeune homme, cette mère se trouva la reine la plus vigilante et la plus sage qui fut jamais.

Louis IX.
Blanche de
Castille ré-
gente.
1226-1236.

Au milieu des périls où les ligues des barons soulevés jetaient la royauté, elle se montra active, prompte à se résoudre, sachant se servir des hommes et mettre à profit leur dévouement. Elle gagna à sa cause Thibaut de Champagne, le plus puissant des seigneurs, et

pour se l'attacher lui permit de se déclarer son chevalier. Comme Louis VI et Philippe-Auguste, elle s'appuya sur le peuple pour résister aux barons rebelles : c'est ainsi que, dans un pressant danger, elle fit appel aux bourgeois de Paris et se confia à leur courage. C'était au mois de décembre de l'année 1227. Assiégée dans Montlhéry par l'armée des seigneurs, auxquels elle ne pouvait opposer qu'une faible escorte, elle fit passer un message aux bourgeois de sa bonne ville et les conjura de sauver le roi. Aussitôt, toute la population, bourgeois, artisans et écoliers, se leva au bruit du tocsin, se mit en marche sur Montlhéry, où les seigneurs n'osèrent l'attendre, et ramena triomphalement au Louvre le jeune Louis IX et sa mère. L'enfant devait se souvenir toute sa vie de ce dévouement du peuple et se montrer reconnaissant en étant le meilleur des rois.

Si Blanche fut une grande reine, parce qu'elle garda de toute atteinte l'autorité royale, elle fut aussi une mère sage, car elle instruisit son fils dans la piété et dans la vertu. Louis IX apprit d'elle à compter comme le pire de tous les maux l'offense faite à Dieu. « J'aimerais mieux, mon fils, lui disait Blanche, vous voir mort à mes pieds que coupable d'un péché mortel. » Et plus tard le saint roi, se rappelant sans doute ces paroles, exhortera lui-même Joinville à craindre moins la lèpre du corps que celle de l'âme, qui est le péché. Toutes les autres leçons découlèrent de celle-là, et Louis trouva dans la piété que lui avait inspirée sa mère le principe de toutes les vertus qui devaient faire

de lui un vaillant chevalier, un roi ami de la justice et un saint.

Que maintenant l'austère reine Blanche ait longtemps contenu dans une attitude trop soumise ce fils animé pour elle d'un si grand respect, que son intervention indiscrète de belle-mère ait parfois gêné les rapports de Louis IX et de la jeune reine, Marguerite de Provence, — qu'à cela ne tienne ! Blanche avait elle-même choisi cette jeune princesse, « laquelle était belle de visage, plus belle de foi, élevée dans les bonnes mœurs et la crainte du Seigneur. » Elle l'avait attirée en France à l'âge de douze ans et en avait été comme l'institutrice ; il lui arriva ce qui arrive toujours aux mères les plus tendres : la mère voulut conserver sur l'enfant qu'elle avait élevé avec tant de soin un empire prolongé, et la reine, qui avait dû, pour sauver l'État, opposer à ses ennemis une si ferme volonté, régenta sa famille avec un peu trop d'autorité. La jeune Marguerite put, comme font beaucoup de belles-filles, se plaindre justement de l'intervention de sa belle-mère dans le ménage ; mais Louis, en fils pieux qu'il était, se soumit ou lui échappa par ces supercheries innocentes dont le récit nous fait sourire en même temps qu'il nous fait aimer le jeune prince, respectueux pour sa mère jusque dans ses faiblesses.

La reine Blanche ne voulait pas souffrir que son fils fût en la compagnie de sa femme, sinon le soir. « Aussi, des logis où il plaisait le mieux à demeurer au roi et à la reine, c'était Pontoise, parce que la chambre du roi était dessous et la chambre de la reine dessus, et ils

avaient ainsi arrangé leur affaire qu'ils s'entretenaient dans un escalier, lequel descendait d'une chambre dans l'autre, et le cas était si bien ordonné que, quand les huissiers voyaient venir la reine dans la chambre du roi son fils, ils frappaient à la porte avec leurs verges, et le roi s'en venait courant dans sa chambre pour que la reine l'y trouvât, et les huissiers de la chambre de la reine Marguerite faisaient de même quand la reine Blanche y venait, pour qu'elle y trouvât la reine Marguerite. Si les jeunes époux se laissaient surprendre, la reine Blanche, prenant son fils par la main, lui disait : « Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. » Tant le sentiment du devoir, du travail nécessaire, animait cette femme énergique ! Nous allons voir comment, de la mère, il passa chez le fils devenu roi.

IV

La régence si heureusement traversée, le règne de Louis IX commence ; règne incomparable dans les annales du moyen âge, dont il est comme la fleur de chevalerie, de justice et de sainteté. Une triple apparition, en effet, se dresse devant nous. C'est le roi chevalier et croisé à la bataille de la Massoure, survenant tout à coup sur cette éminence où nous le montre Joinville, « un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à

la main, le plus bel homme armé que jamais il vit. » C'est Louis le Justicier, « moult bien peigné avec son chapel de cygne sur la tête, » assis sous le chêne de Vincennes et se faisant le juge de paix de ses sujets. C'est enfin saint Louis à Tunis, étendu sur un lit de cendre, pleurant sur Jérusalem captive, priant pour la France, pour l'armée qu'il laissait si loin de la patrie, et rendant son âme à Dieu.

V

Avant d'être le guerrier croisé, saint Louis eut la fortune de vaincre l'Anglais, l'irréconciliable ennemi de la France en ce temps. On le vit combattre à Taillebourg et à Saintes, et montrer autant de sagesse dans le conseil que d'intrépidité dans l'action. Mais on l'entendit en même temps déplorer ces guerres entre chrétiens, et s'écrier qu'il n'y avait de véritable honneur de chevalerie que dans la guerre du Seigneur.

Louis IX
chevalier
et croisé.

La guerre du Seigneur, c'était, pour Louis IX, la croisade. La croisade ! Quel incomparable mouvement rappelle ce seul mot ! Que de grands faits d'armes, que d'actes de dévouement et de sacrifice dont le souvenir est surtout le patrimoine glorieux de la France, car les chroniques ont nommé les exploits de la guerre sainte *les Gestes de Dieu par les Français*, et deux grands hommes de notre race, Godefroy de

Bouillon et saint Louis, en ouvrent et en ferment l'époque avec la même foi, le même désintéressement et la même vaillance.

Retour sur
la première
croisade.
Godefroy
de Bouillon.

C'est ce Godefroy, d'une famille issue, dit-on, de Charlemagne, qui, menant avec lui les hommes des deux Lorraines, avait eu surtout l'honneur de la délivrance du saint Sépulcre. Des premiers, il avait répondu à l'appel de Pierre l'Ermite et du pape, et s'était montré, dans cette difficile entreprise, le plus sage et le plus brave des chevaliers de l'Europe. Ce guerrier redoutable qui, suivant la chronique, fendait d'un coup d'épée un cavalier de la tête à la selle, et faisait voler d'un revers la tête d'un bœuf ou d'un chameau, avait une piété tendre et vive. A peine maître de Jérusalem, tandis que les croisés massacraient les infidèles par de terribles représailles, il priait et pleurait sur le saint Sépulcre, qu'il avait délivré. Quand il s'agit de savoir quel serait le roi de la conquête et d'élire le plus digne, ses serviteurs, interrogés, après avoir bien cherché, ne trouvèrent rien à dire contre lui, sinon qu'il restait trop longtemps dans les églises, au delà même des offices ; qu'il allait toujours s'enquérant aux prêtres des histoires représentées dans les images et les peintures sacrées, au grand mécontentement de ses amis, qui l'attendaient pour le repas. On l'élut d'une voix unanime, mais Godefroy, résigné à être le premier gardien des Lieux saints, ne voulut jamais porter la couronne royale dans un lieu où le Sauveur avait porté une couronne d'épines ; il n'accepta que le titre de *baron du Saint-Sépulcre*.

Saint Louis, qui s'arme le dernier pour la croisade, est le héros de la chevalerie chrétienne ; il surpasse encore cette grande figure du premier croisé. Godefroy était parti au cri de : « Dieu le veut ! » poussé par toutes les voix ; saint Louis, le dernier croisé, dut inspirer à tous sa propre ardeur et soutenir de sa foi et de sa vertu les volontés défaillantes. Depuis la première croisade, on ne s'était point armé seulement pour défendre la Terre sainte reconquise : l'esprit d'aventure, la politique des princes avaient souvent entraîné les croisés en Orient ; mais on avait si bien perdu l'espérance et la foi qui avaient animé les compagnons de Godefroy, que la nouvelle de la chute de Jérusalem, reprise par les infidèles, eût elle-même trouvé l'Europe insensible, si elle n'avait retenti douloureusement dans l'âme de notre saint roi.

Septième
croisade.
1248-1254.

Quand elle parvint en Europe, elle trouva un croisé tout prêt à s'armer, car Louis IX ne l'avait pas attendue pour se résoudre. Son vœu datait d'une maladie qui avait failli l'emporter en 1244 et l'avait jeté dans une léthargie semblable à la mort. Déjà, nous raconte la chronique, une des dames qui le gardaient lui voulait tirer le drap sur le visage, quand Notre-Seigneur opéra en lui. Le bon roi soupira, retira, puis étendit ses bras et ses jambes, et s'écria d'une voix creuse et sourde, comme s'il fût ressuscité du sépulcre : « Le Seigneur m'a visité et m'a rappelé d'entre les morts. » Ensuite il fit mettre la croix rouge, signe de sa résolution secrète, sur son lit et ses vêtements.

Vœu de
saint Louis.

Alors se dressèrent les premiers obstacles : opposi-

tion de Blanche, qui lui rappelle le devoir de l'obéissance ; représentations de l'évêque de Paris, qui le relève d'un vœu formé dans le délire de la maladie. Louis, pour la première fois, résiste à sa mère ; il arrache de son épaule le signe du Christ, puis, soudain, changeant de visage : « Maintenant, dit-il, je ne suis plus hors de sens. Je requiers donc qu'on me rende ma croix, car Celui qui n'ignore nulle chose sait qu'aucune nourriture n'entrera dans ma bouche jusqu'à ce que la croix soit replacée sur mon épaule. »

« C'est le doigt de Dieu ! » s'écrièrent les assistants. Mais le zèle des seigneurs ne répondait pas à celui du roi, qui se fit « d'une singulière façon le prédicateur de la croisade. Le jour de Noël, jour des robes neuves, comme on disait, le roi donnait des habits pour étrennes aux officiers de sa cour. Il les convia à la messe de l'aurore dans la Sainte-Chapelle du palais, et leur fit, suivant l'usage, revêtir les habits neufs. Or, quand les premiers rayons du jour se glissèrent à travers les vitraux peints, chacun vit avec étonnement une croix rouge sur l'épaule de son voisin ; mais ne voulant point déposer ces croix, ce qui n'eût été ni décent, ni honorable, ils rirent jusqu'aux larmes, disant que le seigneur roi allait à la chasse aux pèlerins et qu'il avait trouvé une nouvelle manière d'enlacer les hommes. »

Deux mille huit cents chevaliers répondirent à l'appel du roi, qui confia à la reine Blanche la régence du royaume. Avec saint Louis, partait aussi celui qui devait être l'historien de la croisade, ou plutôt le biographe du roi et son ami, Joinville. C'est avec le plus

heureux mélange de bonhomie et de finesse, de naïveté et de grâce, qu'il nous entretiendra des moindres propos comme des faits de guerre du bon roi, et rendra sa figure aussi reconnaissable et presque aussi populaire que celle de Henri IV.

D'Aigues
mortes en
Egypte.

Saint Louis, qui s'embarque à Aigues-Mortes (1248), s'efforce d'inspirer à tous le saint enthousiasme qui l'anime. Après une navigation heureuse et rapide, on relâche à l'île de Chypre, où d'immenses approvisionnements avaient été rassemblés sur l'ordre du roi. On hiverne pour attendre les croisés qui n'ont pas encore rejoint. Au mois de mai 1249, la flotte appareille enfin pour l'Egypte. Dix-huit cents voiles s'ouvrent à la fois aux vents propices qui les enflent, mais une tempête survient et disperse ce grand armement. Saint Louis, plein de confiance en la protection de Dieu, qui ne pouvait, disait-il, vouloir perdre les siens, se remet bientôt de son trouble, rallie ses bâtiments épars et se dirige vers les bouches du Nil. On aborde à la côte de Damiette dont les bas-fonds retiennent les bâtiments loin du rivage ; mais Louis, dès qu'on lui dit que l'enseigne de Saint-Denis a touché terre, se jette à la mer ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et marche aux infidèles, l'écu au col, le heaume en tête, le glaive au poing. La chevalerie française enfonce dans le sable la pointe de ses écus triangulaires, y plante aussi le bout de ses lances, le fer tourné vers l'ennemi, et, combattant à pied pour la première fois en ligne serrée, rompt l'effort des mamelucks. Cet heureux succès en assure d'autres ; on s'empare de Damiette, qui avait

arrêté quinze mois une autre armée chrétienne. Il ne reste plus qu'à profiter des basses eaux et à s'acheminer vers le Caire, en poussant devant soi un ennemi déconcerté ; mais Louis s'arrête pour attendre ceux qu'avait dispersés la tempête de Chypre, et les derniers venus des croisés d'Occident. Il laisse cinq mois de répit à ses ennemis, tandis que lui-même épuise ses ressources et se garde avec peine contre les Bédouins qui insultent son camp ; et lorsqu'il se dirige enfin vers le Caire, c'est en la saison où les canaux qui unissent entre elles les bouches du Nil devaient être pour les croisés, privés d'équipage de pont, autant de fossés infranchissables.

Bataille de
la Massou-
roure
1250.

Il faut cinquante jours de fatigues et de dangers pour atteindre la Massoure, la Massoure ! un de ces noms funestes de notre histoire, où périssent une armée et un grand dessein, où tout se perd, *hors l'honneur*. En vain les ordres du roi, en vain les remontrances du grand maître du Temple signalent à Robert d'Artois le danger d'attaquer avant que toute l'armée ait pu se former en bataille ; le jeune prince, entraîné par un vieux chevalier, sourd qui fait entendre le cri d'attaque : *Ores à eulx !* charge les Sarrasins, perce leurs lignes, les poursuit à travers la ville de la Massoure et au delà ; mais, au retour, il trouve les Musulmans ralliés, les rues de la Massoure barricadées, les toits et les terrasses garnis de combattants qui font pleuvoir les flèches, les pierres et les poutres. Robert, trois cents chevaliers français, deux cent quatre-vingts chevaliers du Temple succombent. Le

grand maître des Templiers échappe seul, avec un œil crevé.

Pendant ce temps les Musulmans, très-supérieurs en nombre, attaquent le gros de l'armée avec furie, séparent les divers corps, et une mêlée générale s'engage. Joinville y reçoit quinze flèches et cinq blessures; c'est alors que saint Louis se montre à lui avec son heaume doré et sa longue épée d'Allemagne, le plus bel homme armé que jamais il vit, se portant partout où il apercevait ses gens en détresse et donnant de prodigieux coups de masse et d'épée. A la fin du jour, on avait conquis le champ de bataille et le camp de l'ennemi, mais on avait perdu la fleur de l'armée, et saint Louis disait tristement en pensant à son jeune frère mort, que Dieu devait être adoré de tout ce qu'il envoyait; et alors, ajoute Joinville, de grosses larmes lui tombaient des yeux.

Ce n'est pourtant que le commencement des malheurs. Louis persiste dans son dessein de marcher sur le Caire. Il livre une seconde bataille trois jours après celle de la Massoure; il demenre encore une fois maître du champ, malgré l'infériorité du nombre, mais au prix des sacrifices les plus cruels. Il lui faut charger lui-même au plus profond des ennemis pour dégager son autre frère, Charles d'Anjou, qui allait périr comme Robert d'Artois. Il y « porta et endura maints coups », nous dit Joinville, et son cheval eut toute la crinière brûlée par le feu grégeois. Les chevaliers survivants, couverts de blessures, ne pouvaient plus supporter le poids du heaume et du haubert. Leur petit nombre

Retraite
désastre-
reuse.

eût dû leur ôter toute espérance de vaincre; Louis et ses barons, cependant s'opiniâtèrent à demeurer au milieu de l'infection du champ de bataille. La peste, d'étranges maladies s'attaquèrent aux croisés. Quand enfin Louis IX ordonna la retraite, l'armée ne présentait plus que le misérable spectacle d'une multitude presque sans armes et réduite aux dernières extrémités par la famine et l'épidémie. De la Massoure à Damiette, ce fut une retraite lamentable, si bien que les cruels souvenirs de la campagne de 1812 ne surpassent pas en horreur ceux de cette marche funeste. Les mamelucks, plus terribles que les cosaques, fondaient au milieu de ces bandes de fugitifs, et en faisaient un horrible carnage. Tout ce qui fut embarqué sur les galères fut pris et tué, tandis que le long du fleuve cheminaient le roi et les débris de l'armée. Le héros de la Massoure, ce roi chevalier que nous a dépeint Joinville, n'est plus couvert que d'une robe de soie. Il a quitté son destrier et monte un petit palefroi. Il ne peut plus « pour sa grande faiblesse » manier sa terrible épée d'Allemagne, et cependant l'ennemi arrive jusqu'à lui. Il faut, pour le défendre, que Geoffroy de Sargines, seul valide de tous ceux de sa suite, charge sans cesse les assaillants et les écarte du saint roi, comme un bon serviteur, dit Joinville, écarte les mouches de la coupe de son maître. A la fin de l'étape, au village de Kasal, on dut descendre le roi de cheval et le coucher dans une maison, la tête sur le giron d'une bourgeoise de Paris qui se trouvait parmi les croisés. C'est là qu'il fut pris, c'est là que presque

tous les survivants, sauf les plus hauts barons, furent tués par les Musulmans furieux.

Saint Louis assiste à toutes ces horreurs. Il voit tomber les braves compagnons d'armes qui l'ont suivi avec la fidélité du vassal, avec la foi du chrétien. Une douleur immense emplit son cœur et, de ce jour, son fidèle Joinville ne le verra plus jamais sourire. Il fallut traiter. Le roi rendit pour sa rançon et pour celle de ses barons la ville de Damiette, et paya quatre cent mille besants d'or. Le reste de la rançon devait être acquitté lorsque le roi serait à Saint-Jean d'Acre.

Voilà ce que nous raconte avec une ingénuité épique le sincère Joinville, mais combien ce résumé de son récit est décoloré ! Que de traits d'une héroïque simplicité nous avons omis ! Là c'est la reine Marguerite, qui, dans Damiette, fait venir le plus vieux chevalier, lui fait jurer d'obéir à la demande qu'elle lui adressera, et lui ordonne de la tuer plutôt que de la laisser tomber aux mains des Sarrasins. Ici c'est Joinville lui-même gardant dans ce grand désastre un peu de gaieté française. Sur le champ de bataille de la Massoure, au milieu des cadavres amoncelés, il défend seul avec le comte de Soissons un petit pont que voulait franchir l'ennemi, et sous les coups qui pleuvent il se raille de ces vilains qui fuient lorsqu'il les charge : « Sénéchal, lui crie le comte de Soissons, laissons crier et braire cette canaille. Et, par la coiffe-Dieu ! nous parlerons encore vous et moi de cette journée en la chambre des dames. » Quelle évocation charmante de l'idée de la patrie et dans quel moment ! Mais les voilà prisonniers.

Les Sarrasins viennent à eux l'épée nue à la main. « Je demandai, dit Joinville, à monseigneur Baudoin, qui entendait bien le sarrasinois, ce que disaient ces gens; et il me répondit qu'ils disaient qu'ils venaient nous couper la tête, et aussitôt je vis une grande troupe de nos gens se confesser à un religieux de la Trinité, qui était là. Mais pour moi, je ne me souvenais alors de mal ni de péché que j'eusse fait, et je ne pensais qu'à recevoir le coup de la mort. Je m'agenouillai aux pieds d'un Sarrasin lui tendant le cou, et je dis en faisant le signe de la croix : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Et à côté de moi s'agenouilla aussi messire Guy d'Ebolin, connétable de Chypre, et se confessa à moi, et je lui donnai l'absolution autant que Dieu m'en donnait le pouvoir. Mais de chose qu'il m'eût dite, quand je fus levé, jamais je ne me souvins d'un mot. » Le pieux chevalier Joinville invoque à bon droit le souvenir des martyrs. Il est impossible d'accepter la mort avec plus de simplicité et de foi.

Saint Louis
en Palestine
1250-1254.

Cette désastreuse croisade est terminée, et cependant saint Louis demeurera encore quatre ans en Orient. Il veut d'une part relever les fortifications des places maritimes de la Palestine, et de l'autre attendre la délivrance des captifs qui sont restés aux mains des Musulmans. Cependant l'impatience du retour s'était emparée d'un grand nombre de croisés. On tint conseil; on discuta si le roi devait partir avant d'avoir délivré les prisonniers chrétiens. Beaucoup opinaient pour le départ, mais Joinville s'y opposa. « Les prisonniers ne s'en iront jamais, dit-il, si le roi s'en va. Je me sou-

viens des paroles que me dit un mien cousin : Vous allez outre-mer, mais prenez garde au revenir; nul chevalier, ni pauvre, ni riche, ne peut retourner sans être honni s'il laisse entre les mains des Sarrasins le menu peuple en la compagnie duquel il est allé. » On décida de rester, et alors Joinville, qui voit son conseil suivi, se mit à pleurer à chaudes larmes du regret de ne point partir. Et c'est lui qui nous le raconte, tant il est simple et sincère.

Nous avons peu de choses à dire de ce long séjour en Terre sainte rempli d'escarmouches avec les infidèles, de travaux de fortifications, de chevauchées en tout sens, mais il y a un souvenir touchant que nous voulons rappeler.

Dans une de ces courses à travers le pays, il s'approcha de si près de la ville sainte qu'un de ses chevaliers lui cria : « Sire, venez jusqu'ici et je vous montrerai Jérusalem; » mais le roi, entendant cela, mit sa cotte d'armes devant ses yeux tout en pleurant et dit : « Beau sire Dieu, ne souffre pas que je voie ta sainte cité, puisque je ne puis la délivrer des mains des ennemis. » Que l'on songe à la tendre piété de saint Louis, aux souvenirs sacrés de Jérusalem, où le Christ a partout marqué l'empreinte de ses pas; que l'on mesure alors, si on le peut, le sacrifice du saint roi !

Toutes les douleurs viennent fondre à la fois sur lui. Blanche de Castille meurt, et le royaume remis entre ses mains n'a plus de chef. A cette nouvelle, dit Joinville, le roi mena un tel deuil que de deux jours on ne

put lui parler. Après cela, il m'envoya quérir par un valet de sa chambre, et, dès qu'il me vit, il me tendit les bras et me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu ma mère. » A ce coup, il fallut partir ; ce fut un triste retour que celui du saint roi qui avait vu mourir la plupart de ses compagnons sans pouvoir délivrer le tombeau du Sauveur, et qui, en rentrant dans son royaume, ne devait point y retrouver sa mère.

Mais dans ces cruelles épreuves du chrétien et du fils, le roi semble grandir encore. Comme son vaisseau, dans la traversée du retour, s'approchait de Chypre, il toucha si violemment qu'on se crut perdu. Quatre oises de la quille avaient été emportées. « Alors, dit Joinville, saint Louis appela les maîtres nautoniers devant les principaux passagers et leur demanda leur avis sur le coup que le bâtiment avait reçu. Ils s'accordèrent à dire que la membrure du vaisseau était disjointe et qu'on avait tout à craindre du choc des lames en pleine mer. Se tournant alors vers son chambellan, vers le connétable de France et les autres seigneurs présents, le roi leur demanda ce qu'il leur en semblait, et chacun opina pour suivre le conseil des maîtres nautoniers et pour quitter la nef. Alors le roi dit aux nautoniers : « Je vous demande sur votre loyauté, supposez que la nef fût à vous et qu'elle fût chargée de vos marchandises, si vous en descendriez ? » et ils répondirent tous « que non, car ils aimeraient mieux mettre leur corps à l'aventure que d'acheter une nef quatre mille livres et plus. » — « Et pourquoi, reprit le roi, me conseillez-vous donc que je descende ? »

— « Parce que, firent-ils, ce n'est pas jeu égal ; car or ni argent ne peut équivaloir à votre personne, à celle de votre femme et de vos enfants qui sont à bord. » Alors le roi, se retournant vers les principaux passagers, dit : « Seigneurs, j'ai ouï votre avis et celui de mes gens. Or, maintenant je vous dirai le mien qui est tel, que si je descends du vaisseau, il y a ici telles personnes au nombre de cinq cents et plus qui n'y voudront non plus rester et qui demeureront en l'île de Chypre, par peur du péril, car il n'y a homme qui autant n'aime sa vie comme je fais la mienne, et ils courront risque de ne jamais rentrer en leur pays. C'est pourquoi j'aime mieux mettre ma personne et ma femme et mes enfants en la main de Dieu que de faire tel dommage à tant de monde qu'il y a ici. » Saint Louis acheva donc le voyage, qui fut de plus de deux mois encore, sur cette grande nef si maltraitée, ramenant, suivant le conseil de Joinville, le menu peuple en la compagnie duquel il était allé.

En avons-nous fini avec Louis IX le croisé ? Non ; le pieux roi gardera au fond de son cœur le souvenir amer de sa première croisade ; c'est à lui, pense-t-il, qu'a tenu l'insuccès ; Dieu ne l'a point jugé digne d'une si sainte entreprise ; peut-être sera-t-il plus favorable à un second effort. Pendant seize ans ce vœu de reprendre la croix demeurera caché dans son cœur. Il n'en sortira qu'au jour où le roi de France aura si bien gouverné son royaume et fondé tant d'utiles établissements qu'il pourra donner satisfaction à sa foi. Mais la croisade de Tunis, dont Louis IX doit être une des

premières victimes, ne veut pas un long récit ; le saint y apparaîtra plus encore que le héros, et il nous faut auparavant considérer en lui ce caractère sacré de justice qui le fit respecter de toute l'Europe et lui mérita l'amour de ses sujets.

VI

Louis IX le
Justicier.

Un moine cordelier, raconte Joinville, vint vers le roi au château d'Hyères, à son retour d'outre-mer, et pour l'instruire, dit en son sermon qu'il avait lu la Bible et les livres qui parlent des princes infidèles, et qu'il n'avait jamais trouvé, soit chez les croyants, soit chez les infidèles, qu'aucun royaume se fût perdu ou eût changé de maître autrement que par défaut de justice. « Or, fit-il, que le roi y prenne garde, qu'il rende bonne et prompte justice à son peuple, et que pour cela Notre-Seigneur lui permette de conserver son royaume en paix tout le cours de sa vie. »

Ce moine était, comme on voit, un hardi prédicateur ; c'était aussi un saint homme, car il ne voulut demeurer à la cour qu'une seule journée, quelque prière que lui fit le roi. Il pouvait, au reste, s'en aller content ; sa parole était tombée sur le cœur le mieux préparé qui fut jamais à l'enseignement de la justice, et sa bénédiction devait s'accomplir sur ce règne pacifique.

La justice, en effet, a été si bien le caractère de saint Louis qu'elle préside à tous les actes de son règne, sanctionne toutes ses relations avec les peuples étrangers, consacre ses rapports avec ses vassaux et ses

sujets, et se montre profondément inscrite dans les ordonnances et établissements qui réglèrent et apaisèrent les mœurs violentes du treizième siècle.

Ce roi *apaiseur*, comme l'appelle Joinville, voulut d'abord réparer à l'égard des vaincus de son grand-père, Philippe-Auguste, ce qu'il croyait être l'abus de la victoire. Il ne craignit pas de restituer aux rois d'Angleterre et d'Aragon quelques-unes des conquêtes de son aïeul, malgré les conseils contraires des habiles. Il rechercha les seigneurs spoliés dans la guerre des Albigeois, et s'efforça de les dédommager. Dans toutes ces transactions, il usa de sa loyauté accoutumée, qui apparaît si bien dans ce récit de Joinville : « Un jour, le seigneur de Trie remit au conseil des lettres, lesquelles disaient que le roi avait donné aux héritiers de la comtesse de Boulogne, qui était morte récemment, le comté de Dammartin. Le sceau de la lettre était brisé, si bien qu'il ne restait plus que la moitié des jambes de la figure du sceau du roi et le marchepied sur lequel le roi tenait ses pieds. Le roi nous le montra à tous, qui étions de son conseil, pour que nous l'aïdassions de nos avis. Nous dîmes tous, sans nul débat, qu'il n'était pas tenu de mettre la lettre à exécution. Alors il dit à Jean Sarrasin, son chambellan, qu'il lui donnât la lettre. Quand il la tint, il nous dit : « Seigneurs, voici le sceau dont je me servais avant que j'allasse outre-mer, et voit-on clair par ce sceau que l'empreinte brisée est semblable au sceau entier ? je n'oserais donc en bonne conscience retenir ledit comté. »

Sa politique
équitable.

« C'est mauvaise chose, disait-il une autre fois à ses

conseillers, de prendre le bien d'autrui; car, ajoutait-il en riant, le mot *rendre* est si rude que rien que le nom écorche la gorge par les R qui y sont. »

Il ne voulait par ces actes solennels de justice que satisfaire sa conscience; il se trouva que sa justice eut le succès de la plus profonde politique. Le renom de son équité s'étendit dans toute l'Europe, et des témoignages d'estime, de confiance et de déférence lui vinrent de toutes parts. Les papes lui offrirent deux couronnes, celle de l'empire et celle des Deux-Sicules; il les refusa. Le roi et les barons d'Angleterre le prirent pour arbitre, et il intervint entre eux avec la bonne volonté de mettre fin à leurs différends, sans s'arrêter aux représentations de ses conseillers. « Il ne faisait pas bien, disaient ceux-ci, de ne pas laisser les étrangers se faire la guerre et s'appauvrir, ce qui leur ôterait les moyens de lui courir sus. » Et le roi leur répondait « qu'ils ne disaient pas bien, car, ajoutait-il, si les princes voisins s'apercevaient que je les laissasse guerroyer, ils se pourraient aviser entre eux et dire : — Le roi, par sa malice, nous laisse guerroyer. Il en arriverait que par la haine qu'ils en auraient contre moi, ils me feraient la guerre, dont je pourrais bien me trouver mal, sans parler de la haine de Dieu, que je m'attirerais, qui dit : — Bénis soient les apaiseurs ! »

En même temps qu'il faisait de l'équité le fond de sa politique, il imposait à ses sujets des règles de justice inconnues en ces temps de violence. En sage qu'il était, il n'introduisit cependant ces réformes qu'avec mesure et ne substitua que peu à peu le droit à la force; mais

Soins qu'il
donne à
l'adminis-
tration de
la justice
dans son
royaume.

il sut faire en sorte que le régime connu sous le nom de féodalité¹ atteignit sous son règne toute la régularité et la justice qu'il comportait.

Les seigneurs avaient le droit de guerre privée; le duel judiciaire, où la supériorité de force qui avait servi à faire le mal servait ensuite à le consacrer, était en grand usage. Saint Louis, qui pensait qu'on tentait ainsi criminellement Dieu, porta une atteinte décisive

¹ Nous avons dit au chapitre de la *Chevalerie* que, dans le désordre qui suivit les démembrements successifs de l'empire de Charlemagne, chaque seigneur vivait comme indépendant sur sa terre ou *fief*. Voici comment s'était établi ce régime qu'on a appelé la féodalité. Le chef barbare qui, en Germanie, donnait à ceux qui lui étaient particulièrement dévoués, ses *leudes* ou *fidèles*, des armes de choix en récompense de leurs services, leur distribua après la conquête les terres des vaincus. Il les y établit à la condition qu'en temps de guerre ils répondraient à son appel et en diverses circonstances lui payeraient certaines redevancés. Ces leudes ou compagnons du roi firent de même à l'égard de leurs propres *fidèles*, de telle sorte que vers le onzième siècle nous voyons en France un suzerain qui est le roi, des vassaux de tout degré qui sont les leudes du roi, enfin les fidèles de ces leudes, reliés tous entre eux par des droits et des devoirs réciproques; car si le vassal devait à son suzerain le service militaire et les aides coutumières, le suzerain devait à ses vassaux justice et protection. Chaque seigneur ou vassal était donc maître sur son fief, à la condition de remplir les devoirs stipulés envers son suzerain. Il administrait les vilains et les serfs dont nous avons parlé plus haut, et qui n'entraient pas dans le système féodal, parce qu'ils n'étaient pas nobles. Ceux-ci lui étaient de véritables sujets qu'il pouvait gouverner bien ou mal, jusqu'à ce que la royauté, assez forte pour intervenir entre le seigneur et ses administrés, assez équitable pour apparaître comme une grande magistrature de paix, eût fait reconnaître son droit d'ingérence et commencé, par une alliance naturelle avec les *vilains*, devenus *communiars*, la révolution qui devait peu à peu ruiner à son profit le système féodal.

à la guerre privée et au duel, en autorisant l'appel d'une des deux parties à la justice royale. Cette justice royale, il voulut qu'elle fût digne de son nom, et grâce aux soins qu'il apporta à bien composer sa cour, à choisir ses baillis, à exercer sur eux une sévère surveillance, l'autorité des juges royaux prit en peu de temps une grande place dans l'estime publique. On vint à eux de toutes parts, car, comme disait un cadi arabe : « Lorsque vous voulez attirer des pigeons, vous jetez du grain, et les pigeons viennent; voulez-vous appeler des hommes, semez la justice, et ils viendront. » La royauté reconquit ainsi le droit le plus *majestatif*, suivant le mot d'un chroniqueur, celui de dire en justice le dernier mot.

Pour mieux relever la condition du juge, Louis IX voulut lui-même, comme on sait, en remplir les fonctions. C'est ainsi que Joinville nous le représente, assis au pied de son lit, au retour de la chasse, écoutant les plaintes des plaideurs mécontents. D'autres fois, c'est au jardin du Louvre, qu'il vient, avec son manteau de cendal noir et son toquet de cygne blanc, juger les différends du peuple qui l'entoure. Enfin, ajoute l'ami et le biographe du saint roi, « maintes fois advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après la chasse, s'acôtoyait à un chêne et nous faisait nous asseoir autour de lui. Tous ceux qui avaient affaire venaient alors lui parler, sans empêchement d'huissier ni autre, et lors, il leur demandait de sa bouche : Y a-t-il quelqu'un qui ait ici partie (c'est-à-dire procès) ?

Tous ceux qui avaient affaire en justice se levaient, et alors il disait : « Taisez-vous tous, et on vous délivrera l'un après l'autre ; » et lors il appelait monseigneur René de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Villette, et disait à l'un d'eux : « Délivrez-moi cette partie ; » et quand il voyait quelque chose à corriger en la parole de ceux qui parlaient pour lui, lui-même le corrigeait de sa bouche. »

S'il était le juge de paix du chêne de Vincennes, Louis IX était aussi le rude justicier qui voulait « que la justice fût bonne et raide et n'épargnât pas plus le riche homme que le pauvre. » Un marchand ayant été dévalisé en plein jour sur un chemin de la seigneurie de Vernon, il condamna le seigneur à le dédommager. Enguerrand de Coucy avait fait pendre trois jeunes gens qui avaient chassé dans ses bois ; le roi le fit arrêter et juger. Tous les grands vassaux réclamèrent et appuyèrent la demande qu'il faisait du duel judiciaire ; mais le roi la rejeta, disant que bataille n'était pas voie de droit. Comme un de ces seigneurs s'écriait ironiquement : « Si j'avais été le roi, j'aurais fait pendre tous les barons, car, un premier pas fait, le second ne coûte guère ; » le roi le reprit en ces termes : « Comment, vous dites que je devrais faire pendre mes barons ? Certainement, je ne les ferai pas pendre, mais je les châtierai s'ils méfont. »

Citons un dernier trait qui marque comment le saint roi savait aller jusqu'aux dernières rigueurs. Un vendredi saint, tandis qu'il lisait le Psautier, les parents d'un gentilhomme condamné à mort vinrent lui deman-

der la grâce du coupable, lui représentant que ce jour était un jour de pardon: Le roi posa le doigt sur le verset où il en était : « *Beati qui custodiunt iudicium, et justitiam faciunt in omni tempore* (Heureux ceux qui respectent l'arrêt des juges, et appliquent la justice à tout instant de leur vie). » Puis il fit venir le prévôt de Paris et continua sa lecture. Le prévôt lui ayant appris que les crimes du condamné étaient irrémissibles, saint Louis ordonna qu'il fût sur-le-champ conduit au supplice.

Il respectait, comme nous voyons, l'arrêt des juges ; il pratiquait aussi, suivant le précepte, la justice à tout instant de sa vie, même au milieu des violences de la guerre. Dans la guerre de Saintonge, alors qu'il soumettait à son autorité les seigneurs unis aux Anglais, on lui amena un fils naturel du comte de la Marche, le chef des rebelles, avec quarante et un chevaliers. On voulait les pendre sur l'heure, mais saint Louis en décida autrement : « Ils ne méritent point la mort, dit-il, lui pour avoir obéi aux ordres de son père, ses compagnons pour avoir fidèlement servi leur seigneur. » Une autre fois, un certain Hertaud, à qui le roi d'Angleterre avait confié la garde d'un château fort de Saintonge, ne voulut point le rendre, bien qu'il se vît dans l'impossibilité de résister à l'attaque, avant d'être relevé de la foi qu'il avait jurée à son seigneur. Lorsqu'il le fut, il vint trouver le roi de France, les cheveux en désordre, les yeux rouges de pleurs. « Sire roi, lui dit-il, la colère de Dieu m'oblige, bien malgré moi, de me réfugier en l'asile de votre miséricorde; je suis abandonné à

moi-même : que Votre Excellence reçoive donc mon château et sa garnison. — Ami, répondit le roi de France, d'un visage serein, je sais pourquoi tu es allé auprès de ton seigneur, le roi des Anglais, et quelles paroles tu lui as dites ; tu t'es loyalement conduit ; je te reçois de bon cœur avec ce qui t'appartient ; le sein de la miséricorde doit s'ouvrir à de pareilles actions. » C'est ainsi que saint Louis trouvait dans son équité chrétienne le sentiment délicat de l'honneur militaire et le respect du courage malheureux.

Cependant le meilleur juge est faillible : saint Louis fut partial une fois sans le savoir. « A son débarquement à Hyères, au retour de la croisade, tandis que le roi cherchait à se procurer des chevaux pour revenir en France, l'abbé de Cluny lui présenta deux palefrois qui valaient bien cinq cents livres, un pour lui et un pour la reine. Quand il les eut présentés, il dit au roi : — « Sire, je viendrai demain vous parler de mes affaires. » Le lendemain en effet l'abbé revint. Le roi l'écouta très-attentivement et très-longuement. Quand l'abbé fut parti, je vins au roi et lui dis : — « Je veux vous demander, s'il vous plaît, si vous avez écouté plus débonnairement l'abbé de Cluny parce qu'il vous donna à Hyères ses deux palefrois. » Le roi pensa longuement et me dit : « Vraiment, oui. » — « Sire, repris-je, savez-vous pourquoi je vous ai fait cette demande ? » — « Pourquoi ? » — « Parce que, Sire, je vous conseille de défendre à vos juges de rien prendre de ceux qui auront des affaires ; car soyez certain que, s'ils prennent, ils écouteront plus volontiers et plus

diligemment ceux qui leur donneront, comme vous avez fait pour l'abbé de Cluny. »

Arrêtons-nous à cette scène charmante qui nous montre le bon roi pensant longuement et avouant avec ingénuité sa complaisance à écouter le plaideur libéral.

VII

Louis IX le
Saint.

Nous avons admiré dans Louis IX le héros et le roi. Le saint est encore plus digne de nos hommages. Mais comment dire la sainteté de Louis sans reprendre sa vie tout entière ? N'est-ce pas d'elle que procèdent la sagesse du roi, le courage du croisé et l'équité du juge ? « Sa piété qui était celle d'un anachorète, nous dit Voltaire, peu suspect en ces matières, ne lui ôta aucune vertu de roi, et il apprit ainsi au monde que les scrupules d'une âme toujours en la présence de Dieu se pouvaient accorder avec les devoirs du chevalier, du magistrat, du politique. »

Sa piété.

Sans revenir cependant sur le récit d'un si beau règne, goûtons le charme de cette piété qui donne à toutes les paroles du saint roi tant de douceur et d'ingénuité. Nul sermonneur n'eut jamais plus d'onction et à la fois plus d'indulgence.

Un jour il demande à Joinville qu'est-ce que Dieu ? « Je répondis, nous dit celui-ci : — « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut être. » — « Vraiment ? » reprit le roi, c'est bien répondu ; car cette réponse que vous avez faite est écrite en ce livre que je tiens en main. Et je vous demande, dit-il, lequel vous aime-

riez mieux ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel? » Et moi qui jamais ne lui mentais, je répondis « que j'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. » Alors suit une douce réprimande de Louis, qui attend pour la faire. d'être seul avec Joinville : « Comment m'avez-vous dit cela ? » Et je lui dis qu'encore je le disais ; et il reprit : « Vous parlez sans réflexion, comme un étourdi, car il n'y a de si vilaine lèpre comme celle d'être en péché mortel. Quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps, mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain qu'il ait eu tels repentirs que Dieu lui ait pardonné. Aussi grande peur doit-il avoir que cette lèpre lui dure autant que Dieu sera en paradis. Ainsi je vous prie, ajouta-t-il, tant que je puis, que vous ayez à cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, d'aimer mieux que tout mal de lèpre et toute autre maladie advienne à votre corps, plutôt que le péché mortel advienne à votre âme. »

« Il me demanda encore si je lavais les pieds aux pauvres le jour du grand jeudi (jeudi saint). « Sire, lui dis-je, en malheur, jamais les pieds de ces vilains ne laverai-je. » — « Vraiment ? reprit-il ; c'est mal parlé, car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre enseignement ; aussi je vous prie, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à laver les pieds des pauvres. »

On pourrait citer bien d'autres propos où se marquent la piété et le tour moralisant du saint roi. Bornons-nous à ces dernières paroles qu'il écrivit pour sa fille :

« Chère fille, la mesure par laquelle nous devons Dieu aimer est de l'aimer sans mesure. »

C'est bien ainsi qu'aimait et priait le saint roi dont la merveilleuse petite église, la Sainte-Chapelle, érigée pour recevoir la couronne d'épines, a vu les larmes pieuses et les mystiques extases. Il ne pouvait, dit le confesseur de la reine Marguerite, rassasier son cœur d'oraisons et de prières ; il restait souvent si longtemps prosterné qu'en se relevant, il était saisi de vertige et disait tout bas au chambellan : « Où suis-je ? » Tout le temps qu'il ne donnait pas aux affaires il l'appliquait à la lecture et à la contemplation. Il se faisait lire, pendant le repas, l'Écriture et les Pères, surtout saint Augustin, et « lorsqu'il avait soupé, il faisait chanter complies, puis il retournait en sa chambre, et faisant asseoir ses enfants devant lui, il leur montrait les exemples des princes anciens qui par convoitise avaient été déçus, ou par luxure, par orgueil et autres vices, avaient perdu leurs royaumes. » (*Les Grandes Chroniques de Saint-Denis.*)

Quand on se reporte à tout ce que fit d'utile ce saint roi, il faut bien reconnaître que sa piété fut le principe et la source de sa force, et qu'il sortait de ses longues prières plus appliqué au travail et plus ardent au bien. Moins juste que ne l'a été l'histoire, une certaine femme, nommée Sarrette, qui plaidait en la cour du roi, lui dit un jour : « Fy ! fy ! devrais-tu être roi de France ? moult mieux serait qu'un autre fût roi que toi, car tu es roi seulement des prêtres et des clercs. »

« Les sergents du benoit roi, ajoute le confesseur de la

reine en son Histoire, la voulaient battre et mettre dehors. Mais Louis défendit qu'ils la touchassent, et lui répondit en souriant : « Certes, tu dis vrai, je ne suis pas digne d'être roi, et s'il avait plu à Notre-Seigneur, mieux eût valu qu'un autre fût roi, qui mieux sût gouverner le royaume. » Et il commanda à l'un de ses chambellans de donner de l'argent à cette femme.

Quant à nous, nous savons que la sainteté de Louis IX ne s'arrête pas à l'extase et qu'elle est active et compatissante. Qui peut, en effet, mériter mieux que lui le nom de roi-aumônier, si l'on considère les établissements charitables qu'il a fondés, la libéralité de ses dons, les soins qu'il prodiguait lui-même aux malades et aux infirmes ?

Ses bonnes
œuvres.

Il fonda plusieurs hôpitaux, entre autres les Quinze-Vingts de Paris pour trois cents aveugles, et des maisons de refuge pour « une grande quantité de femmes qui, par pauvreté, s'étaient mises et abandonnées au péché de luxure. Partout où il allait en son royaume, il visitait les pauvres églises, les *maladreries* et les hôpitaux, et s'enquérail des pauvres gentilshommes, des pauvres jeunes veuves, des pauvres jeunes filles à marier, et leur faisait largement donner de ses deniers, et aux pauvres mendiants faisait donner à boire et à manger, et maintes fois lui-même leur coupait du pain et leur versait à boire. Il avait communément cent vingt pauvres qui étaient repus chaque jour en sa maison, quelque part qu'il fût ; il leur faisait distribuer de ses propres viandes, et, aux vigiles des quatre grandes

fêtes annuelles, il les servait avant de boire ou de manger. Aucuns de ses familiers murmuraient parfois de ce qu'il faisait de si grands dons et aumônes, et disaient qu'il y dépensait moult ; mais le bon roi répondait qu'il aimait mieux dépenser moult en aumônes qu'en bombances et vanités. » (*Vie de saint Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite.)

Sainteté de
sa mort.

C'est enfin à l'heure de sa mort que la sainteté de Louis IX apparaît dans tout son éclat.

Il avait une dernière fois réuni une armée et une flotte et tenté d'accomplir son vœu sacré, la délivrance de la Terre sainte. Trompé par les conseils intéressés de son frère, Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, et pensant que l'Égypte tirait sa force des chevaux et des armes que lui envoyait Tunis, il avait opéré une descente en Afrique, près des ruines de Carthage. Bientôt les croisés campés dans une plaine ardente, exposés aux rayons du soleil d'Afrique, au vent du désert, à la putréfaction exhalée de nombreux cadavres, ne tardèrent pas à être décimés par la peste. Le comte de Vendôme, le sire de Montmorency et bien d'autres barons et chevaliers avaient succombé presque aussitôt. Tristan, ce fils du roi né à Damiette, était mort après eux, et le légat du pape l'avait suivi. « Le bon roi lui-même fut pris d'une maladie de flux de ventre, ainsi que monseigneur Philippe, son fils aîné. Il se mit au lit et connut bien qu'il devait décéder de ce monde en l'autre : lors, il appela messeigneurs ses enfants, et quand ils furent devant lui, il adressa la parole à son fils aîné et lui donna des enseignements qu'il lui com-

manda de garder comme la meilleure part de son héritage ; lesquels enseignements il écrivit peu après de sa propre main.

« Beau fils, lui dit-il, la première chose que je t'enseigne et commande à garder, c'est que de tout ton cœur et en toutes choses tu aimes Dieu, car sans cela nul homme ne peut être sauvé, et garde-toi de faire choses qui lui déplaisent, à savoir péchés ; car tu devrais plutôt désirer à souffrir toutes manières de tourments que de pécher mortellement. Aie le cœur doux et piteux aux pauvres et ne boute pas trop grandes tailles ni subsides sur ton peuple, si ce n'est par nécessité et ton royaume défendre. Fais justice et droiture à chacun, tant au pauvre comme au riche. Regarde diligemment comme tes sujets vivent en paix et droiture sous toi, surtout dans les bonnes villes et cités, et maintiens leurs franchises et libertés, les tenant en faveur et amour. Prends garde souvent à tes baillis, prévôts et autres officiers ; enquiers-toi de leur gouvernement..... Et te supplie, mon enfant, que tu aies de moi souvenance, ainsi que de ma pauvre âme, et me secoures par messes, oraisons, prières, aumônes et bienfaits par tout ton royaume ; et je te donne toute bénédiction que jamais père puisse donner à son enfant. »

Puis le saint roi se fit mettre sur un lit couvert de cendres, et tendant ses mains jointes au ciel, il dit : « Beau sire Dieu, aie merci de ce peuple qui ici demeure et le conduis en son pays, qu'il ne tombe en la main de ses ennemis et qu'il ne soit entraîné à renier ton

saint nom. » Il croisa ses mains sur sa poitrine, et, regardant le ciel, il rendit à Dieu son âme à la même heure que Notre-Seigneur Jésus-Christ rendit l'esprit en l'arbre de la croix.

Ainsi, en finissant, l'âge des croisades, l'âge héroïque de la chrétienté avait trouvé en saint Louis sa plus parfaite image et sa gloire la plus pure. Cette gloire du pieux roi, si grande de son vivant, alla croissant d'âge en âge, et pendant des siècles le peuple demanda qu'on en revint aux bonnes coutumes de son règne. L'Église, consacrant la voix publique, fit un saint du roi vénéré, et attacha ainsi à la couronne de France un souvenir de bénédiction, qui s'est mêlé à sa gloire et à ses malheurs; souvenir sacré qu'invoquera sur l'échafaud du dernier roi le confesseur de Louis XVI : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

DU GUESCLIN ET JEANNE D'ARC

1364-1380.

1429-1431.

De saint
Louis à Du
Guesclin.
Guerre de
Cent ans.

Depuis Louis VI le Gros, la France avait été gouvernée par des rois habiles et sages, qui avaient reconquis toutes les provinces anglaises, sauf la Guyenne, soumis les seigneurs à leur autorité, et protégé dans son

travail la bourgeoisie, qui commençait à faire la richesse et la force de l'État.

Les premiers rois de la race des Valois (qui succéda aux descendants directs de Hugues Capet ¹), Philippe VI et Jean II, n'imitèrent point l'exemple de Philippe-Auguste et de saint Louis. Au lieu de mettre leur gloire dans le bon gouvernement du royaume, ils dissipèrent les finances de l'État par leur prodigalité, et lorsque la longue guerre avec l'Angleterre, qui devait durer plus de cent ans (1337-1453), commença, ils ne surent point défendre la France contre l'invasion de l'ennemi. S'ils eurent le courage du chevalier, ils n'eurent point la prudence et l'habileté du capitaine qui gagnent les batailles.

Jamais, cependant, la France n'eut plus besoin de chefs expérimentés, car les Anglais se portèrent à cette guerre avec la plus vive passion. Ils voulaient reprendre leurs anciennes provinces, et leur roi Édouard II, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, comme Philippe de Valois l'était par son père, osait prétendre à la couronne de France. Il faillit même y mettre la main. Vainqueur aux batailles de Crécy et de Poitiers, maître du roi Jean II, qui avait été fait prisonnier, il

¹ Charles IV, le dernier des descendants directs de Hugues Capet, n'ayant laissé qu'une fille (et les femmes ne régnaient point en France), une assemblée de barons et de notables de Paris et des principales villes reconnut pour roi Philippe de Valois. Ce prince, comme on le voit, chef d'une branche collatérale, appartenait aussi à la famille capétienne, dont la descendance directe avait régné de 987 à 1328. — La nouvelle dynastie des Capétiens Valois régnera de 1328 à 1589.

obtin, au traité de Brétigny (1360), tout le pays, au sud de la Loire. Il convoitait le reste, et ne trouvait point d'obstacle à son ambition dans un royaume démembré et ruiné.

DU GUESCLIN

1364-1380.

« Il n'y a femme en France, sachant filer, qui ne file pour une rançon. »

Du Guesclin au prince de Galles.

« En quelque lieu que vous fassiez la guerre, que les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne soient pas vos ennemis. »

Du Guesclin à ses soldats.

I. — Charles V et Bertrand Du Guesclin. — Du Guesclin conduit les grandes compagnies en Espagne. — II. Du Guesclin connétable de France; Bataille de Pont-Valain; combat de Chizé. — III. Mort de Du Guesclin.

I

Charles V
le Sage et
Du Gues-
clin.

Heureusement pour la France, au prodigue et à l'imprudent Jean II succéda Charles V le Sage. Dissemblable en tout de son père, il était économe, il recher-

chait les hommes expérimentés qui pouvaient lui donner d'utiles conseils, il réfléchissait mûrement avant d'agir. Trop débile pour manier une épée ou monter à cheval, il sut diriger la guerre du fond de sa chambre de l'hôtel Saint-Paul, et choisit pour commander ses armées un heureux et intrépide capitaine, le Breton Bertrand Du Guesclin.

Du Guesclin sortait d'une vieille mais assez pauvre maison de Bretagne. Il n'avait pas la mine d'un brillant chevalier, c'était un rude compagnon à tête carrée, avec de petits yeux enfoncés, les épaules larges, la taille courte et trapue, « mal gracieux de visage et de corsage, » dit son historien. Son enfance avait été singulièrement turbulente. Ses parents ne l'aimaient pas à cause de sa laideur, de son humeur brutale et malicieuse, de son opiniâtreté à ne rien apprendre. Il se plaisait à courir les villages voisins, formait les petits paysans en bandes, les mettait aux prises, et battu ou battant, rentrait au château les mains et le visage en sang, les habits en lambeaux. Jeune homme, il désirait ardemment prendre part aux tournois où les chevaliers luttaient entre eux devant les dames; il ne lui manquait qu'un bon cheval et des armes. Un jour (c'était dans une grande fête donnée à Rennes et où son père l'avait conduit) il vit sortir de la lice un chevalier qui était de ses parents; il le suivit en son logis, et le conjura de lui prêter son armure et son cheval. A peine armé, il courut au tournoi et désarma quinze tenants. Une seule fois il avait redressé sa lance et refusé de jouter; on sut pourquoi lorsqu'il eut relevé

Jeunesse
de Bertrand

la visière de son casque et se fut fait connaître : il n'avait pas voulu, par respect, lutter contre son père. Dès ce moment, suivi de quelques compagnons dévoués, il avait fait une guerre de surprises et d'embuscades aux Anglais qui couraient le pays ; sa force de corps, sa hardiesse, son intrépidité, lui avaient bientôt valu la réputation d'un redoutable chef de bandes. C'est ce brave capitaine que sut s'attacher Charles V. A eux-deux, l'un qui était la tête, l'autre qui était le bras, ils devaient effacer la honte de Crécy et de Poitiers.

Charles V était trop prudent pour vouloir prendre de suite sa revanche. Il laissa la France respirer, et il se prépara peu à peu à recommencer la lutte avec l'Angleterre, dans de petites guerres contre les princes alliés des Anglais.

Du Guesclin
au service
du roi de
France.

Du Guesclin y fit merveille, et se montra le plus avisé des capitaines, en même temps qu'il était le plus vaillant des chevaliers. A la bataille de Cocherel (1364) qu'il gagna sur Charles le Mauvais, roi de Navarre, il feignit de prendre la fuite pour forcer l'ennemi d'abandonner une bonne position qu'il occupait, et, se retournant tout à coup, il remporta une victoire complète. A l'affaire du château de Fougerey, il s'était déguisé en bûcheron, il avait caché ses soldats près de la place, et lui-même, escortant une voiture chargée, s'était rendu maître de la porte. S'il fut battu et fait prisonnier à la bataille d'Auray, dans la guerre de Bretagne, c'est parce qu'on se refusa à suivre ses conseils. Aussi le roi pensa-t-il qu'un si utile serviteur ne pouvait rester longtemps, sans dommage pour la France, entre les

maines des Anglais ; il se hâta de le racheter et l'employa à délivrer le royaume d'un fléau qui le ruinait.

Depuis la paix de Brétigny, les gens de guerre s'étaient réunis en bandes et en *grandes compagnies* pour vivre de pillage. Sous le nom de *routiers*, parce qu'ils détroussaient les voyageurs sur les routes, ou de *catereaux*, parce qu'ils étaient armés de longs couteaux, ils étaient véritablement maîtres du centre de la France. On ne pouvait les réduire par les armes ; à la fin du règne précédent, au combat de Brignais, près de Lyon, ils avaient défait une armée commandée par un prince du sang, Jacques de Bourbon. Charles V montra bien alors qu'il méritait le surnom de *sage* ou *avisé*.

Sur son invitation, Du Guesclin vint les trouver à Châlon-sur-Saône, et leur proposa d'aller chasser d'Espagne les Maures ou Arabes. En passant, ils pourraient punir Pierre le Cruel, roi de Castille, qui avait fait périr sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la reine de France, et ils mettraient à sa place son frère naturel, Henri de Transtamare, qui leur promettait de riches récompenses. Il leur parla du butin que leur vaudrait la guerre, leur fit honte de leurs pillages, et leur promit, s'ils voulaient le suivre à la croisade, l'absolution du pape.

Les routiers répondirent avec des acclamations à son discours ; ils ne pouvaient, en effet, prendre un meilleur chef pour avoir à la fois honneur et profit. Ils débarassèrent donc la France de leur présence, obtinrent, en passant à Avignon, l'absolution du pape avec

Du Guesclin
conduisit les
grandes
compagnies
en Espagne.

deux cent mille livres d'or et franchirent les Pyrénées (1366). Du Guesclin rendit ce jour-là, à Charles V et à la France, le service le plus signalé ; les pauvres gens des campagnes du centre purent enfin relever les ruines de leurs chaumières dévastées.

Le départ des aventuriers était déjà un gain ; le succès de l'expédition en fut un autre. Si les choses n'allèrent pas toujours au gré de Du Guesclin, on n'en reconnut que mieux son mérite. Il avait vaincu une première fois Pierre le Cruel et mis sur le trône Henri de Transtamarre, lorsque le terrible prince de Galles, fils d'Édouard III, le vainqueur de Poitiers, se déclarant l'allié de Pierre, vint avec ses meilleures troupes provoquer l'armée franco-castillane, déjà diminuée. Notre sage Breton, dont les soldats étaient abondamment pourvus de toutes choses, voulait épuiser sans la combattre l'armée anglaise, qui manquait de vivres ; il dut céder aux représentations du roi de Castille et livrer bataille à Navarette. « Nous verrons, dit-il alors à un seigneur castillan qui se raillait de sa prudence, qui de nous deux ira plus avant au milieu des ennemis. » Comme il l'avait prévu, les troupes castillanes, peu solides, se laissèrent battre. Il fallut que Du Guesclin allât lui-même dégager à force de prouesses Henri de Transtamarre qui était en grand danger d'être pris. Quand il eut pourvu à la retraite du roi, notre héros réunit une poignée de chevaliers français et aragonais et s'enfonça de nouveau au plus profond des ennemis. Ils percèrent jusqu'à l'étendard d'Angleterre, s'en saisirent, le foulèrent aux pieds de leurs

chevaux, puis, entourés par une nuée de combattants, ils se défendirent jusqu'à ce que le prince de Galles venant à eux leur cria : « Vaillants chevaliers, vous avez assez fait pour l'honneur; toute résistance est vaine : rendez-vous ! »

Tandis que les Anglais rétablissaient Pierre le Cruel sur son trône, Du Guesclin alla tenir prison à Bordeaux. Le prince de Galles savait trop quel redoutable adversaire il était pour le mettre à rançon, mais le rusé Breton sut l'y contraindre, et voici comment il s'y prit. Il dit un jour au prince : « Depuis que je suis ici, je me trouve le premier chevalier du monde, car on raconte partout que vous n'osez me mettre à rançon. » Le prince, piqué de ce propos, lui répondit qu'il le laissait libre de se racheter, et, en ennemi courtois, lui permit de fixer lui-même le prix de sa rançon. « Pas moins de cent mille francs » (plus d'un million d'aujourd'hui), reprit Du Guesclin ; et comme l'Anglais s'étonnait de la somme, Du Guesclin ajouta : « Monseigneur, le roi de Castille en payera la moitié, et le roi de France le reste ; et si ce n'est pas assez, il n'y a femme en France sachant filer qui ne file pour ma rançon. »

A peine libre, Du Guesclin retourna en Castille et mit enfin, par la victoire de Montiel (1369), Henri de Transtamarre en possession définitive du trône de Castille. C'était un échec pour l'Angleterre et pour nous un honneur en même temps qu'un profit, car le roi Henri se montra reconnaissant et aida plus tard Charles V du secours de sa flotte.

II

Le temps était venu où Du Guesclin, le héros de la guerre d'Espagne, allait être le libérateur de la France. Il avait été forcé par Charles V de recevoir l'épée de connétable, signe du commandement général des armées, bien qu'il s'en fût défendu sur ce qu'il était un pauvre chevalier, ayant à craindre l'envie et ne pouvant prétendre à commander au-dessus des propres frères et neveux du roi : « Messire Bertrand, avait répliqué Charles, ne vous excusez pas ainsi, car je n'ai frère, ni neveu, ni baron, ni comte en mon royaume qui ne vous obéisse, et s'il en était aucun, il me courroucerait fort ; prenez donc cette épée, je vous en prie. » Du Guesclin l'accepta et s'en servit dignement.

Charles V, qui savait si bien choisir ses serviteurs, était prêt à reconquérir sur les Anglais les provinces cédées par le traité de Brétigny. Il avait remis l'ordre en France, il avait refait son trésor. Rien ne lui manquait pour prendre sa revanche de la journée de Poitiers. Il déclara donc la guerre à Édouard III, en se proposant de la conduire avec la plus grande prudence et de ne rien commettre au hasard (1369).

Bataille de
Pont-Val-
lain. 1370

En effet, Bertrand, qui savait à l'occasion se montrer si audacieux, n'opposa aux Anglais qu'une sage défensive, les laissant se ruiner eux-mêmes dans leurs longues marches à travers le royaume, les harcelant sans leur livrer bataille, et les décimant par de petits

combats de chaque jour. Ils vinrent jusqu'à Paris, bien clos et bien défendu, sans que le roi s'en émut, et il leur fallut s'en aller quand ils eurent brûlé et mangé ce qu'on n'avait pas mis à l'abri derrière les murs des villes. « Laissez-les aller et se fouler, disait froidement Charles V; ils ne pourront tollir mon héritage par fumiers. » Ils s'étendirent, pour vivre, entre la Normandie et la Loire, sur un immense espace où il fut facile à Du Guesclin de les surprendre. Ils avaient osé, cependant, enhardis par l'inaction de l'armée française, envoyer au connétable un héraut, pour le provoquer à venir leur livrer bataille dans les plaines du Mans. Ce héraut, bien traité par Du Guesclin, but tant de rasades qu'il tomba ivre-mort. Aussitôt notre Bertrand, qui se souvenait de ses anciens stratagèmes de chef de routiers, fit monter ses gens à cheval, leur donnant à porter en croupe les archers et les fantassins, et franchit en toute hâte, par une nuit sombre et sous une pluie glaciale, les douze lieues qui le séparaient des lignes anglaises de Pont-Valain. Arrivé à la lisière du bois qui dérobait sa présence à l'ennemi, il fit mettre pied à terre, laissa les chevaux dans le bois, ordonna de couvrir les cuirasses pour approcher de plus près l'ennemi sans être aperçu, et tout à coup, poussant son terrible cri de guerre : *Notre-Dame Guesclin!* il tomba au milieu du camp anglais endormi. Dix mille Anglais furent ainsi en quelques heures tués, pris ou dispersés (1370).

Il montra alors autant de promptitude à profiter de sa victoire qu'il avait mis de sage lenteur à attendre

l'occasion propice. Il emporta la ville de Bressuire sans machines, sans échelles, montant le premier à l'assaut à l'aide de dagues et d'épées enfoncées dans la muraille, sous une pluie d'huile bouillante et à travers une grêle de pierres et de madriers. Il poussa aussitôt sur Saumur, d'où il chassa les Anglais, et acheva de les détruire au milieu des marais du Poitou. Une campagne de six semaines avait délivré toutes les provinces au nord de la Loire.

Combat
de Chizé,
1372.

Dès lors on reprit confiance dans le royaume et on ne craignit plus de rencontrer ces Anglais qu'on avait crus invincibles. Du Guesclin, mêlant habilement l'audace à la temporisation, détruisit ou usa les nouvelles armées qu'Édouard III fit passer en France. Il se montra tour à tour l'habile chef de bandes, passé maître en ruses de la guerre, ou le connétable, obéi de tous, sachant retenir la fougue imprudente des chevaliers et menant à bien, sans batailles, de longues campagnes. En 1372, à Chizé, dont il faisait le siège, il se trouva assiégé lui-même par une armée anglaise. Il était pris ainsi entre la garnison de la place et l'armée de secours. Il entoura son camp de fortes palissades, attendit plusieurs jours, puis forma sans bruit son armée en trois corps. Tout à coup les Anglais virent tomber les palissades et apparaître par trois points différents les colonnes françaises ; ils eurent à peine le temps de se reconnaître et de se mettre en ligne. Ils comptaient au moins sur une sortie de la garnison ; Du Guesclin y comptait bien aussi. Il avait fait cacher sous les tentes trois cents hommes

résolus, qui se jetèrent sur la garnison au moment où elle traversait le camp qu'elle croyait abandonné, la ramenèrent battant jusqu'au pont-levis de la place encore abaissé, y entrèrent avec elle et arborèrent au haut des tours le drapeau de la France. A cette vue, l'armée anglaise perdit courage et mit bas les armes. Cet heureux combat nous valut le Poitou et la Saintonge.

En 1373, une grande armée anglaise, débarquée à Calais, sous les ordres du duc de Lancastre, osa encore envahir la France. Le connétable la suivit pas à pas, la harcela dans sa marche à travers la Picardie, l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Limousin, la Guyenne, et la ruina sans lui livrer bataille. Quand elle entra à Bordeaux, elle était réduite à six mille hommes et hors d'état de rien entreprendre.

Une trêve fût signée après cette campagne mémorable. Le Prince Noir, qui précéda son père dans la tombe, et Édouard III, moururent à une année de distance (1376-1377), après avoir vu se ternir l'éclat de leurs victoires et se perdre les conquêtes que leur avait assurées le traité de Brétigny.

III

Quand les hostilités recommencèrent, Du Guesclin en reprit la conduite. C'était contre les Anglais que, tout jeune, il avait commencé à porter les armes; ce fut aussi contre eux qu'il combattit au dernier jour de

Mort de Du
Guesclin.

sa vie. Il avait reçu du roi la mission d'expulser les troupes anglaises qui tenaient encore quelques châteaux en Auvergne et dans le Languedoc. Comme il assiégeait Châteauneuf-Randon (1380), il fut atteint de la maladie dont il devait mourir. Il poussa néanmoins avec beaucoup de vigueur l'attaque de la forteresse investie et la contraignit à capituler. Le capitaine anglais qui y commandait fit serment de la rendre au connétable après six jours, s'il n'était secouru. Du Guesclin signa cette capitulation étendu sur sa couche et ne se releva plus.

Au sixième jour, le maréchal de Sancerre, qui avait pris le commandement, se présenta devant la ville et somma le gouverneur de lui remettre les clefs. « C'est à Bertrand Du Guesclin que j'ai promis de les rendre, répondit le capitaine anglais ; qu'il vienne donc les recevoir. » Mais instruit par Sancerre du triste état du connétable, il ajouta : « Eh bien, j'irai déposer moi-même entre ses mains les clefs d'une ville dont il est le vainqueur, et que je n'aurais rendues à nul autre qu'à lui. » Et il sortit de la place suivi de toute sa garnison, traversa l'armée française rangée en bataille, et pénétra jusque dans la tente du connétable agonisant. « Voici, dit-il en s'inclinant avec respect, les clefs de la ville dont le roi d'Angleterre m'a confié la défense, je les rends au plus brave chevalier qui ait vécu depuis cent ans passés. »

Après ce dernier hommage rendu par un loyal ennemi, Du Guesclin pouvait mourir ; il remplit ses devoirs de chrétien, puis il dit aux chefs de l'armée, qui

entouraient son lit en pleurant : « Je recommande à Dieu ma femme et mon roi, et comme je l'ai servi loyalement, que le seigneur Jésus m'accorde le pardon de mes péchés ! Adieu, mes amis ; Dieu vous donne un bon connétable, en état de vous faire acquérir de l'honneur, et qu'il vous souvienne, en quelque lieu que vous fassiez la guerre, que les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne sont point vos ennemis. » Il restait ainsi fidèle, au dernier moment de sa vie, à la pitié pour les pauvres gens des campagnes, qu'il avait ménagés dans la guerre, et qu'il avait sans cesse recommandés au roi, le suppliant de ne pas les fouler par de trop lourds impôts.

Charles V fit faire au grand capitaine de magnifiques obsèques. Il voulut que le corps du connétable fût enseveli à Saint-Denis dans les caveaux des rois, et mis au pied de la tombe qu'il avait fait préparer pour lui-même de son vivant.

Il ne devait point tarder à suivre le grand homme de guerre qui avait salué son avènement par la victoire de Cocherel, et l'avait servi avec tant d'honneur et de fidélité jusqu'au dernier souffle de sa vie. Deux mois après la mort de son connétable, il succombait aux fatigues d'un des règnes les plus laborieux de notre histoire (1380).

JEANNE D'ARC

1429-1431

« Jamais je n'ai vu sang de Français que les cheveux ne me levassent sur la tête ! »

« De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais je ne sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, et que Dieu enverra victoire aux Français. »

Jeanne d'Arc à ses juges.

- I. Jeanne d'Arc; Domrémy et Vaucouleurs. — II. Jeanne d'Arc à Chinon. — III. Orléans. — IV. Patay; Reims; sacre du roi. — V. Jeanne blessée devant Paris. — VI. Jeanne prisonnière à Compiègne. — VII. Rouen; procès de Jeanne; le bûcher. — VIII. Réhabilitation de Jeanne.

De Du
Guesclin à
Jeanne
d'Arc.

La France, reconquise par l'épée de Du Guesclin et restaurée par le gouvernement sage de Charles V, recombait, sous le règne de Charles VI (1380-1422), dans le plus déplorable état. La minorité, puis la démence du roi, les divisions des princes, le soulèvement des campagnes et des villes, tout semblait devoir ruiner le royaume. Le désastre d'Azincourt (1415), où la France

perdit sa dernière armée plus malheureusement encore qu'à Crécy et qu'à Poitiers, rendit aux Anglais les provinces qui leur avaient été enlevées par Du Guesclin. Enfin la plus puissante maison féodale, celle de Bourgogne, passa à l'ennemi et lui vint en aide pour démembrer le royaume. Si jamais on a pu faire entendre ce cri sinistre : « La patrie est en danger ! » ce fut alors.

Mais d'où le secours pouvait-il venir ? Le roi était un pauvre insensé. La reine Isabeau de Bavière avait, au traité de Troyes (1420), désavoué son fils, le légitime héritier de la couronne. A la mort de Charles VI (1422), un roi anglais, Henri VI, avait été proclamé roi de France dans l'antique abbaye de Saint-Denis, tandis que Charles VII, confiné au delà de la Loire, livrait aux Anglais, partout vainqueurs, quelques derniers combats, et semblait se résigner à la dépossession et à l'exil.

État de
la France à
l'évène-
ment de
Charles VII

Si la royauté fait défaut à la France, la noblesse pourra-t-elle la sauver ? Elle est restée sur le champ de bataille d'Azincourt ; c'est à peine si les survivants forment au *roi de Bourges*, comme on appelle le roi national, une petite armée incapable de tenir la campagne.

La bourgeoisie a cédé elle-même sous le malheur des temps : elle s'est faite Anglaise ; elle a livré Paris. Cependant, elle tient encore dans Orléans : ce sera, semble-t-il, son dernier effort.

Quant au peuple, y a-t-il une misère qu'il ne connaisse pas ? C'est sur lui que tout est tombé : le ra-

vage de l'ennemi, le pillage du routier, l'extorsion du seigneur s'armant pour la guerre ou levant le prix de sa rançon ; cependant, assure-t-on, il n'a point encore désespéré de la France. De vagues rumeurs lui promettent une prochaine délivrance. Une femme a perdu le royaume (c'était la reine Isabeau de Bavière), une jeune fille doit le sauver : voilà ce qu'on répète à la veillée du village ; mais qu'est-ce que cette espérance incertaine devant le mal qui va toujours croissant ?

La Loire, qui protégeait encore les provinces fidèles, était sur le point d'être franchie par les Anglais. Tout espoir de sauver Orléans semblait perdu. La meilleure partie de ses défenseurs, le comte de Clermont avec ses deux mille hommes, l'amiral de France, l'archevêque de Reims, avaient quitté cette ville, qu'on regardait déjà comme une ville prise. Il fallait, tout le monde le disait, un miracle pour sauver Orléans d'abord, la monarchie ensuite.

I

Jeanne
d'Arc, Dom-
rémy et
Vaucou-
leurs.

A ce moment même où l'on désespérait de l'avenir, la Providence suscitait, du fond des campagnes, le plus faible et le plus humble des instruments, une jeune fille, pour le salut de la France.

Jeanne d'Arc était née au village de Domrémy, près de Vaucouleurs, dans la Marche de Lorraine. Son

père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée, étaient gens de labour. Jeanne ne savait ni lire ni écrire, mais elle cousait et filait aussi bien que femme de France ; quand son tour était venu, elle gardait dans la prairie commune le troupeau du village. Elle allait souvent à l'église à laquelle touchait le jardin de son père. Elle y priait le matin, y revenait encore prier le soir, à moins que l'*Angelus* ne la surprit à la prairie, où elle s'agenouillait dévotement. Elle était trop pieuse pour n'être pas charitable ; elle aimait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les affligés. Elle s'attendrissait sur les misères du pays ruiné par les Anglais et par les Bourguignons ; elle avait, comme elle dira plus tard, *grand pitié au royaume de France*. Un jour d'été elle entendit des voix célestes qui l'exhortaient à s'armer pour aller au secours du roi et chasser les Anglais du royaume. Elle avait alors treize ans. Elle garda dans son cœur le secret de ces avertissements surnaturels, qui se renouvelèrent pendant quatre ans. Dans la cinquième année, ils devinrent plus fréquents et plus pressants, si bien que Jeanne, quoiqu'elle sentit son impuissance, se résolut à obéir. Simple bergère, elle va montrer ce que peut la foi dans une grande cause en surmontant tous les obstacles.

Après avoir lutté contre elle-même, elle dut lutter contre l'opposition opiniâtre de sa famille. Son père, qui soupçonnait son dessein, disait qu'il aimerait mieux la noyer de ses propres mains que de la laisser partir avec des soldats. Jeanne recourut alors à l'un de ses

oncles, Durand Laxard, qui habitait un village entre Domrémy et Vaucouleurs. Elle le pria de l'accompagner à Vaucouleurs, parce qu'il fallait qu'elle parlât à Robert de Baudricourt, capitaine du roi en cette ville. Laxard céda à ses prières et la conduisit chez Baudricourt, qui la reçut rudement et déclara qu'il fallait la bien souffleter et la ramener à son père. Mais Jeanne ne se découragea pas ; elle revint trois fois à la charge en répétant : « Menez-moi vers le Dauphin, il le faut ! il faut que j'aie maintenant vers lui. Mon Seigneur le veut, c'est pour cela que je suis née. Il n'y a d'autre secours que moi, bien que j'aime mieux rester à filer ma quenouille, dans la maison, près de ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant pas de mon fait. Mais il faut que je parte et que j'accomplisse ma mission, parce que mon Seigneur le veut. »

Deux chevaliers, qui l'entendirent, furent touchés de son langage et s'offrirent à la conduire. Le menu peuple, qui tout d'abord crut en elle, voulut aussi lui venir en aide ; les gens de Vaucouleurs l'équipèrent donc de pied en cap : justaucorps, chausses longues liées au justaucorps par des aiguillettes, tunique tombant jusqu'aux genoux, guêtres hautes et éperons, avec le chaperon, le haubert et la lance ; rien ne manqua à Jeanne, à laquelle Baudricourt lui-même donna une épée en la congédiant.

II

La petite troupe, six hommes en tout, se mit en marche (avril 1429) ; il y avait cent cinquante lieues à parcourir, et la plus grande partie en pays ennemi. Jeanne fit si grande diligence qu'elle accomplit le voyage en onze jours. « Ne craignez rien, disait-elle à ses compagnons inquiets, Dieu me fait ma route. Mes frères de paradis me disent ce que j'ai à faire. »

Jeanne
d'Arc à
Chinon.
évrier
1429.

Mais Jeanne ne triomphait d'un obstacle que pour en rencontrer un autre. Arrivée à Chinon, on la fit attendre deux jours avant de la présenter à Charles VII. Enfin elle fut introduite. On avait tout préparé pour la tromper. Elle, sans s'arrêter aux seigneurs qui étaient le plus richement parés, marche droit au roi, confondu dans la foule : « Dieu vous donne bonne vie, gentil prince ! — Je ne suis pas le roi, voilà le roi, » et Charles désignait un des seigneurs. Mais Jeanne répondit : « En mon Dieu, gentil prince, vous l'êtes, et non un autre. » Ce ne fut pas assez, il fallut que, répondant à l'inquiétude secrète de Charles et lui parlant comme une voix d'en haut, elle dit : « Je te dis de la part de Messire que tu es vrai héritier de France et fils du roi. »

Le roi était gagné, mais on doutait encore autour de lui. Jeanne fut donc renvoyée devant un conseil de théologiens de l'Université de Poitiers. « Tu annonces, lui dit l'un d'eux, que Dieu veut délivrer le peuple de

France ; si telle est sa volonté il n'est pas besoin de gens d'armes. » Jeanne répondit : « Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » Un autre reprit : « Dieu ne veut pas que l'on ajoute foi à tes paroles, à moins que tu ne me montres un signe. — Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des signes, mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour quoi je suis envoyée. Qu'on me donne si peu de gens qu'on voudra, j'irai à Orléans. Je ne sais ni A ni B, mais je viens de la part de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et sacrer le Dauphin à Reims. »

III

Orléans.
avril-mai.
1429.

On se rendit enfin ; on lui composa une maison militaire dont firent partie les deux chevaliers qui avaient été ses guides de Vaucouleurs à Chinon. On prépara un grand convoi de vivres que devait escorter un corps de douze mille hommes. Jeanne, accompagnée des plus fameux capitaines du temps, Dunois, La Hire et Xaintrailles, marchait en tête, tenant cet étendard blanc brodé de lis qu'apprendront bientôt à connaître les Anglais. Jeanne a-t-elle donc vaincu tous les obstacles et ne lui reste-t-il à combattre que l'ennemi ? Non, vraiment ; les hommes de guerre doutent à leur tour comme ont douté le roi et les docteurs. Jeanne voulait entrer à Orléans par la rive droite, donner au milieu des bastilles anglaises et débloquer la ville par ce coup hardi. Les capitaines n'osèrent la

suivre en son dessein ; de là, de fausses manœuvres et des retards et aussi une vive indignation de Jeanne.

« Mon conseil (dessein) est plus sûr et plus sage que le vôtre, dit-elle à Dunois, c'est celui de Dieu, lequel, à la requête de Charlemagne et de saint Louis, a eu pitié de la ville d'Orléans. » Le corps d'armée, qui avait suivi la rive gauche, dut retourner jusqu'au pont de Blois pour franchir la Loire. Quant à elle, après avoir fait passer sur des barques les vivres du convoi, elle traversa elle-même le fleuve et entra dans la ville.

Comment dire ce que fut pour ce peuple affamé, décimé par le feu et la maladie, désespérant du salut, l'entrée de Jeanne ! Jamais apparition libératrice ne fut saluée avec plus d'amour. Cette jeune fille qui s'avancait sur un cheval blanc, une bannière à la main, semblait à tous comme l'ange du Dieu des armées, comme le signe divin d'une délivrance prochaine. Pour la première fois, en effet, elle ne se heurtait point au doute. Le peuple, bon juge dans les grandes choses, croyait en elle. « Ils se sentaient, disent les chroniques, déjà tout reconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit estre en cette simple pucelle, qu'ils regardaient très-affectueusement, tant hommes que femmes et petits enfants, et il y avait forte presse à toucher elle ou seulement son cheval. »

Orléans a donc repris confiance, mais ce n'est pas tout d'espérer. Il faut mériter la délivrance dont Jeanne a fait la promesse. « Les hommes d'armes, disait-elle, batailleront et Dieu donnera la victoire. » Car elle ne s'y trompa jamais et voulut toujours mériter par l'effort

le secours de Dieu ; si bien que sa vie est le plus bel exemple de l'accord qui se fait en nous de l'effort personnel et du secours de Dieu.

La ville, avons-nous dit, était entourée de bastilles anglaises qui sur l'une et l'autre rive la resserraient étroitement. Jeanne résolut, avant d'en commencer l'attaque, de sommer encore une fois les Anglais. Déjà elle les avait adjurés de sortir de France, et ils n'avaient répondu à ses lettres que par des injures et en retenant prisonniers ses hérauts. Mais il fallait que celle qui devait pleurer sur la mort des ennemis épuisât tous les moyens de paix. On la traita de sorcière ; on la renvoya à ses vaches et on lui promit de la brûler si jamais on la pouvait prendre.

Il fallut en venir aux mains. Jeanne se montra héroïque et en même temps pleine de pitié pour les malheurs de la guerre. Un jour on avait commencé l'attaque sans elle et pendant qu'elle dormait : Ah ! méchant garçon, cria-t-elle à son page, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu : mon cheval ! mon cheval ! » Elle se porta au galop vers le lieu du combat et rencontra un soldat qu'on rapportait blessé : « Jamais, s'écria-t-elle je n'ai vu sang de Français, sans que les cheveux me levassent sur la tête. » Le même jour, après avoir emporté d'assaut une bastille ennemie, elle pleurait sur les Anglais tués, parce qu'ils étaient morts sans confession. Ame française et vraiment chrétienne !

Mais c'est à l'attaque de la bastille des Tournelles qu'il faut voir Jeanne, blessée d'un trait qui la frappe

entre l'épaule et la gorge, revenir à l'assaut, raffermir le courage des siens et les entraîner une dernière fois en poussant son cri de guerre : *En avant ! tout est vôtre ! En avant !* On sait comment nos soldats répondent à ce cri de bataille. « Jamais, dit un témoin, on ne vit nuée d'oisillons se percher sur un buisson, comme chacun monta contre le rempart. » Les Anglais ne purent tenir contre tant d'audace et d'opiniâtreté. En quatre jours de combats, du 4 au 8 mai, ils furent contraints de lever le siège d'Orléans qui durait depuis sept mois.

Au moment où ils virent du haut des murailles les troupes ennemies battre en retraite, les Orléanais sonnèrent joyeusement les cloches de toutes les églises, et improvisèrent cette procession triomphale qui s'est perpétuée d'âge en âge. Aujourd'hui encore, le 8 mai, les habitants d'Orléans, portant la glorieuse bannière de Jeanne, visitent les lieux où elle a combattu, et vont rendre grâce à Dieu de les avoir délivrés, dans cette cathédrale qui a vu Jeanne reconnaissante prier devant son autel il y a quatre siècles. C'est une belle fête que celle qui relie les souvenirs du passé au temps présent, et nous montre la religion et la patrie se donnant la main pour remercier Dieu du même bienfait ¹.

¹ Ce même jour, 8 mai, il est d'usage de prononcer dans la chaire de la cathédrale d'Orléans l'éloge de Jeanne d'Arc ; nous avons lu plusieurs de ces panégyriques et particulièrement ceux prononcés par Mgr Dupanloup et par l'abbé Perreye. Dans celui de l'abbé Perreye toute la vie de Jeanne se partage sans effort entre ces trois points du discours : la foi, l'espérance, la cha-

IV

Patay, et
Reims,
Juin-juillet
1429.

Jeanne a montré le signe qu'elle avait promis devant Orléans délivré en huit jours. L'enthousiasme populaire acclame la libératrice ; mais le doute n'est point encore vaincu chez ceux qui dirigent les affaires. Irritée des délais qu'on lui oppose, elle pénètre jusqu'au cabinet du roi, qu'elle trouve conversant avec ses con-

rité, parce qu'elle crut à la patrie, espéra en elle et l'aima jusqu'au sacrifice. Le patriotisme était l'inspiration naturelle de cet éloge ; il s'y rencontre à chaque page, mais surtout en celle-ci, que nous nous plaçons à détacher : « Comment enfermer dans quelques mots fugitifs ce trésor, dont le nom seul emplit l'âme de je ne sais quel feu soudain, mélange terrible d'amour, de jalousie et de fierté ? La patrie ! c'est-à-dire les premières impressions de l'enfance, les souvenirs de l'aïeul et ses récits vénérés, le premier sourire échangé entre une vie qui s'éveille et la terre qui le reçoit, les doux murmures du langage maternel, les longues et chères contemplations des mêmes collines, des mêmes vallées, du même ciel. La patrie ! c'est-à-dire les premiers tressaillements d'un cœur de douze ans sur une page d'histoire, les premiers serments du jeune homme à cet être mystérieux qu'il jure d'aimer, l'orgueil de le servir, enfin, l'heure venue, le repos du vieillard tranquille sur l'avenir de ses fils, la confiance que le pied de l'étranger ne dérangera pas sa tombe. La patrie ! c'est-à-dire l'église où vous avez reçu le baptême, et dont le cimetière garde les os de vos pères. La patrie ! c'est-à-dire le drapeau national que, dans les dernières détresses des batailles, cent mains défaillantes se transmettent à travers le feu et la mort. La patrie ! c'est-à-dire tout un peuple faisant retentir d'un pas libre le sol libre d'un grand pays. Tout cela, messieurs, et plus encore, est dans un seul mot magique, la réunion de tout ce que Dieu a mis de plus cher et de plus sacré au cœur des hommes. »

seillers. « Gentil Dauphin, dit-elle, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez au plus tôt à Reims pour recevoir votre digne couronne. »

On ne l'écouta pas, on lui imposa une campagne sur la Loire; il lui fallut prendre Meung, Jargeau et Beaugency; il lui fallut vaincre à Patay pour prouver encore sa mission par des sièges et des batailles. Elle se soumit, et on sait avec quelle allégresse guerrière elle mena cette rapide campagne de huit jours. « Gentil duc, gentil duc, as-tu peur? disait-elle au duc d'Alençon à l'assaut de Jargeau. Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf? — Avez-vous tous de bons éperons? disait-elle avant de charger à Patay. — Eh quoi! lui répond-on, est-ce pour fuir? — Non pas certes, ce sont les Anglais qui vont fuir, et il nous faudra de bons éperons pour les rejoindre. » Elle disait vrai; les vainqueurs de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, fuyaient devant ceux qui depuis longtemps n'osaient plus tenir en rase campagne. La honte de tant de journées néfastes était effacée, et Talbot prisonnier disait le soir au duc d'Alençon : « C'est la fortune de la guerre. » La guerre a parfois en effet d'étranges vicissitudes. Jamais cependant le sort des combats n'avait eu de plus soudain et de plus complet retour (juin 1429).

Jeanne était acceptée et obéie des gens de guerre qui, cette fois, s'étaient laissé conduire par elle; mais elle n'avait pas encore triomphé de l'envie du favori La Trémouille, qui gouvernait le roi et s'opposait à la marche sur Reims. Enfin le cri populaire, les senti-

ments des capitaines, les adjurations et les larmes de Jeanne l'emportèrent. Jeanne d'ailleurs s'était encore mise en campagne; il fallait bien la suivre : on partit. Il y avait douze mille combattants, bientôt accompagnés d'une foule de gens des campagnes. Jamais on ne vit d'armée moins pourvue, moins bien ordonnée et plus confiante; on laissait le doute à l'entourage du roi, on marchait comme à la croisade, avec la foi dans le succès : Jeanne ne cheminait-elle point à l'avant-garde avec le glorieux étendard d'Orléans et de Patay?

On passa par Gien, par Auxerre, qui obtint une trêve malgré Jeanne; elle voulait au début frapper un coup de vigueur. Bientôt on arriva devant Troyes qui, contenue par une garnison anglaise, refusa d'ouvrir ses portes, et on se trouva fort empêché, faute de vivres et d'équipages de siège. Déjà le conseil du roi opinait pour la retraite quand Jeanne s'y présenta tout à coup, ramena les avis et obtint un délai. Le lendemain matin, elle entraînait les soldats, comblait les fossés de la place, jetait son cri redoutable : *En avant! à l'assaut!* et ordonnait d'appliquer les échelles. Il n'en fallut pas plus pour se faire ouvrir les portes; les habitants laissèrent éclater leurs sentiments trop longtemps comprimés par l'étranger; ils capitulèrent après avoir obtenu la vie sauve pour la garnison anglaise. Châlons congédia les Anglais sans attendre l'arrivée du roi, et lui envoya son évêque avec une députation de bourgeois.

Sacre du
Roi.

Reims était découvert. C'est en vain que Bedford conjure les bourgeois de lui garder fidélité et assemble

une armée. Ils ferment leurs portes aux partisans des Anglais et les ouvrent au roi, qui, le lendemain même, est sacré dans l'antique cathédrale; mais si les rites rappelaient la cérémonie accoutumée, combien la fête était plus touchante et sa signification plus décisive! Le roi de Bourges devenait roi de France, et du même coup la patrie semblait déjà reconquise. En avant des pairs du royaume, aux côtés mêmes du roi, se tenait un personnage dont le cérémonial n'avait pas marqué la place : c'était Jeanne, sa glorieuse bannière à la main. Quand le roi, fait chevalier par le duc d'Alençon, eut reçu de l'archevêque l'onction sacrée et la couronne, elle s'inclina, lui embrassa les genoux, et, le visage baigné de larmes, elle lui dit : « Gentil roi, maintenant ici est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vinsiez à Reims recevoir votre sacre en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. »

Il n'y a pas de plus beau moment dans la vie de Jeanne d'Arc. Le souvenir des malheurs passés, la comparaison de ces fortunes si diverses de la guerre, le sentiment de noble fierté et de joie patriotique qu'inspiraient à tous les victoires récentes, l'émotion que les solennités de l'Eglise font naturellement naître dans les cœurs, tout se réunissait pour attendrir l'assistance qui mêla ses larmes à celles de Jeanne, quand elle l'entendit rappeler avec tant de simplicité les promesses qu'elle avait faites au nom de Dieu et affirmer ainsi la vérité de sa mission.

Elle apparut alors dans toute sa gloire, et ce qui y

ajoutait encore, c'est qu'elle n'en prenait nul soin et se plaisait à répéter qu'il fallait rapporter à Dieu seul l'honneur de la victoire. Les yeux étaient dessillés et le doute faisait enfin place à la foi et à l'admiration. Les hommes de guerre l'avaient vue déployer l'habileté et la prévoyance d'un capitaine exercé et trouver dans le combat l'inspiration qui maîtrise le succès. Ils l'avaient vue chevaucher tout le jour à leurs côtés sans quitter la selle et demeurer six jours et six nuits armée de toutes pièces. Ils avaient admiré sa bonne grâce à cheval, sous la brillante armure que lui avait donnée le roi, et aussi cette vivacité et cet entrain qui avaient tant de fois réveillé leur courage. Ce qui les avait plus étonnés encore, c'était d'avoir subi l'ascendant vainqueur de ses vertus. Pour être admis à l'assaut ou à la bataille, il fallait être comme elle dans la grâce de Celui en qui elle cherchait sa force. La Hire, le Gascon La Hire s'était confessé, et il avait promis de ne plus jurer que par son bâton. Le soldat lui-même n'avait pu voir Jeanne prendre soin des blessés anglais sans être frappé de cette leçon d'humanité ; il avait quelquefois renoncé au pillage par amour pour elle, et épargné les pauvres gens, dont elle avait si grand pitié.

Quant au peuple, qui tout d'abord l'avait saluée avec tant d'espérance, il la vénérât comme une sainte. Comment aurait-il résisté à sa simplicité, à son innocence, à sa douceur ? Il la voyait prier avec abondance de larmes, se plaire au chant des hymnes à la Vierge, rechercher les petits et les simples, et demander quel jour les enfants devaient recevoir la communion afin

de communier avec eux. N'était-ce pas un ange descendu sur terre? Déjà on racontait les signes mystérieux de son enfance; le merveilleux de la légende se mêlait au merveilleux de sa vie pour frapper davantage l'esprit de la foule, qui se jetait aux pieds de son cheval, baisait ses mains et ses pieds, plaçait ses images dans les églises. Quand les docteurs se scandalisaient et allaient disant qu'elle entraînerait les peuples à l'idolâtrie, elle répondait avec simplicité : « Je ne m'en saurais garder si Dieu ne m'en gardait lui-même. »

On voudrait demeurer à cette heure glorieuse de la vie de Jeanne, où s'accordent dans un heureux concert les acclamations du peuple et la reconnaissance du roi ¹. Elle ne dura guère, hélas ! Il faut dire maintenant la trahison de Compiègne et le bûcher de Rouen.

V.

Reims repris sur l'Anglais, le roi sacré, il n'y avait plus qu'à marcher sur Paris. Jeanne, qui vit toujours si bien ce qu'il importait de faire, ne s'y trompa pas.

Jeanne
blessée de-
vant Paris.
Sept. 1429.

¹ Le roi lui avait donné un état de maison qui la faisait l'égale d'un comte : mais bien qu'elle trouvât un plaisir naturel aux beaux chevaux et aux belles armes, elle avait demandé tout d'abord au roi pour prix de sa couronne l'exemption de tout impôt pour son village natal, Domrémy. Son pauvre père put en porter la bonne nouvelle à ses concitoyens. Il était venu assister aux fêtes du sacre, comme le témoigne cette mention intéressante retrouvée dans les archives de Reims : « 24 livres parisis à payer à l'hôtesses de l'Ane rayé pour dépens faits en son hôtel par le père de Jeanne la Pucelle. »

Elle exhorta, pria, pressa tant qu'elle put. La soumission spontanée de Laon, Soissons, Château-Thierry, Provins, Coulommiers, permettait de tout espérer d'une attaque de vive force ; mais les ennemis de Jeanne s'étaient ressaisis du roi. Le favori La Trémouille ne voulait pas qu'on dût trop aux services de la Pucelle ; il fit prévaloir l'avis de négocier avec le duc de Bourgogne et d'obtenir de lui la reddition de Paris. Jeanne, qui avait toujours essayé les moyens de paix, ne rejetait pas le conseil, mais elle disait « qu'il lui semblait qu'on n'y trouverait pas de paix, si ce n'est par le moyen de la lance. » On ne le vit que trop. Le duc s'en tint à des promesses. Le roi, en recueillant les soumissions volontaires de Creil, de Pont-Sainte-Maxence, de Choisy, de Gournai-sur-Aronde, de Chantilly, oublia la ville sans laquelle la possession des autres n'avait rien d'assuré. Pour qu'on en finit avec ces lenteurs, il fallut que Jeanne, comme au voyage de Reims, se mit la première en campagne. Elle appela le duc d'Alençon et lui dit : « Mon beau duc, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines ; je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu. » Elle le vit certes d'aussi près que possible, et il ne tint pas à elle qu'elle n'y fit entrer le roi. Après avoir reconnu la place, elle brusqua l'attaque et se jeta dans les fossés avec les plus hardis. Déjà elle avait franchi le premier qui était à sec et le dos d'âne, mais elle trouva le second rempli d'eau. Jeanne, sans se déconcerter, le fait combler sous le feu meurtrier des assiégés. Un trait d'arbalète lui

perce la cuisse ; elle demeure au milieu des soldats qu'elle anime, leur assurant le succès. Encore un moment, encore un dernier effort comme à l'attaque des Tournelles, et l'enceinte de Paris était emportée, mais les capitaines donnent le signal de la retraite. Mise de force sur son cheval et emmenée sous le feu du canon anglais, Jeanne suppliait qu'on recommençât l'attaque, affirmant que la place serait prise. Le lendemain, elle voulait donner un nouvel assaut, mais le roi, qui s'était décidé à la suivre jusqu'à Saint-Denis, s'y opposa formellement. Jeanne se soumit, le cœur navré, suivit l'armée royale, qui, s'arrêtant dans sa marche libératrice, reprit le chemin de la Loire. Les conseillers de Charles ne parurent rassurés que lorsqu'ils eurent mis entre eux et l'ennemi, cet ennemi vaincu et atterré par Jeanne, la barrière de la Loire.

VI

Jeanne s'en alla alors guerroyer sur la haute Loire ; mais c'était en France, disait-elle, qu'elle eût voulu aller, c'est-à-dire vers le nord et sur Paris. Enfin, elle n'y tint plus, et pensant qu'il lui fallait, comme au voyage de Reims, comme à l'assaut de Paris, donner d'abord l'exemple, elle quitta la cour sans prendre congé du roi et s'en vint à Lagny-sur-Marne, dont la garnison faisait bonne guerre aux Anglais de Paris. Nous approchons de la catastrophe. Les voix de Jeanne sans la détourner d'agir lui annonçaient sa captivité ;

Jeanne
prisonnière

Compiègne.
Mai 1430.

mais elle n'y voyait point de sujet de désespérer de son œuvre. Ces mêmes voix ne lui avaient-elles pas annoncé sa blessure le jour où elle prit les Tournelles ?

Dès que Jeanne fut sur le théâtre de la guerre elle comprit avec sa pénétration naturelle l'importance de Compiègne, qui ouvrait et fermait l'Ile-de-France aux Bourguignons et assurait leurs communications avec l'Anglais. Percer les lignes de siège (car déjà la ville était investie) avec quatre cents soldats, pénétrer dans la place, ranimer le courage des assiégés, fut l'affaire d'un jour. Le lendemain elle fit une sortie, mais elle se vit ramenée par les assaillants plus nombreux ; suivant sa coutume, elle combattit au poste le plus périlleux, couvrit héroïquement la retraite de ses gens et revint la dernière ; mais, comme les Anglais la pressaient et s'approchaient de la porte, le gouverneur fit lever le pont-levis. Jeanne demeura presque seule ; acculée au fossé elle se défendit bravement et refusa de se rendre : « Rendez-vous et baillez votre foi, » lui crient les archers ennemis. J'ai baillé ma foi à autre qu'à vous, dit-elle, et je lui en tiendrai mon serment. » Enfin, on la tira à bas de son cheval. C'en était fait ; la glorieuse Pucelle était aux mains du Bourguignon, l'allié de l'Anglais à qui il allait la vendre.

La captivité de Jeanne peut-elle faire douter de sa mission ? Non, certes. Il faut rappeler encore ce qu'elle disait à Poitiers : « Les gens d'armes combattront, et Dieu donnera la victoire. » On ne combattit pas. Il aurait suffi d'une sortie vigoureuse de la garnison pour

la dégager ; le gouverneur ne sut où ne voulut rien faire. Qu'on joigne à cette trahison de Compiègne la funeste politique de la cour, l'hostilité de La Trémouille, les entraves sans cesse apportées par le parti contraire aux entreprises de Jeanne, et on comprendra que le roi et son conseil n'aient pas été dignes d'un meilleur succès, que la France ait dû attendre quelques années encore cette entière délivrance dont Jeanne eût voulu faire son œuvre. Quant à elle, qui ne démérita pas un moment, qui aima la patrie jusqu'au sacrifice, il lui fut donné de la servir encore par sa mort. Elle apparaîtra vraiment comme l'ange libérateur de la France au temps même où les Anglais se féliciteront d'avoir brûlé Jeanne la Sorcière.

VII

Tombée aux mains d'un archer picard qui la remit à Jean de Luxembourg, Jeanne fut vendue 10,000 livres aux Anglais. Ce n'était pas trop payer le droit de la brûler comme sorcière et de montrer que des maléfices seuls avaient pu faire tourner le dos aux vainqueurs de Crécy, de Poitiers, et d'Azincourt ; mais pour que la démonstration fût complète, il fallait un semblant de procès et de jugement : on y avisa.

La pauvre Jeanne fut conduite du château de Beaulieu à celui de Beaurevoir, près de Cambrai ; là elle eut un songe : la ville de Compiègne lui sembla pressée

Rouen.
Procès
de Jeanne.
Janv. 1431.

par l'ennemi et réduite à l'extrémité. Elle voulut aller lui porter secours et s'élança d'une tour de soixante pieds de haut. On la releva inanimée ; elle guérit pour être menée à Arras, puis à Rouen, où on l'enchaîna par les pieds en la commettant à la garde de soldats grossiers. C'est de ce cachot que la pauvre fille, exténuée par l'insomnie et la faim, fut conduite devant les juges vendus aux Anglais. Le plus animé de ces juges acharnés à la perdre était l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, que Jeanne avait autrefois chassé de sa ville épiscopale, et qui déshonora sa dignité par sa complaisance pour l'ennemi, par sa cruauté envers la victime.

Rien dans l'histoire n'est plus triste et plus touchant que le spectacle de cette jeune fille ignorante, sans conseil, n'ayant pour se défendre que son bon sens et la simplicité de son âme, aux prises pendant trois mois avec des théologiens, des légistes, des docteurs qui n'étaient occupés qu'à lui tendre des pièges.

« Dieu hait-il les Anglais, lui demandent-ils. — De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, répond-elle, je ne sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français contre les Anglais. » Une autre fois elle les ajournera à sept ans, leur annonçant encore leur défaite définitive ; c'est cette espérance, dit-elle, qui la fortifie dans les angoisses de sa prison. — « N'avez-vous pas dit que les étendards faits à l'instar du vôtre porteraient bonheur à vos soldats ? — Non, je disais seulement :

Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même. — Mais votre étendard, pourquoi fut-il porté en l'église de Reims, au sacre ? — « Il avait été à la peine, c'était bien justice qu'il fût à l'honneur. » Elle acceptait l'injure qui ne touchait qu'elle seule, mais avec quelle force elle repoussait celle qui s'adressait au roi ! « Ton roi, lui disait-on, est hérétique et schismatique. — Par ma foi ! je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui mieux aime la foi et l'Église. » — « Fais-la taire, » crie-t-on à l'huissier. Elle n'a pas seulement la répartie héroïque ; elle l'a parfois si vive et si déliée qu'elle déconcerte ses insidieux questionneurs. « Jeanne, croyez-vous être en état de grâce ? » — Dire non, c'était s'avouer indigne d'être l'envoyée de Dieu ; dire oui, c'était commettre le péché d'orgueil. — « Si je n'y suis, dit-elle, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir. »

Souvent elle se taisait, et quel silence éloquent ! En vain on la presse sur le signe mystérieux qui avait persuadé Charles VII ; elle ne trahit point ce secret de pudeur nationale. Elle résiste aux insinuations comme aux menaces.

La perfidie des juges ne pouvant la surprendre, on voulut la réduire par les tourments et la souffrance. La pauvre fille était enchaînée à une poutre par des anneaux de fer ; trois Anglais restaient nuit et jour dans son cachot ; à chaque instant l'évêque président, le cardinal Winchester, oncle du roi d'Angleterre,

l'inquisiteur, venaient l'espionner par un trou fait à dessein dans la muraille. Elle ne put résister à ce dur régime ; elle tomba gravement malade. Les Anglais s'alarmèrent alors. « Pour rien au monde, écrivit le comte de Warwick, notre roi ne veut qu'elle meure de mort naturelle ; il l'a achetée bien cher ; il ne veut pas qu'elle meure autrement que par justice, et il entend qu'elle soit brûlée. » Jeanne guérit ; il ne lui fut pas donné d'échapper au martyre.

Rien n'avait pu triompher d'elle, ni la prison, ni les interrogatoires secrets, ni la solennité des séances générales. Pour obtenir qu'elle se condamnât elle-même, on la soumit à une nouvelle épreuve.

L'évêque de Beauvais, après avoir rédigé une accusation en dix points, la fit mener au cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen, où deux échafauds avaient été dressés, l'un pour elle, l'autre pour ses juges. Un maître en théologie prononça un long discours dans lequel il représenta Jeanne comme séparée de l'unité de l'Église et ayant scandalisé le peuple chrétien ; il l'accabla d'outrages en l'adjurant de se rétracter et en la menaçant du bûcher qui était tout préparé. Jeanne protestait toujours qu'elle n'avait pas fait de mal, qu'elle croyait aux douze articles de foi, et qu'elle s'en rapportait au saint-père le pape. Et comme on insistait : « Vous vous donnez bien du mal pour me séduire, » ajoutait-elle.

L'évêque, ayant par trois fois inutilement répété la sommation, commençait à lire la redoutable sentence. A ce moment, Jeanne, épuisée par cette longue lutte,

ébranlée par les conseils de quelques-uns de ses juges qui, touchés de pitié, la suppliaient de ne pas résister à l'Église, Jeanne céda. On lui présenta un papier sur lequel on avait écrit toutes les accusations portées contre elle, mais comme elle ne savait pas écrire, elle sourit tristement et traça un rond. Un secrétaire lui prit la main et lui fit faire une croix. L'évêque alors se leva et prononça la condamnation : elle devait passer le reste de ses jours en prison, *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse*.

Elle eût dû être conduite dans les prisons de l'Église, puisqu'elle était condamnée par l'autorité ecclésiastique. « Or ça, gens d'Église, disait-elle, menez-moi en vos prisons et que je ne sois plus entre les mains des Anglais. » Mais ainsi ne l'entendaient pas les Anglais, qui voulaient la voir brûlée comme sorcière ; les pierres volèrent sur le tribunal ; les épées nues menacèrent les docteurs. « Ne vous inquiétez pas, nous la retrouverons bien, » dit l'évêque : Jeanne fut ramenée au château de Rouen, et on eut recours contre elle à une ruse infâme. Elle avait repris ses habits de femme et promis de ne plus les quitter. On les lui déroba pendant son sommeil : le matin elle ne trouva plus que ses habits d'homme et fut contrainte de s'en vêtir. C'en fut assez pour qu'on la déclarât *relapse*, c'est-à-dire retombée dans l'hérésie, et excommuniée. On se hâta de la livrer aux Anglais.

Quand on annonça à Jeanne qu'elle devait mourir, elle eut d'abord un grand transport de douleur ; puis elle se confessa, communia avec beaucoup de larmes

Le bûcher.
Mai 1534.

et reprit un peu de calme. Apercevant l'évêque Canchon, elle lui dit : « Evêque, je meurs par vous ; si vous m'eussiez mise aux prisons d'Eglise, ceci ne fût point arrivé : c'est pourquoi j'appelle de vous devant Dieu. » On la revêtit de longs habits de femme ; on la fit monter sur un chariot, et, entourée de huit cents Anglais armés, elle fut conduite au Vieux-Marché, à travers la foule du peuple ému, mais comprimé par la terreur. Il ne lui échappait qu'un mot : « Rouen ! Rouen ! dois-je donc mourir ici ! » Arrivée au lieu de son supplice, elle s'agenouilla en face du bûcher qui l'attendait, invoqua Dieu, la Vierge, saint Michel et sainte Catherine, pardonnant à tous, et demandant aux assistants de prier pour elle. Elle désira avoir une croix ; un Anglais en fit une d'un bâton qu'il rompit. Elle la reçut dévotement, la baisa et la mit dans son sein. Mais c'est la croix de l'église qu'elle désirait. Grâce aux instances d'un huissier, le bon Massieu, on lui apporta la croix de la paroisse Saint-Sauveur qu'elle embrassa étroitement. Cependant les Anglais s'impacientaient, les sergents d'armes la saisirent, le bourreau la lia au poteau et mit le feu au bûcher. Elle jeta un grand cri ; puis comme le frère Martin Ladvenu, qui l'exhortait, ne prenait pas garde à la flamme, s'oublant lui-même, elle le pressa de se retirer. On avait tellement élevé l'échafaud que les flammes furent lentes à l'atteindre ; tout ce temps elle ne cessa d'invoquer les saints, l'archange, et de répéter le nom du Sauveur, les yeux fixés sur la croix que tenait du bas de l'échafaud le frère Martin ; enfin, laissant tomber la

tête, elle poussa un grand cri : « *Jésus!* » C'en était fait ¹.

VIII

Jeanne morte, les juges furent jugés. — Un Anglais disait : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. » Les gens du peuple montraient au doigt ceux qui avaient pris part au procès ; on invoquait sur eux le jugement de Dieu. L'évêque de Beauvais ne tarda pas à mourir d'une attaque d'apoplexie. Un autre juge fut atteint de la lèpre ; un autre mourut subitement ; un quatrième fut trouvé mort dans un égout aux portes de Rouen.

Mais n'y a-t-il point d'autres coupables ? Que fait donc ce roi à qui Jeanne a rendu son royaume, qu'elle a mené triomphant d'Orléans délivré jusqu'au sacre de Reims, et dont elle affirme le droit avec tant de fierté devant ses bourreaux, les Anglais ? Était-il impossible de la sauver ? Lorsque l'Anglais la marchandait au Bourguignon, ne suffisait-il point de surenchérir ? Quand elle était gardée à la frontière, un coup de main ne pouvait-il pas la délivrer ? Plus tard même,

* 1 On sait qu'il reste encore à Rouen une tour de la prison où Jeanne fut enfermée. M. Ernest Morin, professeur d'histoire, a entrepris de faire racheter cette tour, qui est en ce moment comprise dans le couvent des Dames Ursulines. Ses conférences sur Jeanne d'Arc ont ému le sentiment public ; bon nombre de municipalités ont souscrit à cette œuvre de réparation, à laquelle applaudiront tous ceux qui savent l'histoire glorieuse et lamentable de Jeanne.

Réhabilitation
de Jeanne
1455.

ne devait-on pas tout tenter, pour la sauver en profitant de la mystérieuse terreur qu'elle inspirait toujours aux Anglais? Nos ennemis n'avaient pas cessé de croire aux enchantements de l'héroïne d'Orléans et de Patay; partout ils cédaient le terrain. Sept mois après la trahison de Compiègne, on trouve encore un édit anglais contre ceux qui fuient devant les maléfices de la sorcière française.

On ne fit rien. La mort de Jeanne entra peut-être dans les calculs détestables de ces conseillers de Charles, La Trémouille, Regnault de Chartres, qui, en profitant de ses victoires, remportées pour ainsi dire malgré eux, voulaient faire peser sur elle des revers dont leur jalousie ou leur couardise était la seule cause.

Le jugement de la postérité qui les a flétris ne devait pas tarder à venger et à réhabiliter Jeanne. Dès 1455, une grande enquête s'ouvrit à la prière de la mère de Jeanne et de ses deux frères, par l'ordre du roi et du pape Calixte III. Tous les témoins survivants de la mission miraculeuse de la Pucelle comparurent. Les anciens de son village, ses amies d'enfance, Mengette, Hauviette; ses compagnons d'armes, Dunois et le duc d'Alençon; son page, son écuyer, son confesseur; ceux qui l'avaient assistée dans sa prison et sur le bûcher, Isambart de La Pierre, Martin Ladvenu, un greffier, l'honnête Manchon, vinrent témoigner de son innocence, de son courage, de sa résignation héroïque, de sa foi en sa mission. En même temps le cri public d'enthousiasme, qui n'a pas cessé depuis, s'élevait en faveur de la noble enfant, et donnait à la sentence solennelle de

réhabilitation prononcée par les juges la consécration populaire.

L'histoire a rendu pleine justice à la libératrice de la France; plus on a étudié la mission de Jeanne d'Arc et mieux on a reconnu qu'elle a été par toute sa vie une sainte et par sa mort une martyre, martyre des plus nobles causes auxquelles on puisse se dévouer, martyre de son amour pour la patrie et de sa foi en celui qui l'envoya pour sauver la France.

LOUIS XI

1461-1483.

« Nul ne fut plus habile à soy tirer d'un mauvais pas. »

« Il était maître avec lequel il fallait charrier droit. »

COMMYNES.

Portrait de Louis XI; portrait de Charles le Téméraire; Commines. — II. Lutte entre Louis XI et Charles; ligne du Bien public; bataille de Montlhéry; traités de Conflans et de Saint-Maur; comment Louis XI se tire du mauvais pas; entrevue de Péronne. — III. Nouvelle prise d'armes des seigneurs; mort de Charles de Guyenne, frère du roi; Charles le Téméraire en Picardie; glorieuse résistance de Beauvais; desseins de Charles le Téméraire; nouvelle coalition; châtimement des trahitres. — IV. Charles le Téméraire court à sa perte; la guerre contre les Suisses; bataille de Granson; attitude de Louis XI après Granson; bataille de Morat; bataille de Nancy; mort de Charles le Téméraire. — V. Conduite de Louis XI après la mort de Charles le Téméraire; conséquences funestes de sa mauvaise foi; dernières années de Louis XI; sa mort. — VII. Établissements de Louis XI.

Jeanne d'Arc a fait comprendre à tous les Français qu'ils étaient enfants d'un même pays, d'une même patrie. Louis XI a rendu cette patrie plus grande et

plus forte : voilà pourquoi, bien qu'il ait souvent employé de mauvais moyens, ce roi, qui est l'ouvrier le plus laborieux de la France monarchique, vient, après Jeanne d'Arc la libératrice, dans l'étude des personnages illustres de notre histoire.

C'est sous son règne que s'engagea la lutte décisive entre les grands vassaux, qui cherchaient à se rendre indépendants dans leurs domaines, et le roi, qui voulait les contraindre à reconnaître son autorité. Elle se présente à nous comme un duel à mort entre le plus puissant des seigneurs, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et le roi de France Louis XI.

I.

Jamais adversaires ne furent plus dissemblables. Louis XI est le roi moderne par excellence; il l'est par les vilains côtés, car les rois de ce temps sont d'assez laids personnages : il en a aussi les qualités. Ce prince, qui fit si bien œuvre de roi, n'a rien de royal dans la mine. Il est petit et chétif; il aurait peut-être l'air humble et presque bas, si l'on pouvait se méprendre au feu de son regard et au respect de ceux qui le servent. Il est pauvrement vêtu, et ce n'est point à la façon gaillarde de Henri IV, disant plaisamment de son surtout gris : « Je suis tout gris au dehors, mais tout d'or au dedans. » Il affecte si bien la lésinerie par dédain de l'apparat, qu'on trouve au compte des dépenses de sa maison une note de vingt sous pour deux

Portrait de
Louis XI.

manches neuves à son vieux pourpoint. Il se fera souvent humble en paroles comme en habits; au temps des fières devises, il aimera à répéter : « Quand orgueil chevauche devant, dommage suit par derrière. » Il dira encore que : « Qui a le profit de la guerre en a l'honneur. » Passé maître en dissimulation, il ménagera les gens jusqu'au jour où il se sentira bien assuré d'être le plus fort. Aux prises avec des ennemis qui ne reculent, il est vrai, devant aucune perfidie, il sera plus perfide encore, et avec une bonhomie sinistre qui épouvante : « J'ai besoin d'une bonne tête comme la vôtre, » écrira-t-il à un conjuré qu'il veut attirer près de lui pour le faire décapiter. Il se complaira si bien dans son habileté à tromper et ourdira tant de trames qu'il se prendra lui-même à ses pièges; il se proposera d'être plus habile une autre fois, mais non plus sincère, et il lui arrivera de commettre de lourdes fautes parce qu'il aura manqué de bonne foi. Quand il pourra se venger sans dommage, il le fera avec une cruauté odieuse; il inventera des supplices et recommandera de bien torturer le prisonnier.

Cet homme de mine si chétive est bien le maître « avec lequel il faut charrier droit, » comme dit un de ses serviteurs, et il exerce sur tout ce qui l'approche un ascendant irrésistible. S'il est économe pour lui-même, il est d'une libéralité sans mesure pour acheter ceux dont il veut se servir : « Notre maître avait cela de bon que, s'il prenait tout, il dépensait tout, » dit encore son conseiller et son historien, et cette dépense était l'achat des villes et le prix des consciences. Bien

qu'il se confiât surtout aux ruses des négociations, il était brave et ne se ménageait ni à l'assaut ni dans la mêlée; on le vit bien au combat de Saint-Jacques, à la bataille de Monlhéry et au siège de Liège. Il eût été le plus sage des politiques s'il avait été plus honnête. Nul ne fut plus habile en effet « à soy tirer d'un mauvais pas » ainsi qu'à circonvenir et à gagner les hommes. Pour aller à eux par un chemin assuré, il s'enquérail de leur passion : « Qu'aime-t-il ? » demandait-il de celui qu'il voulait s'attacher, et alors il le séduisait par sa parole, « tant douce, dit un contemporain, qu'elle endormait comme la sirène tous ceux qui lui prêtaient l'oreille; » il achevait l'œuvre de séduction par sa libéralité.

Si l'on cherche maintenant le but auquel il tendait par tant d'artifices et de labeurs, on trouve que c'est l'accroissement de la France. Il y mit l'avidité du paysan joignant le sillon au sillon et le champ voisin à son lopin de terre. Chaque ennemi vaincu, chaque province conquise lui arrachait un cri de joie : « Je n'ai pas perdu mon estoc, » disait-il. Quand la Bourgogne tombe entre ses mains, il ne se contient plus; c'est le paradis longtemps convoité. Il faut bien alors nous associer à sa joie patriotique et triompher avec lui de la chute du Téméraire; mais nous y voudrions un de ces retours de pitié humaine, une de ces larmes que verse le victorieux sur le vaincu, Alexandre sur Darius, Scipion sur Carthage, César sur Pompée; sous le politique habile et opiniâtre, poursuivant une œuvre légitime, on ne verrait pas le mauvais homme.

Ce roi, qui a une passion si vive et si peu scrupuleuse pour la grandeur de la France, a aussi le sentiment de toutes ses forces nouvelles. Il se tourne vers la bourgeoisie et le *bon populaire* des villes, comme il dit. « Il est, nous rapporte Commynes, naturellement ami des gens de moyen état et ennemi de tous grands qui se peuvent passer de lui. » Il invite à sa table les gros marchands et les traite de *compères*. Il sait ce que vaut l'arme plébéienne, l'infanterie, « souveraine chose aux batailles; » il a en grande estime les incomparables fantassins de la Suisse; il s'en fera de puissants auxiliaires contre son adversaire de Bourgogne, et en formera, car il a deviné leur instinct mercenaire, le noyau de son armée. Ce n'est pas seulement aux choses de la guerre qu'il aura l'esprit ouvert : il prévoira le rôle de l'imprimerie et lui sera favorable; il donnera ses soins au commerce et à l'industrie, dont les grandes destinées commencent; il aimera les lettres et applaudira au progrès des sciences.

Portrait de
Charles le
Téméraire.

Tout autre est Charles, qu'on appellera le *Hardi* après sa victoire douteuse de Montlhéry, le *Terrible* après le sac impitoyable de Nesle, le *Téméraire* quand il se sera perdu dans ses folles entreprises contre l'Allemagne et les Suisses. A le voir monté sur son grand cheval noir, *Moreau*, dans l'appareil des chevaliers de son temps, avec le lion d'or qui lui sert de cimier, et toute la magnificence héréditaire de sa maison répandue sur ses armes, on se prend à craindre la défaite de ce chétif personnage, Louis, roi de France, son suzerain et son ennemi. Il est maître des grasses

Flandres, qui lui donneront l'argent, et des Bourgo-
gnes, qui fourniront les hommes d'armes. Qu'il ac-
complisse ses desseins, qu'il conquière l'Alsace sur
l'Allemagne désunie et impuissante, la Lorraine sur
un prince enfant, la Provence sur le bon roi René,
le grand duc de l'Occident, comme il s'appelle,
aura fondé un État redoutable entre la France et
l'Empire. La France, dépourvue de ses frontières de
l'Est, travaillée par ce vassal, allié naturel des autres
grands vassaux, ne pourra plus espérer d'accroisse-
ment, et le roi sera incapable de maintenir son droit
contre les seigneurs rebelles. Mais, heureusement pour
la France, Charles est un de ces princes « qui n'ont
jamais doute ni crainte de leurs ennemis, et qui le
tiendraient à honte... puissants de gens et d'argent,
mais n'ayant pas assez de sens ni de malice pour con-
duire leurs entreprises. » (COMMYNES.) Il concevra
d'une action confuse, où le hasard seul lui donne un
avantage très-douteux, une confiance qui le perdra. Il
ne saura ni compter ses ennemis, ni les diviser, ni
choisir le moment propice de les combattre. La pas-
sion de l'heure présente lui dictera ses résolutions ;
son humeur deviendra de plus en plus violente et son
obstination aveugle. L'adversité, qui instruira Louis XI,
ne lui apprendra rien ; il mettra son honneur à ne pas
reculer dans des entreprises insensées, comme un
chevalier en champ clos le met à ne pas rompre. Il
portera dans la guerre une cruauté qui apprendra aux
villes à subir toutes les extrémités plutôt que de se
rendre. Il marchera à sa ruine en suivant sa haine et

sa passion sous l'œil d'un ennemi qui profitera de toutes ses fautes.

Commynes.

Les anciens disaient que Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre. Or, à défaut de son sens propre, Charles avait eu près de lui, sinon la raison même, du moins la sagesse pratique en la personne d'un de ses chambellans, Commynes ; mais il n'avait pas su l'apprécier, et Commynes avait passé de son service à celui de Louis XI, dont il fut le conseiller écouté et l'historien judicieux. Ce témoin, qui vit de si près et si bien le grand duel que nous allons raconter, est pour nous une intéressante figure. Attaché jeune encore à Charles le Téméraire, Commynes, avec son esprit juste et délié, n'avait pas tardé à juger le prince qu'il servait et auquel il essayait en vain de faire agréer ses conseils. Il dut même souvent s'en trouver mal, s'il est vrai que le duc, en retour de quelques avis, lui donna un jour un coup de botte éperonnée à travers le visage ; c'est sans doute en souvenir de ce rude traitement qu'il parle quelque part des *princes bêtes, incapables de conseil*. Charles n'était certes pas l'homme *sage et malicieux* que Commynes eût choisi pour maître ; aussi, quand il connut Louis XI, il le goûta de prime abord. De son côté, ce prince, bon juge des hommes, s'appliqua à gagner le conseiller qu'avait dédaigné son rival, et, sachant ce qu'il aimait, il lui promit des marques solides de sa faveur, et surtout de la créance en son avis. Commynes quitta donc un beau jour le duc pour le roi, qu'il servit jusqu'à la fin de son règne, comme Louis voulait être servi, sans ré-

serve et peut-être sans scrupules. Alors que le Téméraire se perdra à Nancy, Commynes sera le porteur de la bonne nouvelle, et, insensible au souvenir de ses premières années et au spectacle de cette grande infortune, il s'associera sans pudeur à la joie du roi. Il aura alors, en effet, outre la récompense, qu'il ne méprise pas, le plaisir d'observer chez les courtisans la crainte d'avoir à compter avec un maître plus libre d'agir et de punir ; il aura surtout cette satisfaction du politique qui a vu juste, a su profiter de l'occasion, a bien choisi son maître et prédit la ruine du prince incapable de conseil.

II

Soyons maintenant attentifs à la lutte de Louis XI et de Charles. Nous sommes assurés, grâce à Commynes, d'être bien placés pour juger des coups.

Lutte entre
Louis XI et
Charles le
Téméraire.

Quand il n'était encore que dauphin, Louis XI avait voulu contraindre son père à congédier des favoris qui le conseillaient mal, et il s'était armé contre lui. Banni de la cour, il se retira dans son gouvernement du Dauphiné, puis, averti que son père voulait s'emparer de lui, il échappa aux émissaires du roi, grâce à la légèreté de son cheval, et se réfugia, lui septième, à la cour du vieil ennemi de la couronne de France, le duc de Bourgogne. Philippe le Bon (c'était le nom du duc, père de Charles le Téméraire) s'empressa de faire bon accueil au prince rebelle, tandis que Charles VII

disait avec une juste prévision de l'avenir : « Mon cousin de Bourgogne nourrit le renard qui mangera ses poules. » Le dauphin fugitif attendit au château de Genappe, en Flandre, la mort de son père, en apprenant à connaître ce Charles, comte de Charolais, héritier présomptif des vastes États de la maison de Bourgogne, avec lequel il devait bientôt engager une guerre à outrance.

Charles VII mort (1461), Louis, onzième du nom, rentre en France au milieu de tout l'éclat du cortège bourguignon qui l'accompagne; il semble un petit personnage auprès de son redoutable allié, mais il sait qu'il est le suzerain et que ce titre ne sera pas vain. Il se félicite tout haut de l'amitié du duc de Bourgogne, mais il se propose tout bas l'abaissement d'un vassal trop puissant et trop riche. Pour cela, il faut que la France appauvrie redevienne prospère. « J'ai l'âme navrée, dit-il à son discours du sacre, du spectacle qui frappe mes yeux depuis que je suis revenu au milieu de vous. Pendant cinq ans passés en exil au milieu de la Flandre, j'ai contemplé le bonheur auquel peut parvenir un peuple : pour tous, dans cette heureuse province, des habitations saines, de bons vêtements, une nourriture abondante; aussi les habitants sont-ils pleins de bien-être et de santé. Chez nous, au contraire, le pays est encore tout dévasté, et la population, rare et chétive, languit dans la plus affreuse pénurie : le pain, les habits, les abris même, tout manque ou est insuffisant. Ce contraste si frappant, si cruel, m'indique assez mes devoirs. Vous et moi (il par

laïf aux évêques qui l'avaient harangué et aux échevins de Reims), il nous faut travailler ensemble à réparer tant de mal, vous en vous réveillant à l'activité, à l'ordre, à l'industrie, moi en vous protégeant par un bon et sage gouvernement. » Il ne tarda pas à se mettre à l'œuvre, mais il débuta par des fautes : l'argent, dont il n'usait pas pour lui, mais qu'il considérait comme le nerf de la politique, lui manquant, il aggrava l'impôt sur les vins déjà si onéreux, et provoqua ainsi des révoltes populaires à Paris, à Angers, à Alençon, à Aurillac. Il mécontenta la petite noblesse en restreignant son droit de chasse; il se trouvait ainsi plus faible pour lutter contre les prétentions hautaines des grands vassaux et se défendre de leurs entreprises.

C'est à la maison de Bourgogne qu'il se prit d'abord, mais en usant de son droit. Les villes de la Somme, c'est-à-dire l'appui de cette rivière, notre seule défense au nord, avaient été livrées par le traité d'Arras à Philippe le Bon, mais pouvaient être rachetées moyennant 400,000 écus d'or. Louis rassembla de toutes mains la somme, et s'empressa de la porter lui-même au duc de Bourgogne qui, ne pouvant se refuser à l'exécution d'une des clauses du traité, rendit ce qu'il détenait. De là, grande colère de Charles et redoublement de manœuvres et de négociations avec le duc de Bretagne, qui ne voulait point reconnaître la suzeraineté du roi de France, avec les grands vassaux de la couronne, toujours prêts à se lever contre l'autorité royale, et même avec le jeune frère du roi qui, à partir de ce jour, sera le chef nominal et le prête-

Ligne du
Bien pu-
blic.
1464.

nom de toutes les coalitions contre Louis XI. Les conjurés cachèrent leurs prétentions seigneuriales sous la montre de l'intérêt populaire, et la *ligue du Bien public* se trouva faite. C'est le premier des quatre assauts du grand duel entre le Téméraire et Louis XI.

Louis, qui avait fait tant de mécontents, qui déjà le sentait et se repentait, mit du moins un soin particulier à s'attacher les Parisiens. Il leur accorda de grandes réductions sur la taxe des vins, et leur témoigna sa confiance en laissant à leur garde la reine, qui était sur le point d'accoucher. Il leur persuada qu'ils avaient tout intérêt à résister aux seigneurs rebelles ; il les arma, les forma en compagnies, passa de fréquentes revues, fit murer les portes des remparts, et, assuré de la fidélité comme du bon état de défense de sa capitale, il put tenir la campagne et livrer bataille aux confédérés.

Bataille de
Montlhéry.
1463

Ce fut la bataille de Montlhéry à laquelle figurèrent nos trois personnages, Charles le Téméraire, Louis XI et l'historien Comynnes, et qui, peu décisive peut-être par elle-même, le fut beaucoup par l'influence qu'elle eut sur l'esprit et les résolutions des deux champions. Comynnes, qui de nature aime peu la guerre, ce jeu, comme on a dit, de la force et du hasard, nous a fait de cette journée un récit où l'ironie se mêle à une pénétrante observation. Il vit les chevaliers bourguignons, emportés par un beau zèle, culbuter les archers de leur propre armée, comme avait fait si malheureusement notre chevalier à la bataille de Crécy, et charger dans le plus grand désordre. « Les choses ne tiennent

pas aux champs, dit-il, comme elles sont ordonnées en chambre. » Il observe encore que le succès de Charles de Bourgogne fut dû à des mouvements qui n'avaient point été concertés. Mais ce succès même ne laisse pas que d'être douteux; à un certain moment, chaque parti s'était cru battu. Du côté du roi, il y eut un grand personnage qui s'enfuit au galop jusqu'à Lusignan (en Poitou) sans débrider, et du côté de Bourgogne, un autre grand personnage ne s'enfuit pas moins vite jusqu'au Quesnoy (en Hainaut); de telle sorte que ces deux, ajoute Commines, n'avaient garde de se mordre l'un l'autre.

Charles s'empessa de s'attribuer tout l'honneur de la journée, parce que le roi lui laissa le champ de bataille, et il en eut le cœur tellement enflé, que de ce jour il se crut un Alexandre, ne rêva plus que guerres et conquêtes, dédaigna tout conseil et s'engagea dans la voie où il devait trouver sa perte. Louis n'eut vraiment pu mieux faire que d'inspirer à son rival cette folle confiance; quant à lui, il tira de cette journée un enseignement qui lui profita. Il avait reconnu que ceux-là mêmes auxquels il avait confié le commandement de son armée avaient des intelligences avec l'ennemi; l'un d'eux, le sire de Brézé, lui avouait avant la bataille qu'il avait signé un engagement avec les conjurés : « Ils ont mon scel (signature), disait ce traître en riant, mais vous avez le cœur et le corps : » Brézé, surveillé de près, ne faillit pas, mais le roi comprit qu'outre le danger de remettre le sort de la monarchie aux hasards d'une bataille, il y avait celui de

laisser un trop beau jeu à la trahison dans la confusion d'une de ces mêlées où, comme dit Commynes, le sens d'un seul homme ne saurait prétendre donner ordre à un si grand nombre de gens. De ce jour donc, décisif dans l'histoire du roi et de son terrible vassal, Charles se confia aveuglément à la force; et Louis à la dissimulation et à la ruse.

Traité de
Conflans et
de Saint-
Maur.
1465.

Il y recourut tout d'abord, suivant le conseil de son grand ami, le duc de Milan, Sforza, qui lui fit dire qu'avant tout il fallait séparer *cette compagnie*. « Ne refusez, ajoutait-il, nulle chose qu'on vous demande. » Louis traita donc à Conflans et à Saint-Maur, promit d'investir son frère, le duc Charles, de la Normandie, et rendit au comte de Charolais les villes de la Somme. « Au regard des autres seigneurs, chacun eut sa part au butin et emporta sa pièce. »

Comment
Louis XI se
tire du
mauvais
pas.

Mais tandis que les adversaires de l'autorité royale la croyaient pour longtemps abattue, Louis, qui avait grandi par cette épreuve et qui était devenu sage à ses dépens, était plus que jamais redoutable à ces adversaires de son autorité, qui ne s'étaient pas souvenus du *bien public* après leur victoire d'un jour.

Il montra bien, en effet, qu'il était surtout habile « à soy tirer d'un mauvais pas, » comme dit Commynes : il entreprit activement de gagner les plus dangereux d'entre ses ennemis; il rappela les conseillers de son père, s'attacha son ancien ennemi Dammartin, qui devint son plus fidèle serviteur, donna au duc de Bourbon le gouvernement du Midi, acheta Saint-Pol par la charge de connétable, se réconcilia avec le vieux

Dunois, pardonna aux traîtres d'Armagnac et leur accorda de nouvelles faveurs. En tout cela, il n'avait qu'un but, reprendre la Normandie. Quand il fut assuré que le duc de Bretagne ne donnerait pas d'assistance à son frère, il mit la main sur la Normandie et fit approuver sa conduite par les États généraux de Tours, qui déclarèrent que « pour rien sous le ciel, ni affection, ni craintes, ni promesses, le roi ne pouvait acquiescer à la séparation de la Normandie, ni à son transport en d'autres mains que les siennes. » Puis, s'en prenant au duc de Bretagne lui-même, dont il savait les menées avec l'Angleterre, il envahit son duché et le força, par le traité d'Ancenis, à abjurer toute autre alliance que celle du roi.

Si Charles n'était point intervenu tandis que Louis isolait les intérêts avec une si habile tactique et pratiquait si bien son art de séduire et de corrompre, c'est qu'il était retenu dans ses États par la révolte des Liégeois dont la diversion nous fut plus d'une fois utile; mais quand il apprit le traité d'Ancenis, il renoua des négociations avec tous ses alliés de la *ligue du Bien public*, se mit de nouveau en campagne et marcha contre Dammartin qui campait avec une armée bien équipée sur la frontière bourguignonne (1468).

Une bataille semblait inévitable, mais Louis, se souvenant de Monthéry, ne voulut pas remettre sa cause au sort des armes; il aima mieux aller trouver lui-même son ennemi à Péronne, afin de le circonvenir par l'habileté de sa parole et de le désarmer par de fausses assurances d'amitié. Mais, au milieu des con-

Entrevue
de Péronne
1468.

férences où il employait toutes les ressources de son éloquence insinuante, on apprit tout à coup que les Liégeois ¹, pratiqués par des émissaires du roi de France, s'étaient de nouveau soulevés, avaient arboré les fleurs de lis, chassé leur évêque et massacré les chanoines. La colère de Charles fut inexprimable, et Louis XI se crut perdu. Le renard, qui s'était ainsi jeté sous les griffes du lion, sut cependant s'en tirer à force d'adresse et avec l'aide de Commynes, Commynes, en sa qualité de chambellan, couchait dans la chambre du duc. Il l'avait vu toute la nuit, cédant à sa fureur, marcher à grands pas dans sa chambre et l'avait entendu proférer des menaces. Il fit aussitôt passer au roi l'avis de se soumettre à toutes les conditions qu'allait exiger de lui son terrible vassal. Louis XI, très-capable d'écouter un bon conseil, était donc bien averti quand Charles le Téméraire se présenta devant lui dans la tour du château de Péronne. Le duc tremblait de colère en dictant ses conditions. Il voulait que Charles, frère du roi, dépouillé de la Normandie, reçût en apanage la Champagne et la Brie, voisines de la Bourgogne; — que lui-même fût pendant sa vie dégagé de tout devoir de vassalité et autorisé à faire alliance avec les seigneurs et les princes étrangers; — que Louis XI, enfin, marchât à la suite de l'armée de Bourgogne contre les Liégeois qu'il avait soulevés. Le roi, d'un air doux et sans effort, répondit oui à tout et fit si bien qu'en

¹ Liège, sur la Meuse, aujourd'hui ville du royaume de Belgique, était alors gouvernée par un évêque, allié et protégé du duc de Bourgogne.

un instant son brusque adversaire passa du courroux à la joie et presque à la confiance, tant le roi avait reçu en partage le don de manier les esprits.

Après que Louis XI, obligé d'exécuter sur l'heure la condition qui lui avait été imposée de marcher contre Liège, eut vu froidement livrer à toutes les horreurs de la guerre cette malheureuse ville, son alliée, dont les défenseurs criaient : *Vive France!* il put enfin rentrer dans son royaume, assez honteux de sa mésaventure. Mais, comme il n'entendait pas raillerie, il fit prendre toutes les pies auxquelles les Parisiens avaient appris le nom de *Péronne*, et enfermer dans une cage de fer le cardinal la Balue qui lui avait donné ce funeste conseil d'aller trouver Charles le Téméraire.

Il avait fort à faire pour éluder les clauses du traité de Péronne, bien plus onéreuses que celles stipulées à Conflans et à Saint-Maur; mais il s'embarrassait peu d'avoir donné sa foi, et sa mésaventure n'avait fait que le rendre plus avisé et plus habile.

Le premier point, c'était de ne pas se dessaisir de la Champagne, trop voisine de la Bourgogne. Louis XI représenta affectueusement à son jeune frère qu'il était l'héritier d'un malade qui ne devait pas le faire longtemps attendre, et qu'il travaillait contre lui-même en démembrant le royaume. Il fit si bien qu'il le persuada et lui fit accepter la Guyenne en échange de la Champagne. Après ce coup de partie, il désarma les d'Armagnac et contint le duc de Bretagne qui recommençait à remuer.

III

Nouvelle
prise d'ar-
mes-des
seigneurs.
1470.

Mais Charles de Guyenne (c'est ainsi qu'il a été désigné depuis), ayant, par la naissance d'un dauphin (1470), perdu toute espérance d'arriver au trône, reprit ses intrigues avec le duc de Bourgogne. Celui-ci, qui n'attendait que l'occasion de se venger de l'inexécution du traité de Péronne, s'empressa de répondre à l'invitation du frère du roi, entraîna dans une nouvelle ligue les ducs de Bretagne et d'Alençon, le comte de Foix, le connétable de Saint-Pol, et négocia avec l'Angleterre et l'Aragon. La ligue ne se proposa rien moins que de substituer Charles de Guyenne à Louis XI et de démembrer le royaume de France. « J'aime tant le bien du royaume, disait par raillerie Charles le Téméraire, qu'au lieu d'un roi, j'en voudrais six. » Louis se remit à négocier sans relâche pour gagner du temps, renforcer ses troupes et intéresser à sa cause les populations. Néanmoins la partie était difficile à gagner, à moins que Charles de Guyenne, malade depuis huit mois de la fièvre quarte, ne vint à mourir.

Mort de
Charles de
Guyenne
frère du roi
1472.

Charles de Guyenne mourut juste à point (1472). Les conjurés accusèrent le roi de fratricide, mais il ne paraît pas que Louis XI ait été coupable de ce crime. Son frère, loin de l'en soupçonner, le nomma son héritier le jour même de sa mort et lui demanda pardon des ennuis qu'il lui avait causés.

Charles le

La coalition était déconcertée; Louis XI échappait

encore une fois aux mains de ses ennemis. Charles le Téméraire, ne se possédant plus, se mit seul en campagne; il se rua sur la Picardie et saccagea la ville de Nesle. C'est là que poussant son cheval dans l'église inondée de sang, il laissa échapper cette parole sauvage : « Par saint Georges, voilà une belle boucherie; j'ai de bons bouchers! » Cette cruauté, qui était un crime contre les lois mêmes de la guerre, fut de plus une faute : elle encouragea les villes à se défendre à outrance.

Aussi Beauvais ferma ses portes, et, bien que sans garnison, sans défenses suffisantes, résolut de tenir contre son redoutable adversaire. Sa résistance, qui est une de nos gloires populaires, lui fait assez d'honneur pour être racontée. Charles, croyant emporter la place en un coup de main, dédaigna de faire des travaux d'approche et marcha droit à l'escalade; mais les soldats, accablés à petite portée d'une grêle de flèches, se virent, quand ils approchèrent du rempart, arrêtés par les pavés, l'huile bouillante et le plomb fondu qu'on leur jetait des murailles où la population tout entière s'était portée. Les enfants eux-mêmes et les femmes, qui savaient par l'exemple de Nesle qu'il y allait de leur vie, se pressaient aux créneaux, apportaient des armes, des traits, des pierres, et prenaient part au combat. Une jeune fille, Jeanne Fourquet, dite *Hachette*, se distingua entre toutes et s'illustra par son héroïsme. Voyant un porte-étendard bourguignon planter sa bannière sur la muraille, elle s'élança seule sur lui, le précipita dans le fossé et enleva l'enseigne

Téméraire
en Picardie,
Résistance
de Beauvais
4472

qu'on déposa solennellement dans une des églises de la ville. Cet exemple enflamma les courages, et bien qu'une porte eût été brisée à coups de coulevrine on contint les colonnes d'assaut jusqu'au soir. A la tombée de la nuit, quand les bourgeois commençaient à se sentir épuisés par douze heures de combat, les deux compagnies d'ordonnance de la garnison de Noyon, qui avaient fait quinze lieues sans débrider, entraient dans la ville que Charles le Téméraire avait négligé d'investir. Dès lors Beauvais était sauvé.

En vain, Charles livra assauts sur assauts, consuma vingt-quatre jours et perdit des milliers d'hommes ; il lui fallut déloger honteusement de nuit. Le roi récompensa la belle défense des habitants de Beauvais par de magnifiques privilèges, dota richement Jeanne et institua une procession où les femmes, en mémoire de leur courage, devaient avoir le pas sur les hommes.

Charles ne fut pas plus heureux devant Rouen ni devant Dieppe ; dégoûté d'une campagne si désastreuse, il signa avec Louis XI la trêve de Senlis (1472).

Mais la guerre entre le roi et le duc devait durer jusqu'à la mort de l'un des deux adversaires. Charles le Téméraire, qui voulait se faire sur le flanc de la France un royaume indépendant, en réunissant la Flandre et la Bourgogne par l'acquisition de l'Alsace et la conquête de la Lorraine, voyait ses plans déjoués par Louis XI, dont les émissaires portaient à tous les ennemis de la Bourgogne, à l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, aux Lorrains, aux Suisses, des conseils, des exhortations et de l'argent. Il s'était saisi

de la Lorraine et avait promis à l'empereur, en retour du titre de roi, la main de sa fille pour l'archiduc Maximilien. Mais Louis XI l'avait contraint à relâcher le jeune duc de Lorraine, René de Vaudemont, dont il s'était emparé; c'était encore Louis XI qui avait excité l'empereur à refuser ce titre de roi si convoité par son ambitieux vassal; le matin même du jour où Charles devait recevoir la couronne royale dans la cathédrale de Trèves, Frédéric III s'enfuyait dans une barque en descendant la Moselle. Charles le Téméraire qui se croyait déjà roi de la Gaule belge demeura duc comme devant. Dans sa fureur, il reprit les armes (1474). Il s'était encore allié cette fois avec le duc de Bretagne, les princes d'Anjou, le connétable de Saint-Pol, le roi d'Aragon, le roi d'Angleterre Édouard IV, qui consentit à conduire une expédition en France. Mais Louis fit face de tous les côtés, et triompha par son habileté et par les fautes de son adversaire. Quand Charles parut au camp du roi anglais, en Picardie, il était à peine accompagné. Il avait ruiné son armée en s'opiniâtrant onze mois devant la petite ville de Neuss en Allemagne; si bien que Louis, profitant du mécontentement d'Édouard IV, n'eut pas de peine à le détacher du Bourguignon. Après avoir comblé les seigneurs anglais de présents, de pensions, et prodigué le vin aux soldats, il obtint au traité de Pecquigny le rétablissement de la paix avec l'Angleterre (1475).

Quant à Charles, qui avait quitté le roi d'Angleterre avec des injures et des imprécations, il dut, malgré

sa fureur, traiter encore avec Louis XI, dont l'ascendant allait toujours croissant.

Châtiment
des traîtres

Cette fois les complices de Charles portèrent la peine de leur trahison. Le duc de Bretagne en fut quitte pour signer la trêve de Senlis, mais le comte d'Armagnac fut attaqué dans Lectoure et poignardé; le sire d'Albret fut exécuté; le duc d'Alençon ne dut la vie qu'à son titre de parrain du roi. Le connétable de Saint-Pol reçut enfin le châtiment qu'il avait trop mérité en trahissant à la fois et le duc de Bourgogne et le roi. Le duc soupçonnait ses trames secrètes, mais sans avoir de preuves, et hésitait à l'abandonner au roi. Il y fut déterminé par un de ces artifices où Louis XI était passé maître. Il arriva qu'un jour Louis XI reçut un envoyé du connétable, alors qu'il avait à sa cour un certain seigneur de Contai, fidèle serviteur de Charles le Téméraire. Il avisa de faire cacher ce seigneur de Contai derrière un paravent, puis il donna audience au messager du connétable. Celui-ci, se croyant seul avec le roi contrefit le duc de Bourgogne dans ses fureurs, dans ses gestes et ses jurements. Louis XI, assis sur un escabeau près du paravent, se mit à rire aux éclats, lui dit de répéter, de parler haut parce qu'il commençait à devenir un peu sourd, si bien que Contai entendit tout à l'aise la façon dont le serviteur du connétable traita le duc de Bourgogne. Dès que l'entretien eut pris fin, il fit seller son cheval et alla raconter à son maître la trahison du connétable. Saint-Pol fut perdu du coup. A peine livré aux gens du roi, on lui fit son procès, et bien que très-grand seigneur, mari

de la sœur de la reine, revêtu de la première dignité du royaume, il fut décapité en place de Grève (1475).

IV

Malgré la paix signée, Charles le Téméraire était toujours le plus dangereux des ennemis de Louis XI. Celui-ci ne s'y méprenait pas. Aussi, profitant des circonstances, jamais il ne sut mieux être « l'universelle araignée », comme disait une chanson du temps : il enferme Charles le Téméraire entre les Lorrains, les Allemands, les Suisses, si admirablement placés pour prendre à revers la moitié des forces du Bourguignon. Il sait, pour l'avoir déjà rencontrée sur un champ de bataille, ce que peut la redoutable infanterie helvétique, et connaissant la pauvreté des Cantons, il achète leur précieux secours de la modique somme de 20,000 florins. Ses toiles bien ourdies, il attend sa proie. Charles cependant brûlait de se venger des Suisses, alliés du jeune René, de l'empereur et de Louis XI, de ces Suisses insolents qui avaient décapité un de ses gouverneurs et chassé du Valais son allié, le comte de Romont. Dans son impatience, il entra en campagne au milieu de l'hiver, et avec un tel appareil, que les Suisses effrayés demandèrent la paix : « Vous n'avez rien à gagner contre nous, disaient-ils, notre pays est pauvre et stérile, nos prisonniers n'ont pas de quoi payer de riches rançons; il y a plus d'or et

Charles le
Téméraire
court à sa
perte.

d'argent dans vos éperons et les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. » Ils lui offrirent de renoncer à toute autre alliance que la sienne et de lui fournir un corps d'auxiliaires; Charles resta inflexible.

La guerre
contre les
Suisse.
1476.

Bien que la guerre désastreuse où s'engage Charles, le Téméraire n'appartienne pas tout à fait à l'histoire de Louis XI, nous nous y arrêterons un moment, parce qu'il est intéressant de voir comment tomba cette grande maison qui avait été si funeste au royaume, et surtout parce que le triomphe du droit contre la force est un des plus beaux spectacles que nous offre l'histoire. Assistons donc avec Louis XI au grand spectacle qui se prépare : un ennemi redoutable de la France va se perdre, un brave peuple, notre allié, va se sauver.

Détaille de
Granson.
1476.

Charles envahit la Suisse avec trente mille combattants et la plus belle artillerie de l'Europe. Il trainait après lui toutes les magnificences de sa cour que lui enviaient les rois de l'Europe, comme pour insulter à la pauvreté de ces pâtres qui avaient osé se déclarer contre lui. A son premier pas en Suisse, il fut arrêté vingt jours par le château de Granson; il l'avait enfin réduit, quand les confédérés arrivèrent pour voir leurs compatriotes pendus aux créneaux ou noyés dans le lac. Le duc marcha contre eux avec une téméraire fureur, ne voulant pas laisser à ces *villains* l'honneur d'attaquer les premiers; il quitta la forte position qu'il occupait entre le lac de Neuchâtel et les marais, et recommençant la faute de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, il forma son avant-garde, non d'archers, mais d'une élite

d'hommes d'armes qu'il conduisait lui-même avec la grande bannière de Bourgogne. Lorsqu'il fut à cent pas des Suisses, il les vit mettre genou en terre pour se recommander à Dieu; il crut un moment qu'ils demandaient merci, mais il ne tarda point à être détrompé. La masse de l'infanterie suisse se précipita sur les hommes d'armes comme une masse de fer, les entama malgré la courageuse résistance de la noblesse de Bourgogne et de Flandre, et les ramena vers le camp fortifié que Charles avait quitté si imprudemment. Tout à coup on entendit mugir le *taureau* d'Uri et la *vache* d'Underwald ¹. Trois fois le son prolongé retentit dans la montagne; c'était une nouvelle armée qui descendait pour couper la retraite aux Bourguignons ébranlés : dès lors la déroute commença. En vain le duc essaya de rallier les siens : « Les Suisses, comme grêle, se ruent dessus, dit la chronique, dépeçant de çà et de là ces beaux galants; tant et si bien furent déconfits en val de route ces pauvres Bourguignons que semblaient-ils fumée répandue par le vent de bise. » Le camp bourguignon tomba au pouvoir des montagnards qui, dans leur simplicité, prenaient des vases d'argent pour de l'étain, des plats d'or pour du cuivre, se partageaient à l'aune les draps d'or et de soie, et jetaient avec dédain les pierreries qu'ils prenaient pour des morceaux de verre (1476).

Louis XI, qui se tenait à Lyon, sut vite la bonne

Attitude de
Louis XI.

¹ C'étaient deux cornes d'une merveilleuse grandeur qui, selon la tradition des Suisses, avaient jadis été données à leurs pères par Pépin et par Charlemagne.

Après
Granson.

nouvelle, grâce aux postes qu'il avait établies. Mettant à profit les circonstances, il se hâta de rompre l'alliance de René d'Anjou, de la duchesse de Savoie, du duc de Milan avec Charles le Téméraire; mais cette fois il n'alla pas au delà, et quand l'orgueilleux duc sentit qu'il lui fallait fléchir devant le rival qu'il avait tant de fois offensé, et le fit prier « avec humbles et gracieuses paroles de lui tenir loyalement la trêve, » il répondit très-amiablement. Il n'avait que faire de mettre la main à l'œuvre, Charles saurait bien se perdre tout seul.

Louis XI
après
Morat.

En effet ce prince, incapable de prendre conseil, ne l'était pas moins de s'instruire aux leçons de l'expérience, tout au contraire de Louis XI que celles de Monthéry et de Péronne avaient rendu plus sage. Dès qu'il fut sorti du désordre d'esprit où l'avait jeté le désastre de Granson, il s'empessa de réunir une nouvelle armée et rentra en Suisse : il assiégea Morat et s'y opiniâtra comme il avait fait devant Beauvais et devant Neuss. Il donna ainsi le temps d'arriver aux confédérés et à René de Lorraine; ce jeune prince qu'il avait dépouillé de son duché semblait une vivante image de la justice persécutée et de la bonne cause. On se prépara à combattre; les forces étaient égales, vingt-quatre mille hommes de l'un et de l'autre côté. Les Suisses, prenant bien leur temps, attendirent que la pluie eût mouillé la poudre et les arcs des Bourguignons et commencèrent l'attaque au moment où Charles faisait sonner la retraite. « Le moment est venu, s'écria Hans de Halwyl, le chef de l'avant-garde suisse : à

genoux, mes amis, et faisons notre prière! » Sur ces entrefaites, le ciel s'éclaircit et le soleil apparut radieux au-dessus de Berne. « Braves gens, cria Hans, Dieu nous envoie la clarté de son soleil, allons à eux. Pensez à vos femmes, à vos enfants; et vous, jeunes gens, à vos fiancées. » Les montagnards répondirent par le cri de *Granson! Granson!* et se précipitèrent contre les retranchements du camp bourguignon; ils les forcèrent, s'emparèrent des canons et les tournèrent contre l'ennemi auquel la garnison de Morat coupa la retraite. Charles combattit en désespéré; sa garde se fit tuer à ses pieds, mais enfin la grande bannière de Bourgogne tomba; ce ne fut plus qu'un massacre. Les Bourguignons poussés dans le lac s'y noyèrent ou y furent tirés comme à la cible, car les Suisses ne firent point de quartier. *Cruel comme à Morat*, fut longtemps un dicton populaire (1476).

Morat pour Louis XI valait mieux que Granson : cette fois ce n'était pas seulement des richesses perdues et un camp pillé, c'était bien une armée détruite. Aussi s'enhardissant, il invita les États de Savoie à se mettre sous sa protection, traita magnifiquement les ambassadeurs suisses, donna l'ordre de Saint-Michel à Bubenbergh, le défenseur de Morat, et offrit au duc René sa garantie pour les levées qu'il ferait en Suisse; car il voyait en ce jeune homme l'instrument décisif de la ruine de Charles. Il ne se trompait pas.

Charles, qui après Morat avait fui douze lieues sans débrider, s'était retiré en Franche-Comté. Il s'enferma dans un château du Jura, silencieux et sombre, ne

Bataille de
Morat.
1476.

Bataille de
Nancy, mort
de Charles
le Témé-
raire.
1477.

voulant voir personne, laissant croître sa barbe, déchiré et souillé, tel que la bataille l'avait fait. C'est là qu'il apprit que René, revendiquant son héritage, était entré en Lorraine et avait repris Nancy. Il y courut; mais il n'avait plus l'armée de Granson ni celle de Morat, et les États de Bourgogne et de Flandre lui refusaient l'argent et les soldats. Il s'obstina cependant, avec les quatre mille hommes qui lui restaient, à combattre contre les vingt mille Suisses, Lorrains, Alsaciens et Français de René. « Je ne puis, disait-il, fuir devant un enfant; je combattrais seul s'il le fallait. » (C'est grand honneur, disait au contraire Commynes, de craindre ce que l'on doit et d'y bien pourvoir.) Ses gens engagèrent l'action; mais bientôt se voyant pris en flanc, entendant résonner les cornes d'Uri et d'Underwald, au son desquelles « ils avaient été si rudement maniés à Granson et à Morat, » ils commencèrent à fuir vers les collines voisines. Quant à Charles, il ne voulait plus reculer. Comme on lui posait son armet sur la tête, le lion d'or qui en formait le cimier vint à tomber; il dit tristement : « *Hoc est signum Dei* » (Ceci est un signe de Dieu). Puis il chargea au plus épais de l'ennemi. Deux jours après, on trouva son corps engagé dans la glace d'un ruisseau, percé d'outre en outre, et déjà entamé par les loups.

Le duc de Lorraine lui fit faire de somptueuses funérailles, et, prenant la main glacée du cadavre : « Beau cousin, dit-il, Dieu ait en paix votre âme! vous nous avez fait moult maux et douleurs. » Pendant longtemps on refusa de croire à la mort du grand duc de l'Occi-

dent, on le disait caché; on passait des marchés à crédit, à condition d'être payé double à son retour; mais il était bien mort, et avec lui périssait la maison de Bourgogne (1477).

V

Louis XI n'était pas assez généreux pour plaindre son ennemi vaincu. Quand le messenger du duc de Lorraine lui apporta avec la nouvelle le casque brisé de Charles, il laissa éclater sa joie. Il recueillait enfin le fruit de son habile politique. Cet empire nouveau, que la maison de Bourgogne issue du sang de France avait essayé de créer entre la France et l'Allemagne, s'écroulait par la mort du Téméraire qui ne laissait qu'une fille. Il ne restait plus qu'à étendre la main pour saisir cette riche proie si longtemps convoitée. Le roi était bien maître maintenant chez lui, et il n'y avait plus d'aide ni de refuge à espérer en Bourgogne pour ceux qui l'avaient tant de fois trahi et qu'il avait dû jusque-là ménager. Les seigneurs de France le comprirent; ils en furent consternés. « Moi et autres, dit Commines qui fut ainsi jusqu'à la fin le témoin attentif de ce grand duel, primes garde comment ils dineraient; pas un seul ne mangea la moitié de son saoul. »

Conduite de
Louis XI
après la
mort de
Charles le
Téméraire.

Mais Louis, qui sut vaincre les difficultés qui lui vinrent des autres, ne sut pas se vaincre assez lui-même pour tirer tout le parti possible de ce moment si favorable. S'entretenant avec Commines, huit jours avant la mort du duc, il lui avait dit qu'il tâcherait de

marier le dauphin à l'héritière de Bourgogne, et que si la différence d'âge (Marie avait au moins douze ans de plus que le dauphin) rendait ce mariage impossible, il lui offrirait quelque jeune prince français d'un âge plus assorti au sien, réunirait directement à la couronne la Picardie et le duché de Bourgogne, et garantirait à Marie le reste de ce grand héritage, qui fut demeuré français avec chance de réversion à la couronne par mariage ou par succession.

Consé-
quence de
sa mau-
vaise foi.

Malheureusement pour la France, il n'exécuta pas son premier dessein, et, pour commettre librement la plus lourde faute de son règne, il écarta son sage conseiller Commynes. Après avoir fait occuper par ses troupes la Bourgogne, la Franche-Comté, les villes de la Somme et de l'Artois, il étendit sa convoitise jusqu'aux pays flamands. Tout lui venait à souhait : la fille de Charles s'offrait à recevoir un mari de sa main ; mais Louis, dans son étroite et impatiente ambition, voulut tout prendre, en profitant des embarras où se trouvait Marie. Il se fit secrètement autoriser par elle à occuper Arras, et remit ses lettres aux députés de Gand comme preuve qu'elle trahissait les intérêts de la Flandre. Une effroyable sédition s'ensuivit ; les sires d'Hugonet et d'Himbercourt, conseillers de Marie, furent saisis, condamnés par le conseil des bourgeois de Gand et exécutés malgré les efforts de la jeune duchesse qui, se jetant sur la place du Marché, « suppliait le peuple, les larmes aux yeux et toute échevelée, qu'il leur plût avoir pitié de ses deux serviteurs. » Comment s'étonner, lorsque le fils de l'empereur, Maxi-

milien, se présenta pour épouser Marie, si elle se fiança à lui dès le soir même et l'épousa le lendemain. C'est par cette union, qui devait nous être si funeste, que furent préparées la grandeur de la maison de Habsbourg et la longue rivalité de la France et de l'Autriche. Le peu d'honnêteté de Louis XI coûtait à la France sa frontière naturelle du Nord (1478). Ce qui est vrai dans la vie privée des individus l'est aussi dans la vie politique des peuples : il y a le plus souvent une mauvaise action à l'origine de nos malheurs.

Dans son dépit, Louis XI se montra plus rigoureux envers ses ennemis du dedans ; un autre eût été d'autant plus indulgent qu'il avait moins à craindre, mais Louis s'était habitué à trouver dans la vengeance un plaisir mauvais. Entre les seigneurs rebelles, il en était un qu'il haïssait surtout, c'était ce Jacques d'Armagnac, qui avait été son ami d'enfance et qu'il avait fait duc de Nemours. Trois fois traître et trois fois pardonné, Nemours fut encore convaincu d'avoir noué des intelligences avec le feu duc de Bourgogne. Assiégé et pris dans son château de Carlat, en Auvergne, il fut mis à la Bastille et enfermé dans une cage de fer, d'où, sur l'ordre exprès du roi, on ne le faisait sortir que pour le torturer et le *faire parler clair*. C'est de cette cage qu'il fut conduit aux halles sur un cheval drapé de noir et décapité.

Tout était bien changé depuis les premiers jours de ce règne. Les seigneurs terrifiés n'osaient plus se lever contre un roi qui faisait si rude justice. De quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils ne se voyaient plus

Dernières
années de
Louis XI.

d'alliés capables de les aider dans leurs entreprises. Le roi d'Aragon avait assez à faire chez lui et venait de traiter avec Louis XI, Édouard se souvenait de sa dernière descente et de sa déconvenue. Au dedans, la grande féodalité ne leur offrait plus d'appui. Elle avait été vaincue avec le Téméraire; elle disparaissait avec Charles III, héritier de la maison d'Anjou, qui venait de mourir (1481) en laissant au roi la Provence, le Maine, l'Anjou et le Barrois. L'année suivante la jeune Marie de Bourgogne mourait aussi, d'une chute de cheval, et les Flamands signaient le traité d'Arras, qui livrait à la France l'Artois et la Franche-Comté comme dot de la petite Marguerite d'Autriche (fille de Marie) fiancée au jeune dauphin.

Les députés des Flandres qui apportaient le traité vinrent visiter Louis XI au fond de son triste et redoutable château de Plessis-lès-Tours. Après avoir franchi nombre de ponts-levis et de herses, ils pénétrèrent dans une chambre étroite et grillée et aperçurent dans l'ombre un homme chétif, à demi caché dans une riche fourrure. C'était le terrible roi de France qui, dans un corps paralysé, avait gardé toute l'énergie de son esprit. Il s'excusa de ne pouvoir se lever ni se découvrir, puis il fit apporter l'Évangile, sur lequel il devait jurer. Ne pouvant étendre sur le livre sa main morte, il se borna à le toucher du coude.

Ainsi la France s'achevait peu à peu dans les dernières années de ce roi mourant. Mais Louis XI ne méritait pas de goûter à la fin de sa tâche cette satisfaction légitime du bon ouvrier qui a fini sa journée. Il

eut la plus triste vieillesse, châtimement de sa méchanceté et des mauvais moyens dont il s'était servi. Chaque jour plus sombre et plus inquiet, il voyait partout des ennemis et des complots. Des attentats répétés contre la vie des princes de son temps venaient comme des exemples sinistres augmenter ses craintes. Son vieil allié Sforza, à Milan, l'un des Médicis à Florence, étaient morts assassinés ; Édouard d'Angleterre succombait probablement au poison ; Charles le Téméraire lui-même était, disait-on, mort de la main d'un traître sur le champ de bataille de Nancy. Il ne se confia plus qu'à ses archers écossais et à quelques *mauvaises gens*, ministres de ses cruautés : Tristan, qu'il appelait son compère, Olivier le Daim ou le Diable, qu'il avait fait comte de Meulan, Jean du Lude, qu'il nommait *Jean des habiletés*. Il essayait en vain de déguiser à lui-même et aux autres le rapide affaiblissement de ses forces. Il se roidissait contre la mort, « car nul ne fut plus que lui convoiteux de vivre. » Aussi se laissait-il piller et tyranniser par son médecin, le rude et habile Coitier, « à qui chaque mois il donnait dix mille écus, espérant qu'il allongerait sa vie. » Au lieu de demander à Dieu, par l'aveu de ses fautes et par l'expiation, la paix de l'âme, il se livrait, pour obtenir une guérison impossible, à de superstitieuses pratiques qui ne pouvaient retarder l'heure marquée.

VI

Enfin on lui annonça qu'il fallait se préparer à mourir, « Ce lui fut une grande douleur d'entendre

Mort de
Louis XI

cette sentence; » néanmoins il en triompha, et, ressaisissant toute son énergie, il fit venir son fils qu'il avait tenu éloigné par défiance et lui adressa de sages mais bien tardifs conseils. Ce roi, qui avait été un mauvais fils, n'avait pas connu, par un juste châtiment, les joies de l'amour paternel. Il mourut le 3 août 1483.

Commynes, qui a le sentiment si profond de la misère des grands et des rois, était à son chevet. Il évoque à cette heure suprême les souvenirs de cette vie dans laquelle il n'a pas surpris un *seul bon jour*, et finit par ce triste retour sur l'ambition humaine : « Ne lui eût-il pas mieux valu, s'écrie-t-il, à lui et à tous autres princes et hommes de moyen état, qui ont vécu sous ces grands et vivront sous ceux qui règnent, élire le moyen chemin : c'est à savoir moins se donner et moins se travailler et entreprendre moins de choses, plus craindre à offenser Dieu et à persécuter le peuple et leurs voisins par tant de voies cruelles, et prendre des aises et plaisirs honnêtes? Leur vie en serait plus longue; les maladies en viendraient plus tard, et leur mort en serait plus regrettée, et de plus de gens, et moins désirée. »

Il voyait la main de Dieu dans les tourments de cette sombre vieillesse. « On pourrait, dit-il, demander pourquoi la puissance de Dieu se montre plus grande contre les princes et les grands que contre les petits. C'est que les petits et les pauvres trouvent assez de gens qui les punissent, mais qui sera le juge du vice des grands princes et des grandes princesses et qui en

fera punition, si ce n'est Notre Seigneur, vrai juge qui ne voudra attendre jusques à l'autre monde pour les punir. »

VII

Institutions
de Louis XI

Ce roi, que nous avons vu si âpre à la lutte et qui acquit au royaume ses indispensables barrières, qui fonda, pour la première fois, la paix perpétuelle pour les provinces du centre, laissait derrière lui de précieuses institutions. Il avait organisé l'administration provinciale, étendu l'action de la justice royale par l'institution des Parlements de Grenoble, de Bordeaux, de Dijon; rapproché les diverses parties du territoire, et rendu l'action du pouvoir plus prompte par l'établissement des postes (1464).

Il avait voulu que l'intervention du pouvoir fût partout utile aux nouveaux intérêts commerciaux et industriels du pays. On l'avait vu convoquer des négociants à son grand conseil pour aviser avec eux aux moyens d'étendre et de faire prospérer le commerce. D'après leur avis les étoffes précieuses et les marchandises apportées de l'Inde par les Vénitiens furent prohibées, et un traité d'alliance et de commerce conclu avec la ligue Hanséatique favorisa l'exportation (1469); des foires furent instituées à Bayonne et rétablies à Caen et à Lyon. Les nobles et les ecclésiastiques purent faire le commerce maritime sans déroger, et Louis, devançant la renaissance, fit venir d'Italie des ouvriers habiles à tisser les étoffes précieuses.

Il avait fait beaucoup, il se proposait plus encore quand il mourut. « Si je vis encore quelque temps, disait-il à Commynes, il n'y aura plus dans le royaume qu'une contume, un poids et une mesure. Toutes les coutumes seront mises en français, dans un beau livre; cela coupera court aux ruses et pilleries des avocats; les procès en seront moins longs... Je briderai comme il faut ces gens du Parlement... Je mettrai une grande police dans le royaume. »

Il eut le pressentiment de notre civilisation moderne et se montra l'ami des choses nouvelles qui ne gênaient pas son autorité. Il protégea les sciences; l'art de guérir fit des progrès sous ce roi valétudinaire, et les faveurs que Louis prodigua aux médecins profitèrent à la médecine; la chirurgie obtint de son temps un grand résultat : la taille de la pierre fut, avec l'autorisation du roi, tentée pour la première fois sur la personne d'un condamné à mort, qui guérit et fut gracié. Les lettres furent aussi encouragées : Louis recueillit plusieurs savants grecs, qui, de l'Italie, leur premier asile, commençaient à se répandre dans les régions de l'Occident. Il fit grâce à Villon, le premier poète de notre littérature vulgaire, que la misère avait poussé au vol et conduit jusqu'au gibet. Il accueillit enfin l'imprimerie qui venait d'être inventée sur les bords du Rhin, entre la France et l'Allemagne : le premier atelier fut établi dans le collège même de la Sorbonne en 1469, et un dépôt fut ouvert aux éditions de Mayence, sous la protection royale.

Un de nos historiens a dit : « A tout prendre ce fut

un roi. » On n'ose pas dire un grand roi, parce que l'honnêteté et l'humanité lui ont manqué. Mais, parmi les princes qui ont constitué notre France, on ne peut refuser un des premiers rangs à celui qui mit véritablement la royauté hors de pages (c'est le mot de François I^{er}), refit la France démembrée et la laissa à ses successeurs assez une, assez riche, assez forte, pour être engagée sans péril dans les grandes guerres européennes et résister à Charles-Quint.

FRANÇOIS I^{ER}

1515-1547

« Trois actes honorables lui donnèrent le nom de Grand : la bataille de Marignan, la résistance qu'il fit à toute l'Europe, la restauration des lettres. »

GASPARD DE SAUX-TAVANNES.

- I. François I^{er}, le roi chevalier; son éducation militaire; les traditions chevaleresques; le chevalier Bayard; François I^{er} en Italie; passage des Alpes; bataille de Marignan. — François I^{er} résiste à Charles-Quint; caractère et ressources des deux princes; bataille de Pavie; prison de Madrid; héroïque résistance de la France aux invasions; Montluc et la bataille de Cérisoles. — III. François I^{er} restaurateur des lettres; influence de l'Italie; fondation du Collège de France et de l'imprimerie royale; François I^{er} protecteur des arts; architecture, peinture et sculpture. — IV. Tristesse de ses dernières années; sa mort.

Trois actes, dit un capitaine contemporain de François I^{er}, méritèrent au roi le nom de Grand : la bataille de Marignan, la résistance qu'il fit à toute l'Europe, la restauration des lettres. L'histoire n'en a pas jugé autrement. depuis, et malg^é les fautes commises elle

fait une place honorable au roi chevalier, au rival de Charles-Quint, au protecteur des lettres et des arts.

I

La bataille de Marignan appartient aux guerres d'Italie dont l'histoire occupe tout le temps écoulé entre la mort de Louis XI et l'avènement de François I^{er}. « Gènes se donne à moi, moi je la donne au diable, » disait Louis XI, marquant bien ainsi qu'il avait assez à faire chez lui, sans aller chercher fortune au loin. Son fils Charles VIII, roi jeune et *chevalereux*, ne fut pas de son avis ; héritier des droits de la maison d'Anjou sur le trône de Naples, il partit pour l'Italie en quête d'aventures, rêvant au delà Constantinople et Jérusalem. Après lui, le bon Louis XII, père du peuple en France, ne fut guère sage en Italie, et légua à son successeur, François I^{er}, l'ambition des conquêtes lointaines, en même temps que ses droits sur Naples et sur Milan. Le premier des Valois-Angoulême¹ alla donc chercher au delà des monts un duché qu'il ne put garder et un renom militaire très-contestable, si l'on songe à la maxime de Louis XI : « Qui a e profit de la guerre en a l'honneur ; » il en rapporta

Le roi chevalier. Son éducation militaire.

¹ Charles VIII n'ayant pas laissé d'enfants, la branche des Valois-Orléans était montée sur le trône avec Louis XII (1398) ; Louis XII, lui-même, n'ayant laissé qu'une fille, la branche des Valois-Angoulême succéda à celle d'Orléans avec François I^{er}.

du moins, ce qui est sa plus belle gloire, le goût des lettres et des arts ; mais ne cherchons d'abord en François I^{er} que le dernier héros de la chevalerie, d'une chevalerie prolongée et à outrance, comme on verra.

Le bon roi Louis XII, qui se souvenait des premiers Valois et regrettait dans ses dernières années l'or et le sang versés en Italie, disait en songeant au jeune prince, son gendre et son héritier présomptif : « Ce gros garçon gâtera tout. » Le gros garçon gâta en effet bien des choses, mais il en fit de grandes, et s'il aima trop la guerre, il ne faut pas oublier que Louis XII lui laissa sur ce chapitre autant de mauvais exemples que de sages conseils.

Il semblait d'ailleurs fait exprès pour les armes, « et jamais, dit un contemporain, n'avait été vu foi en France dont la noblesse s'esjouit tant. » François avait grandi dans les exercices d'une éducation militaire et chevaleresque ; il y avait acquis une force, une adresse et une grâce singulières. A vingt ans, il revêtait cette armure gigantesque qui nous a été conservée et il était un des cavaliers accomplis de l'Europe.

Passionné pour les joutes courtoises des tournois et des pas d'armes, il aspirait à faire la guerre. Il y voulait égaler par ses exploits les anciens preux dont les romans de chevalerie, sa lecture favorite, lui racontaient les hauts faits. Il souhaitait être le digne roi de ces illustres capitaines qui avaient brillé d'un si vif éclat dans les guerres d'Italie et dont Bayard, le *chevalier sans peur et sans reproche*, était comme la fleur. Il aura leur courage, mais il laissera se perdre dans

les mœurs fastueuses et corrompues de sa cour le caractère de simplicité antique qu'on retrouve encore dans l'esprit chevaleresque des premières guerres d'Italie. Le mieux faisant, au temps de Charles VIII et de Louis XII, n'était pas seulement celui qui donnait les plus rudes coups de lance ou d'épée, mais celui qui conservait encore dans la nouvelle manière de faire la guerre les vieilles maximes de vie honnête et loyale, dont Bayard est le modèle. Le chevalier sans Reproche, Bayard, pourra bien mourir au service de François I^{er}, dans la septième année de son règne, mais il n'en appartient pas moins à l'époque précédente.

Bayard, dont le renom de bravoure et de loyauté est resté proverbial, est une de ces intéressantes figures d'hommes de guerre bons et intrépides, sages sous leur habit de soldat, compatissants dans la plus grande ardeur des entraînements militaires, que l'histoire nous offre au second rang, et qui ont le plus souvent dédaigné le premier. Tels nous apparaissent, avec les différences que les temps ont mises entre eux, le sire de Couci, un des héros de Nicopolis, le chevalier sans Peur et sans Reproche, La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République, et aussi peut-être Drouot, le Sage de la grande armée. La renommée les a bien vengés de n'avoir pas été les premiers; elle les fait briller à leur rang d'un éclat qui manque aux maréchaux et aux princes, et l'histoire s'arrête à leurs noms avec une admiration d'autant plus vive qu'ils ont voulu s'y soustraire. Que ce soit donc notre excuse, si, délaissant un instant François I^{er}, nous nous attardons avec

Le chevalier Bayard

le héros qui l'armera chevalier à Marignan, mais ne lui transmettra pas ses vertus.

« Bayard appartenait à une vieille famille du Dauphiné qu'on appelait l'*Écarlate des gentilshommes*. Tous les chefs de cette famille, de mémoire d'homme, étaient morts, ou à peu près, sur les champs de bataille, au service de la France : l'un à Poitiers, aux pieds du roi Jean, l'autre à Azincourt, un troisième à Montlhéry. Le dernier enfin avait été si maltraité à Guinegate qu'il ne lui resta plus que d'achever sa vie, perclus et mutilé, dans son château de Bayard. C'est lui qui fut le père du fameux chevalier sans Peur et sans Reproche. Bayard naquit donc dans une de ces familles vénérables où tout le monde a toujours fait son devoir, où tous les aïeux sont illustres, non par d'éclatantes dignités, mais par de grands services désintéressés, où règnent des traditions de loyauté et de vertu. L'enfant, dont le naturel était bon, acquit sous cette influence une sagesse et une maturité précoces. Quand il déclare à son père sa vocation belliqueuse, il parle comme un homme de trente ans. Le vieillard, ainsi qu'un patriarche, avait rassemblé tous ses enfants pour demander à chacun vers quelle carrière il se sentait porté; le petit Pierre s'était prononcé pour les armes, et le vieillard joyeux avait consenti. « Aimez, lui dit sa mère, craignez, servez Dieu, mon fils; soyez humble et courtois, loyal, point médisant, sobre; soyez charitable envers les pauvres nécessiteux et secourable aux pauvres veuves et orphelins. » A ces conseils, la bonne dame ajouta six écus d'or et un en monnaie.

Comment Bayard, avec de telles impressions d'enfance, ne fût-il pas devenu ce qu'il fut par excellence, un honnête homme ? »

Bayard débuta avec le plus brillant succès dans un tournoi à Lyon, devant Charles VIII, qui l'accepta du duc de Savoie comme un présent et le remit aux mains d'un de ses capitaines de compagnies d'ordonnance. Le jeune homme d'armes se forma vite dans les guerres d'Italie, et y devint, aussi bien par son esprit avisé que par son courage, un des meilleurs officiers d'avant-garde. Il menait les coureurs, comme on disait alors, mais il n'aimait ni l'indiscipline ni la témérité. Il était toujours bien instruit par les espions, qu'il payait libéralement, et bien servi par ses gens, qu'il égayait de ses saillies, et auxquels il laissait le profit des coups de main, ne gardant pour lui que l'honneur. Et son honneur, qu'on ne s'y trompe pas, n'était pas celui des chevaliers de Crécy et de Poitiers, qui compromettait le succès, mais bien le véritable honneur qu'il ne croyait pas entamer en allant à pied à l'assaut et en commandant les lansquenets.

Au véritable esprit de son état il joignait l'humanité et la loyauté. Quand le duc de Ferrare lui confia qu'il a le moyen de faire empoisonner le pape, le bon chevalier se signe et se retire ; mais il tâchera de prendre le Saint-Père en embuscade, et celui-ci n'échappera que par miracle. Il eût pu aisément s'enrichir, et il demeura toujours pauvre. « Tu seras riche d'honneur

et de vertu, autant que capitaine qui fut jamais en France, » lui disait un astronome de Carpi auquel il avait demandé s'il serait jamais *grand riche homme*, « mais des biens de fortune, tu n'en auras guère ; aussi ne les cherches-tu pas. » Il le montra bien à la prise de Brescia, où le droit de la guerre lui avait livré toute une famille : une dame, ses deux jeunes filles, leur honneur, leur fortune. Il sauvegarda leur bien, les protégea contre toute insulte, et dota les jeunes filles du présent que voulut lui faire leur mère. Tout le monde connaît cette touchante histoire ; elle achève notre héros, qui est demeuré le modèle du chevalier et en a conservé le simple nom.

Bataille de
Marignan.
1515.

Avec Bayard, le connétable Charles de Bourbon, les maréchaux La Palisse et Trivulce ; avec Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie, laquelle comptait soixante-douze grosses pièces, avec deux mille cinq cents lances garnies, quinze cents chevan-légers albanais, plus de vingt mille lansquenets allemands, dix mille fantassins gasçons, basques, navarraïis, languedociens et dauphinois, formés par le transfuge Pedro Navarro sur le pied des redoutables bandes espagnoles ; avec huit mille fantassins des provinces du nord de la France et deux mille cinq cents pionniers enrégimentés, outre les *artilliers*, c'est-à-dire avec l'armée la plus nombreuse, la plus aguerrie et la mieux commandée qu'on eût encore vue en Italie, François I^{er} entreprit de recouvrer le Milanais perdu par Louis XII.

La première difficulté était de franchir les Alpes avec tout cet attirail et tant de monde, les Suisses,

soudoyés par nos ennemis, barrant les passages du mont Genève, du mont Cenis et du mont Saint-Bernard. François I^{er} prit le parti le plus audacieux qui se trouva le plus sage; il résolut de s'ouvrir une route nouvelle à travers des cimes réputées inaccessibles, et, guidé par les pâtres et des chasseurs de chamois, il se jeta dans la vallée de Barcelonnette, tandis qu'une petite colonne de cavalerie escaladait par Briançon le sentier abrupt de la Roche-Épervière, où jamais cheval de guerre n'avait passé. Le reste de l'armée gravit le col de l'Argentière. « Trois mille pionniers la précèdent; le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne à force d'épaules et de bras l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme. Les soldats aident les pionniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages. On gravit les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort, qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrents de glace et de neige fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant, dans des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit

des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte. On arrive enfin à une dernière montagne où l'on voit avec douleur tant de travaux et d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer, mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes ? Pedro Navarro, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine assez tendre qu'il suivit avec la dernière précision ; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de cinq jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que pouvaient l'industrie, l'audace et la persévérance ¹.

Déjà la colonne de cavalerie qui avait passé par la Roche-Épervière avait surpris à Villafranca l'allié des Suisses, Prosper Colonna, au moment même où il se mettait tranquillement à table, tant les montagnards amis de la maison de Savoie et de la France avaient bien gardé le secret. Les Suisses, tournés, avaient battu en retraite, tandis que François I^{er} hâtait sa marche sur Milan par Novarre et Pavie, et sondait secrètement les capitaines des ligues helvétiques. Il leur rappelait combien l'amitié de la France importait à leur patrie,

¹ *Histoire de François I^{er}*, par Gaillard.

et s'engageait à leur rendre leur ancienne pension annuelle de 400,000 écus. Un instant il crut les avoir gagnés; mais une nouvelle armée de vingt mille Suisses descendant de Bellinzona, attirée de ses montagnes par l'appât de la gloire et du butin, fit rejeter les conditions acceptées; il ne resta plus qu'à combattre.

La rencontre eut lieu près de Marignan : rencontre redoutable entre ces montagnards, réputés invincibles, et une armée où dominait encore l'ancienne tactique, celle qui avait été si funeste aux Autrichiens à Sempach et à Morgarten, aux Bourguignons à Granson et à Morat. Par bonheur pour nous, l'artillerie de Genouillac et l'infanterie de Pedro Navarro devaient prêter aux hommes d'armes menés par le roi un concours décisif.

Nul historien n'a encore pu présenter de la bataille un récit un peu clair, tant il y eut peu d'ordonnance dans les mouvements. Fleuranges, qui l'a racontée dans son Histoire, et François I^{er}, qui en écrivit la relation à sa mère, parlent bien de la surprise de l'attaque, de l'acharnement des Suisses, du courage de la maison du roi, du beau jeu de l'artillerie, mais tout se mêle comme dans l'action qui fut des plus confuses.

Le jeune et aventureux Fleuranges a le premier reconnu les dispositions prises par les Suisses pour attaquer; il vient en toute hâte trouver le roi, qui était fort tranquille en sa chambre, essayant « un harnais d'Allemagne merveilleusement bien fait pour combattre à pied, » et s'entretenant avec l'Alviano, général de l'armée vénitienne, notre alliée. François I^{er} s'empresse

dé revêtir son armure de chevalier, et prenant la main de l'Alviano : « Seigneur, lui dit-il, je vous prie d'aller en diligence faire marcher votre armée, et venez le plus tôt que vous pourrez, soit jour, soit nuit, où je serai, car vous voyez quel besoin j'en ai. » L'Alviano remonta aussitôt à cheval pour aller chercher son armée, qui était encore à Lodi, et les trompettes sonnèrent l'alarme dans tout le camp de France. Il était temps; déjà l'on entendait le mugissement des gros cornets d'Uri et d'Underwald, et l'infanterie suisse, se précipitant tête baissée sur la chaussée de Milan, avait ramené nos *aventuriers*, nos lansquenets et la cavalerie d'avant-garde, conduite par le connétable en personne. En vain les grosses pièces de Genouillac tiraient dans leur colonne profonde et y abattaient des files entières; elle se reformait, marchait en avant, gagnant sans cesse du terrain et déjà menaçait l'artillerie. Il fallait à tout prix l'arrêter : ce fut le beau moment du roi. Il commença alors à la tête de sa maison cette trentaine de belles charges dont il parle à sa mère, rompit l'effort de l'avant-garde helvétique, sauva les canons et rétablit le combat. Les Suisses, si vigoureusement chargés de front, franchirent les fossés qui bordaient la route et se portèrent sur notre flanc au milieu des nuages de poussière et de fumée qui ne permettaient plus de voir à cent pas. On continua de frapper à l'aveugle jusqu'à près de minuit, et on se trouva si bien mêlé que Suisses et Français, attendant le jour pour se rallier, s'arrêtèrent excédés de fatigue là où la fin de l'action les avait trouvés. « Toute la nuit,

écrit François I^{er}, nous demeurâmes en selle, la lance au poing, l'armet en tête. » Il était au poste le plus dangereux, près de l'artillerie, à laquelle les Suisses s'étaient acharnés, et si peu accompagné qu'il fit éteindre le feu du bivouac de peur d'être aperçu. « Et demanda ledict seigneur à boire, nous raconte Fleuranges, car il était fort altéré; et il y eut un piéton qui lui alla quérir de l'eau qui était toute pleine de sang, qui fit tant de mal audict seigneur qu'il ne lui demeura rien dans le corps. » Bayard, qui s'était fort aventuré au plus épais des ennemis, dut jeter ses armes et marcher le long des fossés à *quatre beaux pieds*, comme dit son historien, pour rejoindre les siens. Ainsi se passa la nuit après une journée douteuse qui laissait incertaine la fortune du lendemain.

Au matin, un trompette italien qui ne quittait pas le roi, et dont la trompette se faisait entendre par-dessus toutes celles du camp, sonna le ralliement; Fleuranges, qui savait l'allemand, réunit les lansquenets, tandis que les Suisses se reformaient au son de leurs cornets. La bataille recommença. Les Suisses, s'attachant toujours à l'artillerie, fondirent sur les lansquenets qui la défendaient, les firent reculer un moment et pénétrèrent si avant qu'un d'entre eux vint mourir près du roi en embrassant une pièce qu'il voulait enlouer. Mais Genouillac dirigeait si bien le feu de ses gros canons qu'il pratiquait de véritables brèches au milieu de leurs bataillons, et ouvrait ainsi un chemin aux charges de la gendarmerie. Les Suisses étaient déjà ébranlés, lorsqu'ils entendirent tout à coup

sur leur flanc le cri de guerre de l'armée vénitienne : *Marco! Marco!* Ils firent cependant un dernier effort, puis ils reprirent dans la plus ferme attitude le chemin de Milan. François I^{er} était vainqueur de ces fantassins jusqu'alors invincibles. Il était le héros d'une bataille que le vieux maréchal Trivulce, qui avait assisté à dix-huit combats, appelait une bataille de géants. Son cheval avait été blessé de deux coups de pique; lui-même avait son armure faussée, comme nous la voyons encore aujourd'hui. Il avait fait son devoir de roi-soldat; il voulut en recueillir l'honneur de la main même du plus brave en se faisant armer chevalier par Bayard. Le bon chevalier lui donna l'accolade, puis, embrassant son épée : « Glorieuse épée, dit-il, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, je ne t'emploierai plus jamais que contre les infidèles, ennemis du monde chrétien. » Le malheur fut que François I^{er} se crut grand capitaine parce qu'il avait été brave homme d'armes, et conçut de sa victoire une présomption qui devait le perdre à Pavie.

Le Milanais fut reconquis du coup, comme on pense bien, mais il ne devait pas nous appartenir longtemps, car, si le roi l'avait recouvré par sa vaillance, il devait le perdre par des fautes de politique et d'administration. « Du moins, dit Brantôme, les Suisses, qui s'attribuaient le nom et la qualité de *dompteurs de princes*, furent domptés par ce roi, et par les armes et par le traité qu'il fit avec eux, où ils lui protestèrent toute amitié et alliance si bonne qu'ils l'ont toujours invio-

lablement gardée et entretenue, et très-bien et fidèlement servi nos princes depuis. »

II

François I^{er} a été heureux dans une journée fameuse, où il a plutôt montré le courage du chevalier que l'habileté du capitaine. Quelle sera maintenant sa part d'honneur dans la guerre engagée avec la maison d'Autriche, avec un rival aussi redoutable que l'empereur Charles-Quint? Mais, avant de montrer aux prises les adversaires de ce grand duel, il est intéressant de comparer leur caractère et leurs ressources.

Rivalité de
François I^{er}
et de Char-
les-Quint.

Charles d'Espagne, connu comme empereur d'Allemagne sous le nom de Charles-Quint, s'était de bonne heure appliqué au gouvernement. Le conseil de ses ministres avait été son école; les affaires lui avaient servi de livres, et la politique, où il devait se rendre si habile, avait été sa principale étude. Ayant un sens naturel supérieur, une finesse d'esprit pénétrante, une rare vigueur d'âme, il apprenait à juger dans chaque situation ce qu'il y avait à faire et comment il le fallait faire. Il s'apprêtait à être le plus délié et le plus ferme politique de son temps. (Mignet.) Héritier de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, comme de Maximilien d'Autriche, maître du nouveau monde, élu empereur d'Allemagne malgré la compétition de François I^{er}, il enserrait la France de ses possessions de Flandre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, et formait à lui seul

Caractère
et ressource
des
deux prin-
ces.

une coalition. Son ambition tendait au delà, « *plus ultrà*, » *plus outre*, comme disait son orgueilleuse devise : il voulait démembrement la France et, par suite, accomplir le rêve de domination universelle de la maison d'Autriche. Il semblait pouvoir, avec ses immenses ressources d'argent et d'hommes, y prétendre. N'avait-il point les *moissons d'or* d'Amérique, les contributions des Flandres, les redoutables bandes d'Espagne, de grands généraux et d'habiles ministres qui le servaient avec fidélité.

L'éducation militaire qu'avait reçue François I^{er} avait fait de lui l'excellent homme d'armes que nous avons vu combattre à Marignan ; elle ne lui avait pas appris la politique. Non que ce prince manquât du coup d'œil qui permet de voir vite et juste ; mais il n'avait ni l'application nécessaire, ni le caractère qui seul donne de la suite à nos entreprises et en assure le succès. Autant, dit un ambassadeur vénitien, il supportait bien les fatigues corporelles et les endurait sans jamais plier sous le fardeau, autant les soucis de l'esprit lui pesaient : aussi s'en déchargeait-il sur ses conseillers. Encore ne les choisissait-il pas bien, si nous en croyons Gaspard de Saulx Tavannes : « Il élevait les gens sans sujet, s'en servait sans considération et leur laissait mener la guerre et la paix. Les femmes conduisaient tout, même les généraux et les capitaines ; d'où vint la variété des événements de sa vie, mêlée de générosité, qui le poussait à de grandes entreprises, d'où les voluptés ne tardaient pas à le rappeler à elles. »

Et, en effet, il abandonne son autorité aux mains de

sa mère, l'ambitieuse Louise de Savoie. Il comble d'honneurs ses favoris aux dépens de ses meilleurs serviteurs. Le vieux Trivulce, un des héros de Marignan, le plus puissant et le plus fidèle des partisans de la France en Italie, injustement accusé de trahison, vient à Paris pour se justifier; les courtisans lui ferment l'oreille du maître. Quand il se place sur le chemin du roi, celui-ci détourne dédaigneusement la tête, si bien que le vieux guerrier s'en va mourir de chagrin et de colère. La Lombardie se souvint plus tard de cette ingratitude. — Le surintendant Semblançay avait été contraint de livrer à la reine mère 400,000 écus destinés à la solde des Suisses du Milanais, il en avait les reçus, qui lui furent soustraits; mais le roi se laissa prendre aux assurances de sa mère et fit envoyer au gibet ce serviteur intègre, « qu'il eût dû épargner, dit Brantôme, encore qu'il eût fait faute, pour son honorable vieillesse, les longs services faits à quatre rois, et surtout pour le beau nom duquel il l'honorait, car il l'appelait son père. » André Doria, cet homme « qu'il semblait toujours que la mer redoutât », fut abreuvé de dégoûts, et passa au service de Charles-Quint, qui le traita bien et se l'attacha. — Le connétable de Bourbon enfin, qui ne s'était pas plus épargné à Marignan qu'un sanglier échauffé, comme disait le roi lui-même, qui était peut-être le seul capitaine entre tant de braves gens d'armes, sera poussé à la révolte par d'indignes traitements et sacrifié à la haine de Louise de Savoie. Il portera son épée à l'empereur, et sera un des vainqueurs de Romagnano et de Pavie.

Remarquons du moins en passant que l'injustice ne justifie pas la trahison, et que Bourbon subira la honte de sa faute. Charles-Quint le comble d'honneurs; mais le gentilhomme castillan qu'il veut lui donner pour hôte répond que, s'il n'a rien à refuser à l'empereur, il brûlera son palais déshonoré par le séjour d'un traître. Au champ de bataille de Pavie, François I^{er} refusera de se rendre au transfuge. Déjà le chevalier sans Reproche, blessé mortellement à la retraite de Romagnano, lui avait donné cette leçon d'honneur : « Monsieur, il n'y a point de pitié en moi, car je meurs en homme de bien; mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre prince, votre patrie, votre serment. » Le bon chevalier Bayard pouvait mourir après ces belles paroles qui attestent une dernière fois sa loyauté et sa prud'homie.

Mais si, à tout prendre, François I^{er} est inférieur à son rival Charles-Quint, la France a d'inépuisables ressources, et, dans un temps où les autres pays avaient peine à parvenir à l'unité, elle étonnait un observateur attentif par la cohésion de ses parties. « Il y a, disait l'ambassadeur vénitien que nous avons déjà cité, des pays plus fertiles et plus riches, tels que la Hongrie et l'Italie; il y en a de plus grands et de plus puissants, tels que l'Allemagne et l'Espagne; mais nul n'est aussi uni, aussi facile à manier que la France. Voilà sa force, à mon sens : unité et obéissance. » Et il ajoute : « Il est d'autant plus facile au roi d'avoir de l'argent que, dans toute l'étendue de son royaume, il rencontre une soumission incomparable; »

et tels ils pourraient être en ce pays-là pour Dieu, tels ils sont pour le roi. » Et ce n'était pas seulement son argent que la France donnait volontiers à son roi. « Il n'y a prince au monde, dit le brave Montluc, qui ait la noblesse plus volontaire que la nôtre. Un petit sourire de leur maître échauffe les plus refroidis; sans crainte de changer prés, vignes et moulins en chevaux et armes, on va mourir au lit que nous appelons le lit d'honneur. »

Il nous est facile de faire maintenant dans l'histoire de la lutte de la France contre la maison d'Autriche la part du roi et celle du pays. L'une est petite, l'autre est grande et belle, et nous la raconterons avec une joie patriotique. Si François I^{er} pensa tout compromettre à la désastreuse bataille de Pavie, la France défendit avec honneur son territoire envahi, et, bien qu'épuisée d'hommes et d'argent, prit à Cérisoles une éclatante revanche.

« Ah ! chevalier Bayard, que vous me faites grand'faute ! disait François I^{er} après Pavie. Si vous, qui fûtes vaillant et expérimenté, eussiez été auprès de moi, mes affaires eussent pris un autre train ! » Le pauvre roi s'apercevait un peu tard qu'il avait été plus chevalier que capitaine. Il n'aurait eu, en effet, qu'à laisser faire pour vaincre. Son artillerie, admirablement postée, abattait à distance les redoutables bandes de l'Espagne; la cavalerie n'avait qu'à attendre la déroute et à s'élancer ensuite pour l'achever, mais ce n'était pas assez pour le roi de la gendarmerie française : il fallait enfoncer des lignes encore debout. Il

Bataille de
Pavie.
1525.

chargea donc « si bien, nous dit Brantôme, que d'abord il tua de ses mains royales Don Hernando Castriota, puis le comte de Salme, puis Don Hugo de Cardonna; et avec sa troupe il si fort ébranla la bataille (nous dirions l'escadron) de Charles de Lannoy et de Bourbon, que si un chacun eût fait comme lui, la bataille était gagnée. Mais la fortune changea après, de telle sorte que ce grand roy, après avoir combattu et recombattu tant qu'il n'en pouvait plus, abandonné de la fortune et de son cheval, comme disent les Espagnols, tomba sous son cheval fort blessé. » Ce fut alors qu'il appela le vice-roi de Naples Lannoy et se rendit à lui. On raconte qu'il écrivit à sa mère au soir de la bataille : « Tout est perdu fors l'honneur. » Ce qui est vrai, si l'on ne songe qu'à l'honneur du chevalier qui aima « mieux élire honnête prison que honteuse fuite ». Ce qui ne l'est pas, si l'on songe au véritable honneur d'un capitaine et d'un roi.

Prison de
Madrid.
1525-1526.

Observons que cette faute fut cruellement expiée par la prison de Madrid, où Charles-Quint resserra son captif, afin d'obtenir une meilleure rançon. François I^{er} put « de mélancolie y tomber en une fièvre fort véhémente » sans consentir au démembrement de son royaume. Il aima mieux abdiquer en faveur du dauphin et se résigner « à tenir prison sans fin » ; dure prison cependant, qui n'était pas celle de Jean II, traité si courtoisement par Édouard d'Angleterre, mais une étroite cellule où le maître de Chambord, le chasseur infatigable des forêts de la Loire, se consuma près d'une année. Il en sortit enfin, mais un peu co m-

Louis XI du château de Péronne; il acceptait des conditions moins onéreuses que celles qui lui avaient été imposées d'abord, telles encore cependant qu'il n'y pouvait consentir que pour les rejeter une fois libre.

La guerre recommença, et la France se chargea de venger la mésaventure de son roi.

Déjà deux fois les Impériaux s'étaient vus repoussés avec perte. En 1521, Mézières, défendue par Bayard, avait brisé l'effort d'une armée impériale. En 1524, après la retraite de Romagnano, Bourbon et le marquis de Pescaire, suivant la route de la Corniche et passant le Var, avaient envahi la Provence. Ils étaient déjà maîtres d'Antibes, de Grasse, de Fréjus, de Toulon, qui n'avaient encore que peu d'importance, d'Aix même, capitale de la province. Que Marseille tombât en leur pouvoir, et Charles-Quint avait aussi son Calais en France. Bourbon, avec les illusions si communes aux émigrés, avait prétendu qu'au troisième coup de canon les bourgeois effrayés viendraient, la corde au cou, lui apporter les clefs de leur ville. Mais Marseille se défendit comme Mézières; toute la population se porta à la construction d'une seconde enceinte en dedans de la muraille, qu'on appela le rempart des Dames, en mémoire du zèle avec lequel les femmes y avaient travaillé. L'artillerie de la place tira si juste qu'un boulet traversa la tente de Pescaire, et tua près de lui son aumônier et deux de ses gentilshommes. Pescaire envoya le boulet à Bourbon, en lui faisant dire que c'étaient là les clefs que lui apportaient les bourgeois de Marseille. Quelques heures après, la ville était secourue par les

Héroïque
résistance
de la France

galères de France, victorieuses de l'escadre espagnole.

En 1536, cette même Provence repoussait encore l'ennemi, et cette fois sa délivrance lui coûtait cher. Charles-Quint marchait lui-même à la tête de son armée, et comptait bien ne pas s'arrêter à Marseille. « Les Provençaux sont mes sujets, » disait-il au brave La Roche du Maine, capitaine français (la Provence avait autrefois appartenu à l'empire). — « Votre Majesté, répliqua La Roche du Maine, les trouvera sujets fort rebelles et désobéissants. » — « Combien de journées, dit encore l'empereur, peut-il y avoir du lieu où nous sommes jusqu'à Paris ? » — « Si Votre Majesté entend journées par batailles, il peut y en avoir une douzaine pour le moins, sinon que l'agresseur ait la tête rompue la première. »

Cette fière réponse ne diminua pas la présomption de l'empereur, qui allait répétant que Paris et la couronne de France devaient être le prix de la campagne. Il avait réuni cinquante mille bons soldats et inspiré à tous une telle confiance, que déjà ses capitaines lui demandaient « les charges, états, places et biens des principaux de la cour de France. » Devant de telles menaces et de si redoutables préparatifs, on dut se résoudre aux plus cruels sacrifices. Tout le pays entre le Rhône, la Durance et les Alpes, c'est-à-dire les trois quarts au moins de la Provence, fut livré, pour affamer l'ennemi, à une dévastation systématique. Les fours furent détruits, les blés et les fourrages brûlés, les puits gâtés, les vins répandus à ruisseaux. Charles cependant s'avancait, sans rencontrer de résistance

sérieuse, à travers un pays désolé et désert. A Aix, où il voulait prendre solennellement possession de la province, il ne trouva qu'une ville dépeuplée, abandonnée et ouverte de toutes parts. Il commença à s'alarmer, sentit la nécessité d'enlever de vive force les seules places défendues, Arles et Marseille, se porta à la fois sur l'une et sur l'autre, pour reconnaître bientôt qu'il ne pourrait s'en emparer d'un coup de main. A quelque temps de là, il battait en retraite avec une armée diminuée de moitié, poursuivie avec fureur par les paysans et par les cheuau-légers de l'armée royale; lui-même courut risque de la vie, car des paysans embusqués avaient résolu d'attendre au passage cet empereur, dont l'invasion causait la ruine de leur province, de tirer tous à la fois sur lui et de le tuer, *quoi qu'il en pût advenir après*. Ils se méprirent et tuèrent, au lieu de l'empereur, un officier richement vêtu et bien accompagné. On se saisit d'eux et on les pendit; mais leur exemple et leur mort excitèrent la fureur de leurs compatriotes, qui harcelèrent plus vigoureusement encore les débris de l'armée impériale. Deux mois, jour pour jour, après son entrée en France, Charles repassait le Var et s'embarquait pour Barcelone, afin d'aller, suivant un bon mot du temps, « enterrer en Espagne son honneur mort en Provence. »

En 1543, l'invasion vint d'un autre côté, ou plutôt d'autres côtés, car le roi d'Angleterre Henri VIII, qui avait tenu successivement pour l'un et l'autre champion et marchait cette fois avec l'empereur, avait opéré une descente en Picardie, tandis que Charles-Quint

entraîna en Champagne et mettait le siège devant Saint-Dizier. Ce dernier se vantait de prendre et de saccager Paris, mais il ne put avancer aussi vite qu'il l'espérait. Saint-Dizier, quoique mal pourvue, l'arrêta quarante jours, et ne se rendit que sur une lettre falsifiée où le roi permettait à ses héroïques défenseurs de faire composition honorable. L'empereur poussa jusqu'à Châlons; mais, manquant de vivres, il allait se replier de la Marne sur l'Aisne, lorsqu'un traître lui apprit que les ponts d'Épernay et de Château-Thierry n'avaient point été coupés. Il s'y porta en toute hâte, s'empara de ces places, où il refit son armée, et mit ainsi Paris dans le plus grand émoi. Mais il n'osa tenter un coup de main sur cette grande ville, dont toute la population s'était levée en masse, et se laisser couper la retraite par l'armée française qui s'avancait à marches forcées. Il se retira sur Soissons, puis sur Crespy-en-Laonnais, où la paix fut signée. Quant à son allié Henri VIII, qui avait donné rendez-vous à Charles-Quint sous les murs de Paris, il se rembarqua après avoir pris Boulogne, qu'il dut rendre l'année suivante¹.

¹ Dans un des nombreux engagements qui eurent lieu entre les troupes françaises et les garnisons anglaises de Calais et de Boulogne, François de Lorraine, comte d'Aumale, si célèbre plus tard sous le nom de duc de Guise, reçut un coup de lance qui lui perça la joue droite au-dessous de l'œil et entra dans la tête de plus d'un demi-pied. La lance s'était rompue du choc, laissant son fer et deux doigts de hampe dans la plaie. Le comte « ne perdit ni les arçons ni l'entendement » et vint présenter aux chirurgiens son affreuse blessure. Ceux-ci, craignant qu'il ne mourût entre leurs mains reculaient devant l'extraction du fer. Un seul, et des plus jeunes, osa se fier à son

Ainsi, grâce à l'héroïsme de la France, la victoire de Pavie et la captivité de François I^{er} avaient peu profité à Charles-Quint; mais ce n'était pas assez d'avoir repoussé l'invasion de nos frontières, nous eûmes encore l'honneur d'une revanche en bataille rangée à la journée de Cérisoles, en Piémont.

C'était en 1544. Le comte d'Enghien, qui commandait l'armée d'Italie, se croyant assuré de la victoire, fit demander au roi la permission de combattre. Il lui avait envoyé, pour le persuader, son plus brave officier, le capitaine Montluc, auquel François I^{er} permit d'assister au conseil où la question devait se décider. Le roi commence à prendre les avis; M. de Saint-Pol opine pour la défensive, l'amiral d'Annebaut se joint à lui, tandis que Montluc trépigne d'impatience et brûle d'interrompre. « Tout beau, tout beau, » lui disait M. de Saint-Pol; mais le capitaine gascon se contenait si peu, que le roi, amusé du tourment visible de Montluc, le prit lui-même à partie en lui disant : « Avez-vous bien entendu, Montluc, les raisons qui m'émeuvent à ne donner congé au comte d'Enghien de combattre ni de rien hasarder? » — « Sire, reprend Montluc, je me tiens bien heureux d'avoir à parler devant un roi soldat, et non devant un roi qui n'a

Bataille de
Cérisoles.
1544.

adresse comme à la constance du blessé et enleva le fer de lance. C'était Ambroise Paré, qui devint par la suite le père de la chirurgie française, fit abandonner le remède absurde et cruel de la cautérisation des blessures d'armes à feu par l'huile bouillante, et modeste autant qu'il était savant, ne voulut pour devise que ces simples et religieuses paroles : « Je le pansay, Dieu le guérit. »

jamais été en guerre. » Puis, après cet exorde habile qui lui gagna le cœur du roi, encouragé par le dauphin qui, debout derrière le fauteuil de son père, lui faisait signe d'aller toujours et de parler hardiment, le soldat Montluc répondit victorieusement aux objections des prudents conseillers, et parla si bien des Gascons et des Suisses prêts à « mener vigoureusement les mains », qu'il ébranla François I^{er}. Le roi, supplié par M. de Saint-Pol de ne pas changer ainsi d'avis sur les propos d'un fol enragé, répondit : « Foi de gentilhomme, mon cousin, il m'a donné de si grandes raisons et m'a représenté si bien le cœur de mes gens, que je ne sais que faire. » — « Sire, dit alors l'amiral d'Annebaut, vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. Faites une chose : Priez Dieu qu'il vous veuille aider et conseiller ce que vous devez faire. » Le roi se recueillit un instant, levant les yeux au ciel en joignant les mains, puis s'écria : « Qu'ils combattent ! qu'ils combattent ! »

Montluc n'en attend pas davantage. Au sortir du conseil, il répond moitié en français, moitié en gascon, aux courtisans qui se pressent autour de lui, les invite à se dépêcher s'ils veulent « en manger et être de la fête », et retourne en toute hâte auprès de son général. Cent jeunes gentilshommes des premières familles du royaume l'accompagnent, et « comme chacun avait apporté le fond de son coffre » et le prêta généreusement, le comte d'Enghien put contenter les soldats, auxquels le roi n'avait guère envoyé que le tiers de leur solde arriérée.

La bataille fut livrée et gagnée ; les Gascons et les Suisses, comme l'avait promis Montluc, firent rage. Ils enfoncèrent la redoutable infanterie d'Espagne, que la gendarmerie, malgré ses charges impétueuses, ne pouvait rompre, et assurèrent le succès de la journée, un instant compromise par la déroute de nos bandes italiennes. Ils tuèrent ou prirent treize mille Impériaux et firent main basse sur l'artillerie, les enseignes, les munitions et les bagages, où ils trouvèrent quatre bahuts pleins de menottes de fer que le général ennemi, le marquis Du Guât, avait destinées à « enfermer les prisonniers pour les envoyer en galères. » Montluc, qui se distingua entre tous, fut le soir même embrassé et fait chevalier par le comte d'Enghien, « ce dont je me sentirai, dit-il, toute ma vie honoré pour l'avoir été en ce jour de bataille et de la main d'un tel prince. »

Nous nous sommes arrêtés avec complaisance, dans ce récit de la revanche de Pavie, au capitaine Montluc, parce qu'il appartient à une nouvelle école de gens de guerre. Il succède au groupe des derniers chevaliers, à Bayard, à La Palisse, à Louis d'Ars, à La Trémouille. Il ne portera pas dans la guerre l'humanité du chevalier sans Reproche ; il se fera même dans les guerres civiles religieuses un terrible renom de cruauté ; mais à ne regarder que le côté militaire, il aura mieux que ses devanciers les qualités de l'officier moderne et il sera plus fécond en ressources ; il aura même pour écrire sur son art une plume qui sera, comme dit Tavannes, une épée de repos, et Henri IV, qui lui res-

semblera par le propos vif et l'éloquence gasconne, dira de ses Commentaires : « C'est la Bible des soldats. »

III

François I^{er}
restauration
des lettres.

Mais revenons à François I^{er}, et reconnaissons que si sa gloire militaire n'est ni sans mélange ni surtout sans partage, il en a une plus pure et toute à lui qui nous reste à dire. « Il n'a pas fait son siècle, mais il s'en est montré digne; il a aimé les arts, et les arts parlent encore pour lui aujourd'hui. »

Tout enfant, il avait eu la fortune de rencontrer dans son gouverneur, le sire de Boissi, un ami des lettres et des arts; un peu plus tard, à côté de ses jeunes compagnons d'armes et de chasse, les Fleuranges, les Brion, les Montmorency, il avait eu comme page favori le poète Clément Marot, qui le suivit jusqu'à Pavie. Sa sœur, Marguerite, la souveraine des poètes et des lettrés du temps, la Marguerite des Marguerites, comme disait Marot, donnait à sa cour le goût des plaisirs de l'esprit; elle devait être la digne patronne de la renaissance, la digne aïeule de Henri IV par la bonté comme par l'enjouement.

Influence
de l'Italie.

François I^{er} aborda donc l'Italie mieux préparé que Charles VIII et Louis XII à en subir le charme. Il était d'une autre humeur que ce Christian de Danemark qui visita l'Italie à la fin du quinzième siècle; l'homme du

Nord avec ses fourrures de zibeline, sa cuirasse de fer noir, son épée gigantesque et sa longue barbe blanche, avait accordé peu d'attention aux fêtes milanaises, qui ne lui montraient que licence et faiblesse. Il s'était fait apporter le livre de la loi romaine, les Pandectes, et l'exemplaire grec des Évangiles; puis, plaçant sur ces volumes sa main gantée de fer : « Voilà, s'était-il écrié, les seuls trésors digne des rois : la loi et la foi ! » Le vainqueur de Marignan se laissa séduire par les arts de l'Italie aussi bien que par ses plaisirs. Il admira ces princes et ces républiques qui couvraient la mer de leurs vaisseaux, les rivages de leurs comptoirs; il vit avec surprise qu'ils n'étaient pas moins avides des plaisirs de l'esprit que des jouissances du luxe, et qu'ils achetaient à grand prix les manuscrits des monastères d'Orient où se retrouvaient les grandes œuvres de l'antiquité, et les statues de la Grèce, qui servaient de modèles à l'art de la renaissance. Aux conférences de Bologne, qui suivirent la bataille de Marignan, il salua dans la personne de Léon X la renaissance italienne, et ressentit quelque chose de semblable à ce qui se passa dans l'âme des consuls romains conquérants de la Grèce et conquis par elle. De même qu'autrefois la Grèce vaincue avait fait l'éducation de Rome, l'Italie, opprimée et mutilée, allait initier l'Occident au génie des lettres et des arts.

C'était en Italie en effet que les anciens retrouvés avaient, dès le treizième siècle, éveillé le goût de l'étude et suscité de beaux génies. Au temps de François I^{er}, des savants, des poètes ou des historiens consacraient

la langue déjà arrivée à sa perfection. Mais quelque brillant que fût l'éclat des lettres, celui des arts le surpassait encore; Raphaël et Michel-Ange, noms immortels dans lesquels on est convenu de personnifier la beauté et la force, l'un le peintre des Vierges, des chambres du Vatican et de la Transfiguration, l'autre le peintre du Jugement dernier, le sculpteur du Moïse, l'architecte de Saint-Pierre de Rome, accomplissaient leurs inimitables chefs-d'œuvre.

Fondation
du Collège
de France
et de l'Im-
primerie
royale.
1530.

Quand il repassa les monts, le vainqueur de Mari-gnan était donc conquis par l'admiration à la grande œuvre de la restauration des lettres et des arts. De ce moment il s'employa à seconder le mouvement des études dans son royaume, en s'instruisant lui-même, pour être le guide éclairé de la renaissance française, dans le commerce des lettrés de son temps. « Il les entretenait toujours, nous dit Brantôme, de discours grands et savants, leur en donnant le plus souvent les sujets et les thèmes, et y était reçu qui voulait; mais il ne fallait pas qu'il fût âne ni qu'il bronchât, car il était bientôt relevé de lui-même. De telle façon que la table du roi était une vraie école; car là il s'y traitait de toutes matières, autant de la guerre que des sciences hautes et basses.

« Il fut appelé Père et vrai Restaurateur des arts et des lettres; car, avant lui, l'ignorance tenait lieu quelque peu en France; encore qu'il y eût quelques gens savants; mais ils étaient clair-semés jusque-là. Bientôt ils produisirent de belles moissons de savoir, comme l'on vit après qu'il eut érigé ces doctes pro-

fesseurs royaux, lesquels il fut très-curieux de rechercher par toute l'Europe. »

Ces doctes professeurs dont parle Brantôme sont les premiers maîtres du Collège de France, dont la fondation sur le modèle des académies d'Italie est le plus beau titre de François I^{er}. Tout ce qui était nouveau alors, tout ce qui devait frayer des voies nouvelles, le grec, l'hébreu, la médecine, les mathématiques, fut enseigné gratuitement dans ce collège laïque. C'est là que Budé et Danès travaillaient à la restauration des études grecques ; Watable y professait pour la première fois l'hébreu, Postel les langues orientales. De nombreux auditeurs se pressaient à ces leçons, qui ouvraient à leur esprit avide les trésors de l'antiquité retrouvée.

« Je me suis donné de toute mon âme, écrivait l'un d'eux, à l'étude du grec, et, aussitôt que j'aurai quelque argent, j'achèterai des livres grecs d'abord et ensuite des vêtements. » « — Nous étions debout à quatre heures du matin, raconte un autre, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritaires et nos chandeliers à la main. »

Après avoir donné gratuitement des maîtres à ces disciples studieux, François I^{er} voulut leur donner des livres. L'Imprimerie royale fut fondée pour éditer les manuscrits anciens achetés à grands frais, Des savants, dignes collaborateurs des professeurs dans cette œuvre de restauration, préparèrent par leurs corrections les textes anciens que devaient bientôt commenter, annoter et traduire une foule d'érudits enthousiastes. C'est ainsi qu'au temps de François I^{er}, la France faisait ses

classes et se nourrissait des œuvres de l'antiquité; au siècle de Louis XIV, elle sortira de l'école avec un génie assoupli et fécondé par l'étude, et La Fontaine pourra lui donner le sage conseil de cacher son savoir et de montrer son esprit.

François I^{er} avait donc bien mérité des lettres, il mérita mieux encore des arts.

François I^{er}
protecteur
des arts.
Architec-
ture.

De même que le génie français avait produit Marot sans le secours des Grecs et des Latins et en dehors de l'influence italienne, l'architecture nationale n'avait pas attendu les artistes italiens et les règles d'un art étranger pour briller du plus heureux éclat. Quand le Dominiquin Fra Giocondo, nommé architecte du roi, fut ramené d'Italie par Louis XII, il trouva l'architecture française florissante et admira ces « maîtres ès pierres vives », dignes héritiers des maîtres de l'art gothique qui décoraient alors Rouen et nos villes de la Loire. « Il conserva le caractère général des constructions, les grands combles couronnés de balustres à jour et coupés de hautes lucarnes richement ornées, les hautes cheminées sculptées, les tours rondes, octogones ou hexagones qui rompaient la monotonie des lignes de bâtiments, les gracieuses tourelles en encorbellements qu'on suspendait aux angles, mais il mit dans cet ensemble plus de légèreté, d'élégance et de richesse; il mêla aux ornements du gothique fleuri les arabesques empruntées à l'antique et dont Raphaël consacrait alors, en les dessinant de sa main, les lignes capricieuses et charmantes. »

Ces traditions d'une des plus belles époques de l'art

français, François I^{er} sut d'abord les respecter. De toutes parts s'élevèrent les châteaux de la renaissance : « Madrid, l'élégant manoir du bois de Boulogne, ainsi nommé sans doute parce que François I^{er} aimait à s'y rappeler les ennuis de sa prison au sein des plaisirs et de la liberté; la Muette, Saint-Germain, Villers-Cotterets, Chantilly, Follembroy et Nantouillet, la fastueuse résidence de Duprat. L'architecture nationale, menacée par l'envahissement croissant du goût italien, sembla résumer toutes ses forces afin de protester par une dernière création d'une éclatante originalité. Qui n'a pas vu Chambord ne soupçonne pas tout ce qu'il y eut de fantastique poésie dans notre art du seizième siècle ; c'est quelque chose d'indescriptible que l'aspect de ce palais des fées surgissant aux yeux du voyageur, du fond des bois de la Sologne, avec sa forêt de tourelles, de flèches, de campaniles aériens, détachant sur l'ardoise sombre des grands toits les belles teintes de leurs pierres gris de perle marquetées de mosaïques noires. Cette impression ne saurait être surpassée que par le spectacle dont on jouit sur la terrasse du donjon, au pied de la charmante coupole qui termine le grand escalier, centre et pivot de tout cet ensemble si vaste, si varié, et qui jaillit radieuse au-dessus des terrasses comme une fleur de cent pieds de haut. Partout, entre les lacs d'amour et les F^{er} couronnés, les mystérieuses salamandres¹ vomissant des

¹ La salamandre au milieu des flammes était le symbole de François I^{er}. On y avait ajouté cette devise : Je nourris et

flammes rampent sur les frontons, se roulent dans les médaillons, se suspendent aux corniches et aux caissons des voûtes, pareilles aux dragons qui veillaient sur les châteaux enchantés de nos vieilles légendes ! »

Ainsi, dans la première époque de notre architecture, au seizième siècle, l'art italien a modifié l'art français par d'heureuses innovations et l'a aiguillonné d'une émulation salutaire. Dans la seconde, il l'étonne et le remplace. François I^{er} s'entoure surtout d'architectes italiens, qui, ne gardant plus rien de l'art français, suppriment les tourelles, les grands combles, les hautes lucarnes, les escaliers saillants et à jour, tout le gracieux système de décoration extérieure. Le roi leur livre *ses déserts de Fontainebleau*, où ils élèvent la partie la moins disgracieuse de ce rendez-vous de châteaux, comme on a appelé cet entassement incohérent de constructions de tous les temps; mais que cela est loin de Chambord et de Blois! et comme on est tenté de s'associer aux regrets de Philibert Delorme : « Le naturel du Français, disait-il, est de priser beaucoup plus les artisans et artifices des nations étrangères que ceux de sa patrie, bien qu'ils soient très-ingénieux et excellents. » Excellents, il est vrai, car, à la fin du règne, Philibert Delorme construisit le palais des Tuileries, qu'on a gâté depuis en étendant les ailes

j'éteins; ou plutôt ces mots italiens : *Nodrisco il bono, espengo il reo*. Je nourris le bon et j'éteins le coupable.

« Henri Martin. — C'est de notre temps seulement que l'on a retrouvé le nom de l'architecte de Chambord, Pierre Nepveu, de Blois, dit Trinqueau. Des titres originaux le désignent comme « maître de l'œuvre de maçonnerie du châtél de Chambord. »

et Pierre Lescot donna le plan du Louvre; mais n'eussent-ils pas mieux fait encore si François I^{er} ne les avait point forcés d'imiter de trop près l'architecture italienne, s'il eût plus respecté le génie de notre première renaissance.

François I^{er} semblait ainsi expier par l'accueil qu'il faisait à l'art et aux artistes italiens l'abandon de ses alliés d'Italie. Architectes, peintres et statuaires, tous étaient sollicités et gagnés par son hospitalité généreuse. C'était le temps où Maximilien honorait Albert Dürer, où Henri VIII payait libéralement Holbein, où Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien; mais nul d'entre eux ne savait, comme le roi de France, les attirer et les retenir par son admiration enthousiaste, par son commerce délicat et familier. Il appelait Léonard de Vinci son père, il le comblait de bienfaits et le visitait dans sa maladie. A l'heure de sa mort, le noble vieillard demandait, en présence du roi, pardon à Dieu et aux hommes de n'avoir pas fait pour son art tout ce qu'il avait pu; et François I^{er}, l'embrassant et lui soutenant la tête, recevait son dernier soupir. S'il ne put attirer Raphaël, il voulut du moins enrichir la France de ses œuvres. Il acheta à grand prix le Saint Michel et la Sainte Famille, et leur fit l'accueil qu'il aurait voulu faire au maître lui-même. On les découvrit au son des fanfares devant toute la cour, dans la plus riche galerie du palais. André del Sarto, le peintre de l'incomparable Charité que nous avons au Louvre, fut retenu quelque temps en France. Le Rosso (maître Roux) fut pendant dix ans une sorte de surintendant

Peinture et sculpture.

des beaux-arts. Le Primatice, dont les figures pleines de grâce étaient des modèles de peinture décorative, orna de ses plus belles œuvres le château de Fontainebleau. Benvenuto Cellini, enfin, l'un des artistes les plus originaux et les plus variés de ce temps, dépensait son génie au gré du roi, soit en modelant les statues qu'il fondait lui-même en un bronze nouveau, soit en ciselant de menus objets avec une perfection inimitable. C'est à lui que François I^{er} disait : « Mon ami, je ne sais quel est le plus heureux du prince qui trouve un homme selon son cœur, ou de l'artiste qui rencontre un prince capable de le comprendre. »

L'influence de ces peintres et de ces sculpteurs italiens devait être plus profitable à la France que ne l'avait été celle des architectes. C'est à leur école que se formèrent nos sculpteurs Germain Pilon, Jean Goujon, surnommé le Phidias français, et notre peintre Jean Cousin. Leurs meilleures œuvres peuvent appartenir aux règnes suivants ; leur gloire n'en rejaillit pas moins sur le roi de la renaissance, dont la bonne grâce et le goût ont présidé en France au réveil des arts.

IV

Tristesse
des der-
nières
années de
François I^{er}
Sa mort.

La vie de François I^{er} avait eu bien des côtés brillants ; sa mort fut triste, car la mort est toujours ce que la fait la moralité de la vie privée. Il avait depuis longtemps perdu sa femme, la reine Claude, fille de

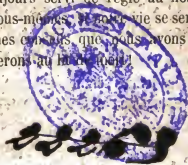
Louis XII, qu'il avait atilligée par ses désordres, et dont l'emblème, un cygne percé d'une flèche, rappelle la vertu et les douleurs.

Il avait vu mourir deux de ses fils : l'aîné, François, dauphin du Viennois et duc de Bretagne, jeune prince de grande espérance, était mort à Tournon, en 1536, pour avoir bu de l'eau glacée après s'être échauffé au jeu de paume. Dans l'excès de sa douleur, le roi avait cru au poison et avait livré au Parlement l'échanson italien du dauphin ; il avait même accusé Charles-Quint. En 1545, son troisième fils, Charles, duc d'Orléans, lui était enlevé par une maladie contagieuse qui régnait dans l'armée. L'année suivante, le comte d'Enghien, le vainqueur de Cérisoles, sur lequel il avait reporté toutes ses complaisances depuis la mort de ses fils préférés, était tué de la chute d'un coffre, dans une partie de jeu où tous les jeunes seigneurs de la suite du dauphin s'étaient partagés en assiégés et assiégeants. Il ne restait plus au roi que le dauphin Henri, celui qui lui ressemblait le moins par son esprit et son caractère, et qui l'avait irrité en distribuant un jour, à table avec ses amis, toutes les charges de la couronne, comme s'il eût déjà été roi.

François I^{er} l'était encore, mais l'ulcère invétéré qui le rongait depuis huit ans faisait ses derniers progrès. Consumé par une fièvre lente, le pauvre roi errait de château en château, sans trouver de soulagement à ses douleurs. Il lui fallut enfin s'arrêter pour mourir ; ce fut à Rambouillet. « Il fit, nous dit Brantôme, les plus belles leçons et remontrances au roi Henri, son suc-

cesseur, tant pour le monde que pour Dieu, et comment il le devait servir et gouverner son royaume... Le sens lui fut toujours sain et la parole ferme, et puis mourut en très-bon chrétien et belles repentances. »

Ainsi cette couronne de France, « précieuse par le mystère de justice renfermé en elle », comme disait Charles V, inspirait à tous nos grands rois, quels qu'eussent été les entraînements de leur vie, le désaveu de leurs fautes, le repentir des mauvais exemples donnés et de solennelles adjurations à leurs successeurs de mieux mériter de Dieu et du peuple. Heureuse la France, si les exhortations du roi mourant eussent toujours servi de règle au nouveau roi! — Heureux nous-mêmes, si notre vie se sentait davantage des suprêmes conseils que nous avons reçus et que nous donnerons au laïc et au clerc!



23263

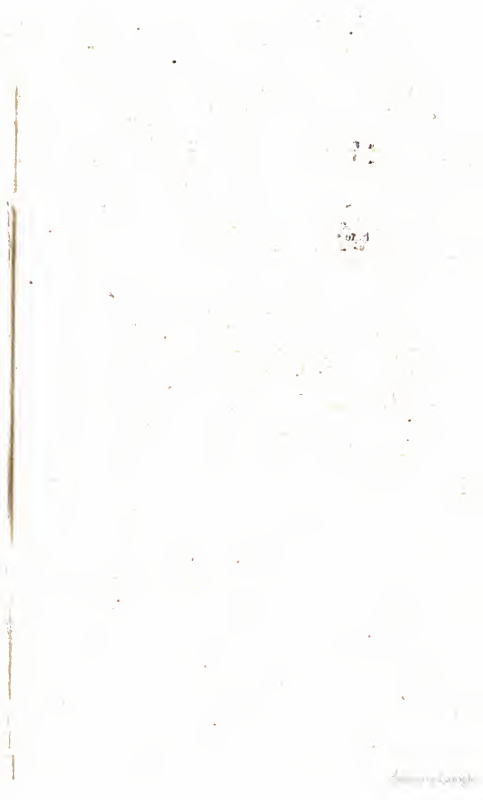
TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
VERCINGÉTORIX	1
I. La Gaule au temps de la conquête romaine; les druides; les guerriers.....	2
II. Jules César; guerre des Gaules; soulèvement général.....	6
III. Vercingétorix; son plan de campagne; il ravage le pays pour affamer César à Gergovie; sagesse de sa tactique; il est vaincu par César.....	9
IV. Il se retranche à Alésia; il congédie sa cavalerie et fait appel à la Gaule; arrivée de l'armée de secours, travaux des Romains; dernière lutte.....	20
V. Vercingétorix se dévoue; son supplice; soumission de la Gaule.....	26
VI. La Gaule, province de l'empire.....	29
CLOVIS	33
I. Origine de la nation française; invasion des Barbares; une scène de l'invasion.....	35
II. Les Francs; Clovis.....	41
III. Sa victoire sur Syagrius; rôle des évêques; Saint Remi et le vase de Soissons.....	45
IV. Clotilde épouse Clovis; ses tentatives pour le convertir; bataille de Tolbiac; conversion de Clovis; joie de l'Eglise.....	50
V. Conquête du midi de la Gaule; bataille de Vouillé..	53
VI. Crime de Clovis; sa mort.....	56
VII. Dernières années de Clotilde; expiation; meurtre de ses petits-fils; sa pénitence et sa mort.....	58
CHARLEMAGNE	62
I. De Clovis à Charlemagne; ancêtres de Charlemagne; Pépin d'Héristal et Charles Martel; bataille de Poitiers; Pépin le Bref.....	62

	Pages
II. Charlemagne; son portrait.....	67
III. Charlemagne conquérant; la Germanie chrétienne et la Germanie païenne; guerre de Saxe; pacification de la Saxe; autres guerres.....	68
IV. Charlemagne fondateur de l'empire d'Occident; son couronnement à Rome.....	73
V. Charlemagne administrateur; Charlemagne législateur.....	79
VI. Charlemagne restaurateur des études; ses rapports avec Alcuin.....	83
VII. Dangers qui menacent l'empire; dernières années de Charlemagne.....	90
VIII. Le Charlemagne de la légende.....	95
LA CHEVALERIE ET LES COMMUNES.....	97
LA CHEVALERIE.....	99
I. Le château; les habitants du château; cour du seigneur.....	99
II. Education de l'enfant noble; le page; l'écuyer.....	101
III. Le chevalier; cérémonie de son admission dans l'ordre de la chevalerie; les Commandements de la chevalerie.....	103
IV. Les ordres religieux militaires; transformation de la chevalerie.....	107
LES COMMUNES.....	110
I. Le village; la population des campagnes; phases diverses de son existence; le colon ou vilain; l'esclave ou serf; avantages de sa condition nouvelle; la paroisse.....	110
II. Tendance à l'affranchissement; modes divers de l'affranchissement des communes; la conciliation.....	113
III. L'affranchissement conquis sur le seigneur; la commune de Laon.....	116
IV. Décadence des communes.....	119
V. Progrès de la bourgeoisie.....	121
SAINT LOUIS.....	123
I. De Charlemagne aux rois capétiens.....	123

	Pages.
II. Les premiers rois capétiens; Louis VI; Philippe-Auguste à Bouvines.....	126
III. Louis IX; Blanche de Castille régente.....	131
IV. Louis IX roi.....	134
V. Louis IX chevalier et croisé; retour sur la première croisade, Godefroy de Bouillon; septième croisade; vœu de Saint Louis; d'Aigues-Mortes en Egypte; bataille de la Massoure; retraite désastreuse; saint Louis en Palestine; son retour.....	135
VI. Louis IX le Justicier; son équité dans la politique; soins qu'il donne à la justice dans son royaume.....	148
VII. Louis IX le Saint; sa piété ses bonnes œuvres; sainteté de sa mort.....	156
DU GUESCLIN ET JEANNE D'ARC.....	162
DU GUESCLIN.....	164
I. Charles V et Bertrand Du Guesclin; Du Guesclin conduit les grandes compagnies en Espagne.....	164
II. Du Guesclin connétable de France; bataille de Pontvalain; combat de Chizé.....	170
III. Mort de Du Guesclin.....	173
JEANNE D'ARC.....	176
I. Jeanne d'Arc; Domrémy et Vaucouleurs.....	178
II. Jeanne d'Arc à Chinon.....	181
III. Orléans.....	182
IV. Patay; Reims; sacre du roi.....	186
V. Jeanne blessée devant Paris.....	191
VI. Jeanne prisonnière à Compiègne.....	193
VII. Rouen; procès de Jeanne; le bûcher.....	195
VIII. Réhabilitation de Jeanne.....	201
LOUIS XI.....	204
I. Portrait de Louis XI; portrait de Charles le Téméraire; Combrines.....	205
II. Lutte entre Louis XI et Charles; ligue du Bien public; bataille de Monlhéry; traités de Conflans et de Saint-Naur; comment Louis XI se tire du mauvais pas; entrevue de Péronne.....	211

	Pages.
III. Nouvelle prise d'armes des seigneurs; mort de Charles de Guyenne, frère du roi; Charles le Téméraire en Pica die; glorieuse résistance de Beauvais; des- seins de Charles le Téméraire; nouvelle coalition; châ timent des traîtres.....	220
IV. Charles le Téméraire court à sa perte; la guerre contre les Suisses; bataille de Morat; bataille de Nancy; mort de Charles le Téméraire.....	225
V. Conc de Louis XI après la mort de Charles le Téméraire; conséquences funestes de sa mauvaise foi; dernières années de Louis XI.....	231
VI. Sa mort.....	235
VII. Institutions de Louis XI.....	237
FRANÇOIS I ^{er}	240
I. François I ^{er} le roi chevalier; son éducation mili- taire; les traditions chevaleresques; le chevalier Bayard; François I ^{er} en Italie; passage des Alpes; bataille de Marignan.....	241
II. François I ^{er} résiste à Charles-Quint; caractère et ressources des deux princes; bataille de Pavie; pri- son de Madrid; héroïque résistance de la France aux invasions; Montluc et la bataille de Cériseles.....	253
III. François I ^{er} restaurateur des lettres; influence de l'Italie; fondation du Collège de France et de l'Im- primerie royale; François I ^{er} protecteur des arts; architecture, peinture et sculpture.....	263
IV. Tristesse de ses dernières années; sa mort.....	274



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE

DEUXIÈME PARTIE

D'HENRI IV A LA RÉVOLUTION

1589-1789

PAR MM.

HUBAULT

Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand

ET

MARGUERIN

Ancien directeur de l'École Turgot

QUATRIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ADJUDICÉ pour les Écoles de la Ville de Paris

HENRI IV et la Ligue. — Sully et ses bons ouvrages.
Culteur de Serres et l'agriculture. — RICHÉLIEU. — LOUIS XIV.
Colbert et la paix. — Louvois et la guerre.
Mme de Maintenon et la fin du règne.
LA FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE, le paysan, l'ouvrier, le noble, le clergé.
LOUIS XVI et Turgot. — La veille de la Révolution.

Un beau vol. in-18 anglais. — Prix - 1 fr. 75 c.

PARIS. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue J.-J.-Rousseau, 51.

BIBLIOT